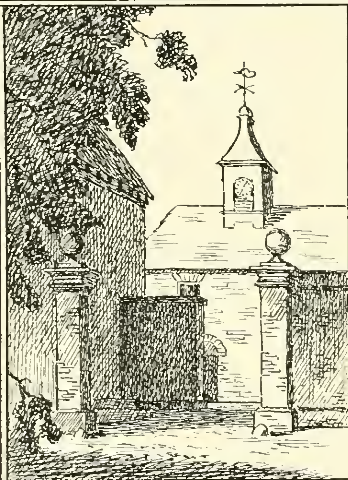

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00295298 4





ROMANS RUSSES.

LE GILBLAS RUSSE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. FARCY.

IVAN WYJIGHINE

OU

LE GILBLAS RUSSE,

PAR

THADÉE DE BULGARINE.

TRADUIT DU RUSSE

Par Ferry de Pigny.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1829.

IVAN WYJIGHINE.

CHAPITRE XIX.

LES MARCHANDS. — L'HOMME INQUIET. — FIN D'UN SCÉLÉRAT.

Le bon marchand, propriétaire de la maison que nous habitions, nous pria d'entrer chez lui pour goûter son thé. Nous trouvâmes là un prêtre de la paroisse et un homme entre deux âges, bien vêtu, et dont les manières, le ton et les dehors agréables annonçaient qu'il avait l'habitude de vivre dans la bonne compagnie. Notre hôte le nommait Pierre

Petrovitch *Virtutine ;* il nous présenta l'un à l'autre. Nous nous assîmes en cercle autour d'une table de bois de chêne, et, en prenant le thé, on se mit à parler d'objets qui me parurent de la plus haute importance, parce que c'était la première fois que je me trouvais témoin d'un entretien sur les affaires publiques.

— Ne vous semblerait-il pas étrange, et même incompréhensible, Messieurs, dit le marchand, si dans tous les ports de France, les Allemands et les Hollandais faisaient seuls le commerce extérieur, et s'il en était de même des Espagnols et des Italiens dans les ports de la Grande-Bretagne, tandis que les Français et les Anglais se borneraient à transporter sur leur dos, comme des bêtes de somme, les marchandises de l'intérieur du royaume

jusqu'au rivage, afin seulement que les étrangers trouvassent des profits immenses, sans efforts, sans inquiétude, sans responsabilité, en récompense d'avoir cloué à la porte de leurs maisons une petite tablette en cuivre où serait gravé le mot : Comptoir ? — Je dirais, sans hésiter, répondit Pierre Petrovitch, que si les indigènes, en travaillant ainsi comme des bœufs, s'évertuaient à enrichir des gens d'outre-mer qui trafiquent de leurs sueurs, cela prouverait que les nationaux manquent ou de l'esprit, ou de la bonne-foi, ou des capitaux nécessaires pour être marchands eux-mêmes. — Cette opinion me semble trop sévère, répondit le prêtre. Je dirais, moi, que probablement quelqu'autre passion dominante détourne les indigènes du com-

merce extérieur, et leur fait abandonner des bénéfices considérables aux étrangers. — Chacun de vous, dans mon hypothèse, aurait le droit de juger comme vous venez de le faire, reprit le marchand; mais grâce à Dieu, c'est vous qui avez rencontré juste, mon père. Je m'explique; il s'agit de notre bien-aimé pays. N'est-il pas ridicule, n'est-il pas humiliant pour l'amour-propre national, qu'en Russie presque tout le commerce extérieur se fasse par l'entremise des étrangers dont les comptoirs et même les factoreries se trouvent en grand nombre dans tous les ports russes, et même dans nos capitales, comme si la Russie était dans le même cas que la Chine ou le Japon? Les fabricans et les marchands étrangers ne sont en relation

qu'avec ces comptoirs ; et nous autres Russes, nous devons tenir docilement les regards attachés sur les yeux de messieurs les *comptoristes*, leur fournir ce qu'ils demandent, leur voir expédier nos produits sur de bons navires, et leur acheter, pour notre paiement, des produits étrangers, aux prix qui leur plaît de fixer eux-mêmes dans leur conseil général. Ces messieurs les comptoristes étrangers que, pour plus de relief, nous gratifions du nom de négocians, regardent tout au plus les marchands russes comme leurs agens ou courtiers de bourse ; et s'ils leur abandonnent le centième de leurs profits, c'est comme une charité faite pour l'amour de Dieu. Croyez-vous, messieurs, qu'un tel ordre de choses puisse être de

durée, et que, sous le rapport du commerce nous demeurerons toujours au même point où nous étions du temps du Tsar Ioan-Vacilievitch, quand Richard Chancelor découvrit le port d'Archangel. Il semble que nous avons tous les moyens, tous les élémens nécessaires pour former une classe respectable de commerçans. Les étrangers eux-mêmes rendent justice à notre nation, en lui accordant l'esprit, la pénétration et la hardiesse. Notre probité dans le négoce ne le cède pas aux vertus de messieurs les comptoristes étrangers. Quant aux capitaux, nous aurons toujours l'avantage, nous qui avons en nos mains les produits bruts de notre sol, et la marchandise proprement russe. Messieurs les comptoristes, tout au contraire, lors-

qu'ils commencent à se lancer dans les affaires, ne possèdent souvent d'autre richesse que la petite tablette de bronze avec l'inscription *comptoir* clouée à leur porte, et quelques lettres de recommandation d'un ou deux banquiers. — Des lettres de recommandation de la part des banquiers! Voilà précisément le point essentiel, s'écria Pierre Petrovitch. En effet, en qui auriez-vous le plus de confiance, mon cher Sidor-Ermolaevitch, en un homme établi depuis longtemps dans ce pays, que vous connaîtriez comme plein de probité, ou en un commerçant nouveau venu que vous ne connaîtriez point? — Il va sans dire que je me fierais plutôt à une ancienne connaissance, répondit le marchand. Mais, si votre comparaison a rapport à

notre discussion, il me semble que ce sont les marchands russes qu'on pourrait comparer à l'ancienne connaissance. — Cela devrait être ainsi ; mais, de fait, il en est autrement, répartit Pierre Pétrovitch. Voyons, toi, Sidor-Ermolaevitch, qui fais ton état de commercer, et qui depuis cinquante ans connais tous les principaux marchands de Moscou et de St. Pétersbourg, nomme-moi, je te prie, six familles russes qui soient connues dans le négoce depuis le grand-père. — J'avoue que je n'en connais pas une seule, répondit Sidor-Ermolaevitch. En Russie, aussitôt qu'un marchand a acquis une grande fortune, ou il fait banqueroute parce qu'il rompt toute relation avec ses pareils, néglige ses affaires, vit en grand seigneur, et donne ses

filles en mariage à des comtes et à des princes.... sans biens; ou, par amour des plaisirs et par vanité, il abandonne sa fortune à la rapacité de commis avides et de fils dissipateurs, qui déjà rougissent d'être marchands et veulent avoir des *rangs*. Quelquefois le richard lui-même obtient la noblesse personnelle par différentes voies, surtout en arborant l'enseigne du dévouement et des sacrifices (1). Il est vrai, nous n'avons point de maisons anciennes dans le commerce, et j'ignore s'il existe en Russie une seule

(1) Les marchands, en Russie, sont toujours prêts à soulager l'état dans ses besoins, et le peuple dans les misères qui suivent les grands désastres. Quelques-uns se distinguent par des sacrifices immenses, qu'on récompense avec des grades et des ordres qui donnent la noblesse.

maison de commerce de quelque renom qui se soit maintenue de père en fils depuis un temps antérieur au règne de l'impératrice Catherine II. — Le commerce se soutient par le crédit, le crédit par la bonne renommée et par l'ancienneté des familles, reprit Pierre-Pétrovitch. En Angleterre, en France, dans les villes Anséatiques, en Hollande, en Suède, en Danemarck, vous trouverez des maisons dont le seing est connu partout depuis des siècles entiers, et inspire plus de confiance que les armoiries des princes. Les marchands ne sont chez nous, dans le commerce, que des oiseaux de passage. Un marchand russe paraît sur la scène, prend du corps, des forces, s'élance et tombe; ou s'il se soutient, c'est pour se pavaner parmi ses

anciens camarades, content d'être poudré de la poussière héraldique. — C'est la vérité, l'exacte vérité, ajouta le marchand en se passant la main sur la barbe. — Je vous ferai encore observer une circonstance, dit Pierre-Pétrovitch. Peu de Russes chez nous s'enrichissent par le commerce à la bourse, mais ils le font en grande partie sur les entreprises et les fournitures de la couronne. Des entrepreneurs et des fournisseurs ne peuvent, selon moi, s'appeler marchands ni encore moins négocians. Celui-là seul procure un avantage réel au commerce national, qui a dans l'étranger des relations mercantiles qui favorisent le placement de nos produits dans les contrées étrangères. C'est ce manque absolu de maisons de commerce stables qui est cause

que les riches maisons marchandes étrangères, et les grandes manufactures, sont forcées de faire leurs affaires en Russie par la voie des comptoristes qui leur sont recommandés par d'antiques familles marchandes, chez lesquelles ces comptoristes ont été antérieurement commis. Comment pourrait-on suivre de grandes opérations commerciales avec les marchands russes, lorsqu'ils ne font que se montrer, venant d'on ne sait où, et qu'ils disparaissent, on ne sait pourquoi ni par où, du théâtre des affaires? — Cela est encore vrai, dit le prêtre. Néanmoins, ne nous hâtons point de condamner les marchands. Il est une infinité de circonstances qui les engagent à quitter bien vite leur état, à la première occasion favorable. Par exemple.....

Tout-à-coup nous entendîmes un grand bruit à l'entrée. Notre hôte voulut y courir, mais à peine s'était-il élancé de sa chaise que la porte s'ouvrit avec fracas, et nous vîmes aussitôt courir en aboyant dans la chambre un énorme chien. Puis il parut un monsieur, vêtu en habit de voyage, la pipe à la bouche, et à la suite duquel venaient un laquais et un soldat de la police. Pendant que le dogue flairait tous les coins de la chambre, et que son maître ôtait ses habits et changeait de chaussure, le soldat de police dit :

—Tu es requis de fournir un logement, Sidor-Ermolaevitch. Monsieur vient directement de St. Pétersbourg pour affaires de la couronne, et tu es assez heureux pour qu'il ait jeté en passant les yeux sur ta maison, dont l'extérieur lui

plaît. — Au nom de Dieu, songez que je loge déjà six soldats ; et de plus, le capitane-ispravnik m'a donné ordre de recevoir chez moi ces deux messieurs que voici. — Tais-toi, barbu ! dit le personnage en fixant un œil courroucé sur le bon vieillard. Je ne veux connaître ni ton capitane-ispravnik ni toi, vieux fou, et je m'arrête dans cette maison parce qu'il me plaît ainsi.

Notre hôte se tournant vers le soldat de police, lui dit: — Mais les maisons voisines ne sont pas plus exemptes de la réquisition des logemens que la mienne, et..... — Où vas-tu te comparer avec tes voisins, Sidor-Ermolaevitch ? répondit l'agent de police. Ce sont des fonctionnaires, des nobles, des gens titrés ; tu sais d'ailleurs que c'est chez eux que

descendent le gouverneur civil, le procureur.... Si ce n'est pas aux marchands à se mettre en frais dans l'occasion, il n'y a plus d'ordre au monde. C'est au fort à porter les fardeaux ; vous autres, vous êtes les plus riches de tous.

Le soldat de police sortit, et le personnage dit : — Remue-toi un peu, vieux ladre ; il paraît qu'on vous gâte diablement ici, vous autres, que tu as des fantaisies de disputer. — Je ne dispute point, monsieur ; mais il ne me reste, pour moi et ma famille, que trois petites chambres, et je ne sais en vérité où vous loger. — Trois chambres? Eh bien, je n'en prends que deux, et toi, arrange-toi comme tu voudras dans la troisième, je te l'abandonne ; après cela, si tu te trouves à l'étroit, va te coucher sous l'escalier

avec les balais..... Mais, voyez donc un peu ce vilain moujik qui s'avise de raisonner! — Je ne suis pas un moujik, monsieur, mais un marchand. — Il va me prouver que ce n'est pas la même chose! répondit le fonctionnaire en ricanant. Si l'on n'est pas noble, on est moujik, paysan; voilà tout!

A ces mots nous sortîmes de la chambre, et le bon marchand nous suivit. — Messieurs, dit-il tranquillement, où en étions nous de notre conversation? Nous allions, je crois, énumérer les causes qui font que les marchands quittent et renient leur profession. Ce que vous venez de voir est un petit échantillon du respect qu'ont pour nous les autres classes de la société russe; c'est la dix-millième partie de nos priviléges. Plaignez le

marchand russe et ne le blâmez pas; ses métamorphoses sont l'effet du besoin plutôt que de la vanité.

Le prêtre, après la scène dont il venait d'être témoin, ne put proférer un mot; il haussa les épaules et regagna son logis. Notre hôte dut rester chez lui pour installer convenablement le fonctionnaire; Milovidine, Pierre-Pétrovitch et moi, nous allâmes faire une promenade hors de la ville.

— Tout ira chez nous, comme partout, sens dessus dessous, dit Pierre-Pétrovitch, tant que les lumières n'éclaireront point toutes les classes de la société, tant que l'on ne concevra pas que tous les états sont également estimables et nécessaires. Votre hôte, par exemple, est un homme respectable sous tous les rap-

ports. Il a un sens droit et un esprit cultivé. Que n'a-t-il reçu une éducation de principes! il en serait cent fois plus utile à son pays. Sidor-Ermolaevitch est né d'une famille de paysans de la couronne. Resté orphelin, il fut reçu en qualité de commis chez un de ses parens éloignés, et par ses travaux, son zèle et sa bonne conduite, il s'est fait un état; puis s'étant formé par la lecture, la réflexion et l'expérience, il a pris un goût décidé pour la société des gens d'esprit. Il élève aujourd'hui ses enfans à l'université, convaincu que le premier des biens sur la terre, que le premier besoin d'une âme immortelle est l'éducation morale. Vous avez vu le père Eugène, toute la vie de ce vénérable ecclésiastique est une preuve éloquente des bienfaits de la cul-

ture de l'esprit et de la raison. Il aime ses devoirs parce qu'il les connaît, et sa conduite donne un poids infini à ses paroles.

Tout en causant sur différens sujets, Pierre-Pétrovitch Virtutine fut amené à parler de quelques circonstances de sa vie. Il nous dit entr'autres choses qu'il n'était point né dans cette contrée et qu'il y demeurait contre son gré, ce qui excita vivement notre curiosité. Nous le priâmes instamment de nous raconter la cause de cette singularité. Virtutine céda à nos prières :

« Mon père était un gentilhomme pauvre, qui n'avait d'autre moyen pour subsister que ses très modiques appointemens. Il épousa la fille d'un marchand, et reçut pour dot une cinquantaine de

mille roubles. Ma mère mourut en me donnant le jour ; mon père ne tarda pas à quitter le service afin de se livrer tout entier à mon éducation. J'eus pour l'enseignement des sciences des maîtres particuliers, mais je n'eus d'autre gouverneur que mon père. Il m'inspira un dévouement sans bornes à la patrie et au trône ; il me prouva que l'immense Russie est peuplée de cent races d'hommes différentes qui ne peuvent constituer un peuple fort et florissant que sous un gouvernement monarchique fortement constitué lui-même. Dès mes plus tendres années, mon père eut soin de me dire sans cesse, que rien dans le monde n'était aussi sublime en fait de morale, que les leçons de l'Evangile. Il ne m'interdit point la lecture des ouvrages phi-

losophiques, mais il me répétait : « Mon fils, l'apôtre St. Paul dit expressément dans son épître aux Thessaloniciens. *Examinez tout : attachez-vous à ce qui est bon.* Dans les écrits des sages, tu trouveras beaucoup d'idées, beaucoup d'esprit surtout, mais nulle part tu ne rencontreras d'aussi admirables préceptes, et si faciles à pratiquer, que dans l'Evangile. Dans les œuvres des philosophes, tu verras des conseils inspirés par la vertu, mais non une morale aussi divine, des vérités aussi consolantes que dans la doctrine des apôtres. Toute la morale des sages est délayée en des milliers de volumes ; les apôtres la renferment dans ce peu de mots: *Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le*

pareillement pour eux (1). *Mais, je vous dis, à vous qui m'écoutez : aimez vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous haïssent* (2). Mon cher fils, en pratiquant ces préceptes, tu accompliras tous tes devoirs. » Mon père n'était ni un bigot ni un hypocrite, mais un véritable bon chrétien.

» Lorsqu'il eut achevé mon éducation, j'entrai au service militaire. Le jour de mon départ pour le régiment, il me bénit tenant en main un crucifix, au pied duquel était gravée cette inscription : *C'est pourquoi, renonçant au mensonge, que chacun de vous parle à son prochain selon la vérité* (3).

---

(1) St. Luc.
(2) Idem.
(3) St. Paul.

» En prenant de l'âge, je ne faisais que m'affermir de plus en plus dans les principes qu'avait gravés dans mon cœur le meilleur des pères, et j'étais chaque jour plus convaincu de cette vérité, que l'homme a pour premier devoir sur la terre d'assister son prochain par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Toute injustice faite à un homme par un autre individu quel qu'il fût, produisait en moi une impression forte, et par malheur, en pareil cas, ne pouvant retenir ma langue, je m'emportais contre les abus sans aucune prudence. Nous étions cantonnés dans les riches campagnes de l'Ukraine, et les habitans faisaient part de leur abondance à nos braves soldats qui, dans leurs loisirs, les aidaient aux travaux des champs. Les habitans ne

voulaient point recevoir les rations fournies au régiment par la couronne, et moi, je parlais, j'insistais pour que les vivres refusés fussent toujours vendus au profit des soldats. Lorsqu'on réglait le compte des sommes employées en munitions et fournitures, et lorsque l'on payait la solde, je me gendarmais constamment pour sauver le *copek du soldat* (1). Il est difficile de revêtir en toute occasion la vérité de couleurs douces et tendres; je fus souvent réduit à prendre le ton de l'amertume, à crier, à me plaindre de ne pouvoir me faire entendre. Je passai pour un homme *inquiet*; il fallut prendre mon congé.

---

(1) Location russe, comme on dirait en France : *le denier de la veuve.*

» Mon père, qui était vieux et faible, désira que je vécusse auprès de lui. Je pris rang dans le service civil à Saint-Pétersbourg; je m'attachai à un tribunal; là s'ouvrait un vaste champ à mon activité, et je comptais m'y rendre utile à la patrie. Mon père ne fut nullement chagrin de voir que j'eusse été forcé de quitter le service militaire. « Tu as rempli ton devoir; cette pensée est ta récompense et ta consolation, dit-il en m'embrassant ». Quand je dus m'installer dans mes nouvelles fonctions, il m'appela dans son cabinet, et en me montrant le livre de l'Ecriture Sainte ouvert sur sa table, il m'ordonna de lire l'épître de Saint-Paul à Timothée, où il avait souligné ces mots : *Reprenez devant tout le monde ceux qui seront cou-*

pables de crimes, afin que les autres en soient intimidés. Puis il me pressa contre son cœur et dit : « Va maintenant, avec l'aide de Dieu, combattre pour la vérité! »

» Je fus comme un dogue, gardien de la porte du temple de Thémis ; j'aboyai contre les prévaricateurs déhontés, j'interdis au scélérat puissant l'entrée du sanctuaire, et je défendis contre les dilapidateurs la malheureuse veuve et le jeune orphelin. La chicane et l'avarice se soulevèrent contre moi avec des accès de rage. Les vieux piliers de greffe, sans lesquels les magistrats, ne connaissant rien par eux-mêmes aux affaires, ne sauraient comment s'orienter, déclarèrent d'un commun accord qu'on ne pouvait pas tenir en place avec un homme

inquiet tel que moi. On me donna ordre de me retirer.

» Vers ce temps j'avais perdu mon père; j'étais seul au monde; je possédais de quoi vivre. Mon père n'avait point tenté d'augmenter son capital, supposant que la dot de feu ma mère me suffirait. Il employait la partie de son revenu, qui lui restait sur les frais de notre entretien, à soulager les pauvres. J'imitai mon père; je partageai avec des gens sans fortune qui souffraient injustement, et je les défendis souvent contre de puissans oppresseurs. Je ne savais point refuser mes conseils aux malheureux, et j'écrivais moi-même des requêtes pour de pauvres gens qui auraient été bien en peine de repousser les mauvaises chicanes par la force de l'éloquence et par des

argumens juridiques. Je faisais aussi moi-même des démarches pour les pauvres, et quelquefois j'effrayais par ma persévérance des plaideurs invétérés. J'endurais chaque jour mille désagrémens; mais en passant mes journées dans la peine, je me consolais le soir en me disant : « Je suis à la lettre les instructions et les vœux de mon père, et mes peines procurent du soulagement à ceux qui souffrent plus que moi. » Au fond, j'étais heureux; quelques vrais amis, les sciences et les belles-lettres faisaient le charme de mon existence que des méchans tâchaient d'empoisonner à force de calomnies.

» Les nuages se forment de vapeurs; la pluie se compose de gouttes d'eau; les persécutions viennent de la calomnie et

de l'intrigue, et les méchans propos réunis, condensés, forment comme un épais nuage au-dessus du monde moral, nuage d'où s'échappent des foudres funestes à l'innocent. Je ne donnais point de dîners, pensant qu'il valait mieux employer mon superflu à nourrir les pauvres que de le jeter aux pourceaux d'Epicure; je ne prêtais point aux enfans prodigues..... donc, je méritais le nom d'*avare.* J'allais prier Dieu dans les églises, comme fait le peuple, au lieu d'aller, habillé en grande tenue, prier dans les chapelles domestiques de nos grands seigneurs..... on me nommait *athée.* Je ne déclamais point contre le gouvernement, mais je m'emportais contre l'esprit de népotisme et contre les abus du pouvoir, contre l'usage de cer-

tains magistrats qui regardent leurs places comme des fermes où ils ont hâte de s'enrichir.... on m'appelait *perturbateur*, *révolutionnaire*. Je louais de tout mon cœur les grands qui étaient bons, les fonctionnaires qui étaient probes, et je les citais pour exemples, par opposition avec les hommes méchans et avides.... on me nommait *intrigant et cabaleur*. Souvent, ne pouvant modérer mon indignation, je découvrais la vérité en termes énergiques, dans des plaintes que j'écrivais pour autrui; mes expressions n'étaient que naïves.... on m'appelait *suppôt de chicane*. De toutes ces qualités qu'on m'attribuait résulta encore la dénomination d'*homme inquiet*. Par la vertu de ce mot, je fus envoyé en exil dans cette ville, où je vis sous la surveillance de la

police. J'avoue que d'abord cette vie me fatigua ; mais le bon P. Eugène me fournit des consolations efficaces. « Que vous importe, me dit-il, de passer aux yeux des méchans pour un brouillon ? Vous avez travaillé bien plus pour votre salut que pour l'estime des hommes. Rappelez-vous ce que dit Saint Luc : *Mais vous aimez vos ennemis et leur faites du bien, et leur prêtez sans attendre rien d'eux; vous aurez une grande récompense et vous serez les enfans du Très-Haut ; car sa miséricorde s'étend même sur les ingrats et sur les méchans.* Ne vous laissez point troubler par le malheur, et marchez toujours d'un pas ferme dans la route du bien, vous souvenant encore du verset de Sant Paul : *A la vérité, toute punition dans le*

temps qu'elle arrive ne semble pas être une joie, mais un chagrin; mais dans la suite, elle donne le fruit de la paix à ceux qui par elle se sont instruits. »

» A présent, je suis tranquille et heureux; car le bonheur de chacun est dans son cœur, et sur la terre il n'est pas de lieu habité qui ne contienne quelques honnêtes gens. Je trouve des jouissances dans l'amitié de notre respectable ispravnik, du vénérable P. Eugène et du bon marchand votre hôte; je passe mon temps en lectures et en promenades, et je fais autant de bien que me le permettent mes moyens. Ne prenez point mon récit pour de la vanité, non! je n'ai point ce vice; je vous ai dit la vérité pour votre instruction et parce que vous m'en avez prié. »

En retournant à la ville d'où notre promenade nous avait écartés, nous passâmes devant la palissade qui entoure la prison ; Pierre Pétrovitch nous proposa d'y entrer et de jeter quelques semences de consalations dans la terre de douleurs, selon ses expressions. J'avais dans ma bourse quelques ducats, et je consentis avec joie à visiter la prison pour adoucir par des aumônes le sort des prisonniers. Le bâtiment de cette prison n'était autre chose qu'une chaumière. Les malheureux entassés dans ce lieu y étaient si fort à l'étroit qu'il n'y avait pas eu moyen de les diviser selon le genre de leurs fautes, et de là, il arrivait qu'un jeune étourdi qui avait fui de la maison de son maître se trouvait tout près d'un voleur, d'un meurtrier, d'un

brigand souillé de crimes, et qu'insensiblement il pouvait se familiariser avec l'idée du vol et du meurtre. Il était non moins impossible de conserver la propreté dans un endroit où l'on pouvait à peine se retourner. Les soldats de garde étaient placés dans le vestibule, et les prisonniers, sur les deux côtés, dans des chambres où ils étaient serrés comme des harengs dans la caque. J'étais prêt à me trouver mal par l'effet de la mauvaise odeur de cet antre, et de l'impression que produisit sur moi la vue de toutes ces figures de bêtes fauves. Je priai mes compagnons de m'emmener bien vite respirer l'air pur. Tout-à-coup nous entendîmes dans une petite chambre latérale des soupirs déchirans, des gémissemens affreux. La curiosité nous y

transporta , et un horrible spectacle s'offrit à nos regards. Dans un recoin obscur, sur la paille, était couché un homme demi-nu , sec comme un squelette, les pieds et les mains enchaînés. A peine le jour pénétra-t-il dans sa loge qu'il se souleva, s'assit et fixa sur nous un regard épouvantable, un vrai regard de basilic dont tous mes membres frémirent. La chevelure et la barbe noires de ce misérable étaient emmêlées, son visage était couvert d'une pâleur mortelle, ses yeux, teints de sang par suite de ses insomnies et de ses souffrances, brillaient comme deux charbons ardens. Après un moment de silence, le malheureux se frappa de ses mains chargées de fer, d'abord au front puis au cœur, et dit à voix base : « du feu! du feu! » puis,

ayant ouvert une bouche sèche et brûlante, il demanda de l'eau. Un sous-officier, qui nous suivait, lui donna une cruche de bois, et après l'avoir tenue un moment sur ses lèvres, il la rejeta en s'écriant: « Otez, c'est du sang! » Comme il parlait ses cheveux se hérissèrent, son visage fut livré à des mouvemens spasmodiques, ses yeux redevinrent fixes, sa barbe se couvrit d'écume; il grinça des dents, se souleva brusquement et cria: « Oui, c'est moi qui suis Nojof; prenez-moi! » — « Nojof! nous écriâmes nous en même temps Milovidine et moi. » C'était lui, l'un de mes assassins; je n'avais pu d'abord le reconnaître en cet état où je le voyais; mais quand il eut prononcé son nom, je me rappelai aussitôt ses traits. Le misérable

était retombé sur la paille et disait d'une voix effrayante : « Ne me brûlez pas, par grâce, ne me brûlez pas ; tuez moi d'un seul coup ! » J'étais glacé d'effroi, tout mon sang refluait au cœur ; mais je persévérais à attendre que Nojof revînt à lui, pensant que peut-être il me dirait le nom de la comtesse que j'avais eue pour ennemie. Le prisonnier était redevenu silencieux et avait fermé les yeux ; Milovidine l'appela par son nom ; il ouvrit les yeux et sembla écouter. « Nojof, dit Milovidine ; Wyjighine te pardonne tout le mal que tu lui as fait. » Nojof se souleva de nouveau, s'assit sur la paille et regardant partout, il dit : « Et où est Wyjighine ? Il est mort dans les stépes. Je l'ai moi-même jeté dans un ravin. La comtesse n'avait pas ordonné de le

tuer.... » A ces mots Nojof retomba à la renverse , ferma les yeux et respira comme s'il dormait profondément. Je ne pus soutenir plus longtemps l'horreur de ce spectacle , et je sortis de la prison. — Vous connaissez donc ce malfaiteur ? dit Pierre Pétrovitch. — Hélas , oui ! répondis-je, demain je vous raconterai comment son nom et ses traits me sont connus ; en ce moment je me sens tellement indisposé que je ne pourrais réunir deux idées de suite. — Pierre Petrovitch nous reconduisit jusques chez nous. Je passai le reste de la soirée dans ma chambre ; je ne fermai point l'œil de la nuit, tourmenté que j'étais de savoir de Nojof le secret de ma persécution. Le matin , il était à peine jour que j'envoyai à la prison savoir des nouvelles de la

santé du malheureux. Il avait rendu l'âme dans d'effroyables convulsions une heure après notre sortie.

Pierre Pétrovitch à qui je racontai une partie de mes aventures, et qui connaissait de réputation Vorovatine, me conseilla d'agir avec la plus grande circonspection, en cherchant à découvrir ce mystère, afin de ne pas tomber dans les plus grands revers : « Vous ne gagnerez rien à entamer contre Vorovatine un procès criminel, parce que vous n'avez pas de témoins; Vorovatine peut dire que les Kirghises vous ont enlevé de vive force. Et si dans cette affaire se trouve impliqué un membre quelconque d'une famille marquante, vous êtes perdu vous-même. Ce que vous avez de mieux à faire est de prendre avec adresse des

informations sans que personne en ait le moindre soupçon, et si vous parvenez seulement à savoir le nom de votre persécutrice, le secret se dévoilera de lui-même. Vous avez vu par l'exemple de Nojof que la hardiesse du vice, l'endurcissement du crime, finissent sur le lit du mourant.



CHAPITRE XX.

UN PROPRIÉTAIRE COMME IL Y EN A PEU. — TEL PRÊTRE, TELLE PAROISSE.

Grace à notre conduite régulière et à la recommandation du bon Pierre-Pétrovitch, nous obtînmes la bienveillance du capitane-ispravnik. Il vint quelquefois nous faire visite, plusieurs fois il nous invita à prendre le thé chez lui, et il nous permit de faire de petites excursions hors de la ville. Un jour que nous étions chez lui, ainsi que Pierre-Pétrovitch, l'entretien tomba sur la difficulté

qu'il y avait, pour la police locale, de maintenir l'ordre sur une vaste étendue, dans une contrée très peu peuplée, coupée sur cent points par des marécages profonds et par des forêts impénétrables.

— Essayez de prendre un fugitif, dit le capitane-ispravnik, lorsqu'il plaît à un propriétaire ou à ses vassaux de le cacher ! Il faudrait employer quelques milliers de soldats pour arrêter un seul homme dans une forêt de cent cinquante verstes (1) de diamètre. — En général, il pèse sur les propriétaires une grande responsabilité devant Dieu, l'Empereur et la patrie, pour tout ce qui se passe sur leur terre, dit Pierre-Pétrovitch.

---

(1) *Verste*, un quart d'heure à pied; un quart de lieue à peu près.

Du propriétaire dépendent le bonheur de ses vassaux, leur moralité, leurs lumières, leur bien être; par conséquent c'est de la noblesse-propriétaire (1) que dépendent en masse la moralité, les lumières et le bien être de la Russie entière. Le gouvernement n'épargne rien pour ouvrir à la noblesse toutes les routes qui peuvent la conduire à la civilisation, et partant, au bonheur. Le père le plus sage ne déploierait pas une plus tendre sollicitude pour l'éducation du plus cher de ses fils, que ne font les sou-

---

(1) Nous disons : la *noblesse-propriétaire*, car les autres classes, les marchands, par exemple, peuvent posséder des maisons, des terres, mais non des paysans, et ce sont les paysans serfs qui constituent la richesse des nobles russes et polonais.

verains de la Russie pour l'éducation de la noblesse russe ; mais celle-ci devrait-elle se mettre dans le cas de cet homme d'une parabole évangélique qui, ayant reçu de son maître un *talent*, l'enfouit dans la terre afin d'augmenter sa richesse ? Le gentilhomme qui reçoit, doit se faire un devoir de partager ; il doit répandre dans le peuple l'amour du prince et de la patrie ; son exemple doit porter le vulgaire à mieux vivre. — S'il en est autrement, reprit l'ispravnik, le gentilhomme ressemble au figuier stérile dont parle St. Luc. Le noble, comme le fils de prédilection d'un tendre père, doit être toute sa vie au service, pour accomplir les volontés et les bonnes intentions du père commun de toute la grande famille. Et quant au gentilhom-

me qui vit retiré dans ses terres, il ne doit pas moins se croire en activité de service que s'il siégeait au conseil de l'empire, ou qu'il fût à la tête des armées. En effet, il est le premier maître de police de ses domaines, le percepteur des impôts de l'Etat, le préposé à l'acquittement des charges territoriales, le juge de paix de ses paysans, le surveillant de leur santé, le conservateur de leurs biens, le proviseur de leur école primaire. — Fort bien! très bien dit, s'écria Virtutine. — La police de province, poursuivit l'ispravnik, serait alors ce qu'elle doit être, un pouvoir exécutif qui, à la simple demande du seigneur ou propriétaire, établirait l'ordre et la paix par la force des lois, là où la force de la persuasion se trouverait

insuffisante. — C'est ce que nous verrons avec le temps en Russie, dit Virtutine, quand seront mûrs les fruits de la civilisation, fruits sur lesquels nos sages monarques portent sans cesse un œil vigilant. Ils mûriront dès que nous aurons un nombre suffisant de professeurs russes distingués, pour former aux bonnes mœurs notre jeunesse, à la manière russe et non à l'anglaise ou à la française. — Ces Russes manqués me font l'effet d'une arrête dans la gorge, dit l'ispravnik. Je fais plus de cas d'un cuisinier, d'un cocher français, que d'un petit prince russe singeant un lord ou un marquis. Il est venu dernièrement s'établir dans ce district, un jeune éventé qui estimait qu'on lui avait fait injustice dans le service civil, parce que son chef lui avait

dit qu'il ne pouvait occuper un emploi un peu marquant, ni compter sur aucune récompense, vu qu'il ne sait pas écrire trois lignes sans faire quelqu'insulte à la logique et à la grammaire. Le prince *Slabogolovine* (1) ayant lu un certain nombre de brochures politiques françaises, avec l'aide de son gouverneur, ayant eu d'autre part un abonnement à quelques gazettes anglaises, s'imagina être lui-même un homme d'état, prédestiné à jouer le rôle de législateur dans son pays. Avec quelques couples de bouteilles de Champagne, il avait inculqué à des camarades, évaporés comme lui, les principes de la vraie philantro-

---

(1) *Slabogolovine*, faible de tête, ou pauvre tête.

pie et la sagesse du Dictionnaire philosophique de Voltaire, et il passait pour un libéral, pour un orateur, pour un apôtre de l'humanité. Après donc avoir fait sa première culbute dans le chemin de l'ambition, il arriva ici, et se retira fièrement dans son patrimoine. Eh bien! savez-vous comment tourna sa philosophie? — Sans doute qu'il se mit à fonder des écoles pour ses paysans, et se fit une jouissance de travailler à leur bonheur, répondit Milovidine. — Vous n'y êtes point, répartit l'ispravnik, en riant. Le gouvernement qui veut assurer le bien être des sujets, non par des paroles mais par des faits, se vit contraint de prendre sous tutèle le bien de l'apôtre de l'humanité, pour cause de traitemens cruels envers les paysans, et d'une régie des-

tructive de la propriété. Ecoutez tous ces criailleurs assemblés autour d'une table bien fournie, et le soir, cette foule de jeunes gens assemblés en comité; ils pérorent, ils font de belles phrases où respire l'amour du peuple et des lois; mais chez eux, mais en tout lieu où ils sont les maîtres, ils ne se contentent pas à moins que d'être absolus comme des pachas. Le véritable ami de l'humanité ne crie pas contre les lois de son pays, et contre l'ordre établi; il s'y conforme, il fait autant de bien qu'il peut; et l'on peut toujours, et partout, faire beaucoup de bien pour peu qu'on en ait envie. En Russie, l'on peut et l'on doit faire beaucoup de bien en pratique, avant que l'on puisse aviser aux théories. Tenez, mon cher Virtutine, faites quelque chose

pour ces messieurs ; menez-les chez notre ami *Rossianinof.* Vous verrez, messieurs, quels hommes vivent ici même dans une humble et douce retraite. Je vous prêterai mes chevaux. Faites de bonnes promenades ; vous avez assez vu de votre fenêtre le panorama de notre petite ville, sur la place du marché !

Le lendemain matin nous partîmes pour aller faire notre visite à M. Rossianinof, qui vivait retiré dans sa campagne à vingt-cinq verstes de la ville. Nous en avions déjà franchi quinze, lorsque nous fûmes frappés d'une insigne différence de culture dans les champs. Dans tous les lieux bas étaient creusés des fossés pour l'écoulement du superflu des eaux. Les champs étaient bien arpentés, les limites bien marquées, et l'engrais bien

distribué ; les prés n'avaient ni tertres, ni arbrisseaux inutiles. Dans les pâturages, sur le bord d'un ruisseau rapide se trouvait un abreuvoir construit en pierre, pour que le bétail, en voulant se désaltérer, ne s'enfonçât point dans la boue et ne troublât point lui-même la source de son breuvage. La route était bordée de jolis arbres ; les ponts étaient en bon état, et les endroits bas de la route étaient couverts d'un lit de fascines.
— Remarquez-vous, dit Pierre Pétrovitch, que nous pénétrons dans les terres d'un homme sage ?

Lorsque nous entrâmes dans le village, Milovidine frappa des mains dans sa surprise, et s'écria : « Voilà comme devrait être toute la Russie ! » De vastes chaumières de bois étaient construites

sur deux lignes parallèles aux deux côtés de la route. Les fenêtres étaient ornées d'ais tailladés en arabesques ; toutes les cours étaient closes par de hautes palissades dont la porte, bien travaillée, était surmontée d'un auvent. Les maisons étaient suffisamment espacées pour qu'on pût aisément couper un incendie. Dans l'intervalle d'une maison à l'autre était un petit jardin planté d'arbres fruitiers. Derrière la cour se trouvait un jardin potager, et derrière le potager une grange. A l'extrémité du village s'élevait une belle église en pierre, environnée de hauts tilleuls. La maison du prêtre se distinguait par une façade plus jolie et plus propre. Près de l'église se trouvait un certain nombre de jolies maisonnettes consacrées à l'utilité générale

du village. L'une était à la fois l'hôpital et la pharmacie; une autre servait d'hospice aux orphelins, aux infirmes et aux vieillards sans famille; une troisième était un grenier d'abondance, et contenait une boutique où se débitaient des marchandises nécessaires aux paysans, et des objets de première nécessité; dans une quatrième était l'école du village et le tribunal des sermens (1). A deux cents

(1) Dans les procès, ou différens sur lesquels il est impossible de prononcer tant que le fait principal reste douteux, le demandeur vient prêter serment à ce tribunal, et l'on y cite après lui le défendeur; ou bien les autres tribunaux y renvoient les deux parties à la fois. La conscience permet rarement de soutenir une demande injuste, ou une défense mensongère en présence de l'image du Sauveur, qui semble recevoir le serment exigé.

pas de là était la forge ; on y remarquait un grand puits au milieu de la cour. Les habitans de l'un et de l'autre sexe avaient les couleurs de la santé sur le visage, et les jeunes femmes étaient belles, car la beauté est la suite du contentement. Nous ne rencontrâmes dans la rue ni enfans mal-propres, ni vieilles femmes en guenilles, ni paysans ivres. Les chevaux et le bétail étaient admirables. Les licous, les brides, les lanières, les charrettes, les instrumens de labourage, tout se trouvait dans un état de réparation parfait. Nous entrâmes dans une maison de paysan, pour considérer l'intérieur. Cette maison avait une cave; elle se divisait en deux parties, la chambre et la cuisine. Dans la première, divisée en trois par des cloisons, logeait la fa-

mille du paysan ; dans la seconde on cuisait le pain et les alimens ; on y préparait le breuvage des bestiaux, on y séchait les habits humides de pluie, dans le besoin ; et toutes choses à l'avenant.

— Je connais, dit Milovidine, des propriétaires qui, enthousiastes de tout ce qui n'est pas russe, imaginèrent de bâtir pour leurs moujiks des maisons allemandes, et d'exiger d'eux la même propreté qu'on admire dans les chaumières de l'Allemagne. C'est une chose tout-à-fait impossible chez nous, et non seulement ce soin n'assurerait pas le bien être du paysan, mais il le gênerait singulièrement. Notre climat et diverses circonstances locales demandent ici une autre manière de bâtir qu'en Allemagne et en Angleterre. Nous ne pouvons son-

ger à construire des maisons spacieuses en pierre pour nos paysans, par la raison que nous n'avons pas partout des matériaux pour cela, que l'entretien d'une maison de pierre est coûteux, qu'en Russie les paysans ne vivent pas en grandes familles, et conséquemment, n'ont nul besoin de plusieurs chambres, lesquelles, dans une grande partie de l'empire, il faudrait chauffer huit mois de l'année. Sans la chambre du four, où le paysan russe entretient une chaleur extrême, il lui serait difficile de vivre sous le climat froid et humide de nos provinces du nord; il lui faut cette chambre pour se dégourdir et pour se sécher. Le désir du mieux, si l'on ne connaît les localités, peut aveugler sur ce qui est bien, et ne produire aucun avantage. Mais ce

M. Rossianinof, a ce qu'il paraît, entend merveilleusement bien son systême.

Nous remarquâmes, à l'entrée, des *lapti* (1). — Voilà cependant un objet qui rappelle encore la barbarie, dit Milovidine. — Pierre Petrovitch examina attentivement cette chaussure, et nous dit : Messieurs, distinguons ; ce ne sont pas ici des *lapti*, mais bien des *chmoni*, c'est-à-dire, des chaussures de chanvre, ce qui est bien différent, car l'usage des lapti est blâmable en ce qu'il fait mourir beaucoup d'arbustes. — Quand est-ce donc que les paysans de ce village portent des chmoni ? demanda-t-il à un villageois. Tous ceux que je vois sur

(1) Chaussures d'écorce de jeunes arbres.

la route sont en bottes. — C'est quand nous allons à la pêche, mon bon monsieur, à la prairie aussi, par les temps humides, puis, au bois nos bûcherons. Les bottes n'y tiendraient pas; et de même pour les pieds, on ne les préserve pas de l'eau dans une botte comme dans de bons lapti enduits de goudron. — Vous voyez qu'ils emploient utilement cette chaussure dans leurs travaux, et qu'elle vaut bien mieux que les sabots des Français et des Allemands. Si le paysan, étant dans l'abondance, ne laisse pas que de conserver l'usage de ses lapti de chanvre, c'est qu'il a de bonnes raisons pour tenir à cette chaussure.

Autour de la cour était un hangar où se trouvaient des télégues, des traîneaux, des charrues, des herses et quelques

chevaux retenus par la bride. Au fond de cette même cour étaient une étable et une écurie, et près de la maison, une chambre de bain ou étuve. Je demandai à la femme du paysan comment elle éclairait sa chambre en hiver. — Nos voisins, les paysans des autres seigneurs, répondit-elle, brûlent de longs brandons de sapin, *batiouchka* (1), mais nous éclairons notre chambre au moyen d'une lampe, avec de l'huile de chénevis. Cette huile, nous ne l'achetons pas; chaque femme ici en sait faire elle-même pour sa chaumière. — N'y a-t-il pas un cabaret dans le village? demanda Milovidine. — Que Dieu nous préserve des cabarets! répondit la villageoise. Anciennement,

(1) Mon père, ou mon bon monsieur.

oui, il y en avait un, sous le maître qui est mort. Nos moujiks ne faisaient que boire et manger, les jours de fête, et s'enivraient le reste de la semaine; mais aujourd'hui, grâce à Dieu, c'est fini. Et notre prêtre (que Dieu lui donne santé et longues années), nous dit à l'église que c'est un grand péché de se gorger de liqueurs fortes; et notre médecin assure que la boisson rend bien malade et fait mourir de bonne-heure. Notre maître d'ailleurs défend qu'on boive, et ne peut souffrir les ivrognes. Ainsi plus d'ivrognerie ici; c'est très bien fait, et les copeks ne sortent pas si vîte de la maison. Pour les grandes fêtes, les noces, les baptêmes, c'est autre chose, on brasse alors de la bierre; mais pour l'eau-de-vie, notre bon maître lui-même

n'en souffre point chez lui. Cependant à l'époque des travaux d'automne et en hiver, le maître ordonne de boire une tasse de vin; mais, il y a mesure à cela. Que le ciel nous le conserve! Ce n'est pas un maître que nous avons, c'est un père!

A cinq verstes de ce village, sur une petite élévation, au bord d'une rivière, était la maison seigneuriale, maison de bois peinte en vert, bâsée sur pierre, couverte d'un toit rouge, et située entre cour et jardin. Le jardin était vaste et s'étendait jusqu'à la rivière. Autour de la cour régnait une suite de petits bâtimens ayant, chacun, leur destination particulière. La juste proportion des parties constituait une véritable beauté d'ensemble; la propreté, le bon état de

réparation faisaient tout l'ornement extérieur de l'édifice. Sur l'escalier vint à notre rencontre un domestique vêtu avec simplicité, mais avec une propreté rare. Il nous dit que son maître était sorti pour visiter ses champs, et que la dame présidait aux leçons de ses filles. A peine fûmes-nous introduits que le fils aîné de M. Rossianinof, jeune homme de seize ans, vint au-devant de nous; il nous pria de vouloir bien attendre que sa mère eût fini ce qui la tenait occupée. La taille élancée de cet enfant, sa mine fraîche et la souplesse de ses membres, annonçaient qu'on avait pris soin de son éducation physique. Le ton de douceur et de vraie politesse qu'il avait eu en nous parlant, prévenait en faveur de son esprit. Pierre Pétrovitch qui était l'ami

de la maison, nous proposa de visiter les appartemens et le jardin. Le jeune Alexis fut notre guide. Après avoir traversé trois chambres et un salon, dont la propreté constituait le principal ornement, nous nous trouvâmes dans le cabinet de M. Rossianinof. C'était une vaste salle toute ceinte de très hautes armoires contenant des livres latins, grecs, français, allemands, anglais et russes. Au milieu de la chambre étaient trois grandes tables; sur l'une se trouvaient les gazettes et les journaux récens; sur la seconde des papiers, et sur la troisième une foule d'ouvrages tous nouveaux, surtout pour Milovidine et moi qui arrivions des stépes kirghises. Dans un pièce dépendante du cabinet étaient rangés, dans des armoires, des instrumens

de physique, des appareils de chimie, des modèles de mécanique ; il y avait une grande table chargée de globes et de sphères armillaires. Toute une paroi était tapissée de belles cartes géographiques, et une longue caisse vitrée offrait à l'œil mille échantillons de minéraux, numérotés comme pour servir à un cours de leçons. Milovidine s'écria que ce petit coin de l'Orient (1) *fleurait* admirablement l'Europe.

Nous passâmes de là au jardin. Nous n'y vîmes ni ces étangs creusés de main d'homme, d'où s'élèvent si souvent des exhalaisons fétides, ni ces petits ponts

(1) Plusieurs géographes regardent encore aujourd'hui toute province russe, située au-delà du Volga et de la Cama, comme faisant partie de l'Asie. (*Note du trad.*)

jetés à grands frais sur un terrain sec, ni ces bosquets et ces fabriques, merveilles de l'architecture barbare des Ostrogoths, ni ces vieilles ruines fraîchement construites, toutes choses qui ne sont que de luxe. Le jardin de M. Rossianinof, couvert d'arbres fruitiers, était planté avec un art tout particulier. Des bosquets de noyers, de coudriers et de tilleuls, offraient un refuge agréable contre les chaleurs du jour, et une grande allée de hauts arbres, qui faisait le tour du jardin, servait en même temps de terrasse. Sous un vaste berceau étaient dressées des balançoires et diverses autres machines pour l'amusement des enfans. Dans le côté du jardin le plus exposé au sud se trouvait une serre chaude, petite, mais bien fournie en fait de plantes exoti-

ques. — Voilà du luxe ! dit Milovidine. — Luxe bien pardonnable, répondit Pierre Petrovitch ; peut-il y avoir rien de plus doux pour un habitant du nord que la jouissance des charmans arbustes des climats plus favorisés du ciel ? L'aspect même de la variété, de la richesse, de la libéralité de la nature élève l'âme en nous faisant adorer le créateur de tous ces biens. Au milieu de toutes ces plantes de cent contrées diverses, la pensée vole d'un pôle à l'autre et s'élance de là vers le ciel. Je dirai plus : pourquoi nous priverions-nous du plaisir de cueillir quelquefois des fruits exquis que le nord nous refuse ? ce n'est pas là une recherche de vile et honteuse gourmandise, mais bien la satisfaction d'une louable curiosité ; et il vaut bien

mieux que l'homme se livre à la culture des plantes, que s'il tenait captifs une foule d'animaux nés pour rester libres, ou s'il avait la rage de mettre aux abois le cerf, le daim et le lièvre timides.

Nous entendîmes en ce moment la voix d'une personne qui s'approchait de nous. C'était celle d'un homme dont les traits portaient l'empreinte de la santé, du calme et de la gaîté; il était vêtu d'une veste de satin et d'un surtout en velours. C'était le maître qui venait nous trouver. « Bonjour, mon ami, dit-il en offrant sa main à Virtutine. » Celui-ci nous présenta à M. Rossianinof, et lui raconta en peu de mots nos aventures. — Je savais une partie de tout cela, nous dit le propriétaire; il faut écouter ici même ce qu'on ne voudrait pas entendre.

Les gazettes vivantes sont bien plus prolixes que les gazettes imprimées. Si l'on veut pénétrer la vérité, il faut déduire les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des nouvelles de province. — Et que vous a-t-on dit de nous ? — Que deux gentilshommes russes sont arrivés par les stépes, du fond des Indes, où l'un d'eux avait été prince-régnant, et l'autre son ministre ; qu'ils ont avec eux des tonnes pleines de ducats et de nombreuses balles de cachemires. Je suis persuadé que si cette nouvelle se propage jusqu'au gouvernement voisin, l'un de vous ne manquera pas d'être le Grand Mogol, et l'autre un conquérant invincible ; vos trésors se porteront à des milliards de ducats ; vos tonneaux se rempliront de diamans et de perles fines. Mais, faites-

moi la grâce de venir dîner avec nous ; on nous attend pour servir.

Rentrés dans les appartemens nous fûmes présentés par notre hôte à sa femme et à ses deux filles, dont la plus âgée avait quatorze ans et la cadette douze au plus. Le plus jeune des fils avait dix ans. A notre grand étonnement Madame Rossianinof s'adressa à nous en langue russe. Elle n'était point parée dans sa campagne comme à un grand baise-mains de la cour, bien qu'elle reçût pour la première fois chez elle des personnes qui passaient pour rouler sur des millions. Notre hôte nous présenta aussi les maîtres de ses enfans, M. *Instruit* et M. *Gootmann*, l'un Français, l'autre Allemand, que tous deux il appelait ses amis. Il me parut

bizarre que M. Rossianinof, qu'un homme que Pierre Pétrovitch nous avait peint comme un amant de tout ce qui était national, et comme un ennemi de l'éducation étrangère, eût chez lui des étrangers pour élever ses enfans. Pierre Pétrovitch remarqua ma surprise aux regards que je lançais à la dérobée sur les deux étrangers, et il communiqua mon observation implicite à notre hôte. M. Rossianinof nous fit passer, Milovidine et moi, dans la chambre voisine, et nous dit : « Ne soyez point étonnés, messieurs, de me voir employer des étrangers à l'éducation de mes enfans. Confier aveuglément ses enfans à des mains étrangères, est une sottise d'où vient tout le mal qu'on trouve à reprendre dans la noblesse russe. Notre no-

blesse, je le sais, ressemble à une colonie étrangère qui serait venue en Russie prendre des commandemens, sans savoir ni la langue du pays, ni ses coutumes, ni son histoire. C'est qu'elle a été instruite dès l'enfance à n'aimer que ce qui est français ou anglais, et à mépriser tout ce qui est russe. Mais, quant à ce qui est de se servir des étrangers pour instruire les jeunes russes sous les yeux de leurs parens, on le peut et on le doit, sauf à choisir pour cela des hommes recommandables par leurs mœurs et par leurs connaissances, et à se tenir en garde contre les aventuriers et les charlatans. Faute de connaître les langues étrangères, il est presqu'impossible de s'instruire autant qu'il convient aujourd'hui à tout européen. Les autres peu-

ples nous ont précédés presqu'en tout, et ils ont plus de moyens que nous de marcher sans cesse en avant dans la carrière des sciences. Traduire en langue russe tout ce qui paraît de grand et de curieux dans les contrées de l'ouest, c'est la chose impossible. Vouloir inventer par nous-mêmes ce qui depuis longtemps est créé ou découvert chez les autres, ce serait jouer un rôle très ridicule; il faut donc suivre la voie la plus naturelle, voie dans laquelle nous pouvons embrasser d'un seul coup-d'œil le vaste règne de la civilisation; cette voie est une étude suivie des langues étrangères. Celui qui sait beaucoup de langues est le concitoyen du monde. Convenez, messieurs, qu'il faut d'abord être homme du XIXe siècle, puis on est Russe ou

l'on est Français. J'aime la Russie bien plus que ma frêle existence; je lui veux plus de bien que je n'en souhaite à mes propres enfans; je suis prêt à lui sacrifier mon sang, mon bien, tout ce que je possède au monde; mais il ne s'ensuit pas que je ne doive ni aimer les étrangers, ni profiter des fruits de leurs talens, de leur esprit et de leur industrie. Un tel sentiment trahirait en moi une barbarie digne des Turcs, des Chinois et des Algériens. Les premiers objets d'enseignement, dans ma petite famille, sont la langue, l'histoire et la statistique russes; la première et la plus sainte de mes fonctions (car c'est moi qui m'en charge), est d'inspirer à mes enfans un attachement sans bornes à tout ce qui est national. Je ne leur fais pas mystère,

toutefois, de ce qui nous manque pour être au niveau des autres nations; au contraire, j'éveille en eux le désir de travailler au grand œuvre d'ennoblir la patrie, en y propageant toutes choses bonnes et utiles. L'éducation privée de mon fils aîné est finie aujourd'hui; je le mènerai l'hiver prochain à l'université où il commencera son éducation publique. » On nous appela pour dîner, et nous passâmes aussitôt à la salle à manger.

Le dîner se composa de quatre plats simples, bons et copieux. Après chaque plat, il fut versé à chacun des convives, excepté aux enfans et aux dames, un verre d'excellent vin. Il y avait en outre sur la table des carafes pleines, l'une d'eau, une autre de bierre blanche et

légère, une troisième de qwass, puis du cidre et des boissons tirées de différentes baies, qui pétillaient et moussaient dans le verre comme du vin de Champagne; quelques-unes de ces boissons me semblaient préférables au vin même. Nous eûmes un dessert de fruits mûrs d'une grande beauté.

Outre la famille de M. Rossianinof, les deux maîtres de langue et nous, il y avait à table deux vieux officiers congédiés pour raison de blessures, deux vieilles dames, parentes éloignées de la maîtresse du logis, et le prêtre du village. J'observai avec plaisir que l'on servait les mêmes plats à tous les convives, sans exception, et qu'on versait aux commensaux ordinaires les mêmes vins qu'on nous offrait. Chez les Gologordowski, et

chez mille autres seigneurs, on n'en usait pas ainsi à l'égard des personnes pauvres admises à la table commune; mais M. et madame Rossianinof traitaient avec la plus grande bienveillance le plus humble de leurs hôtes, et le maître ne lançait jamais des traits d'esprit détrempés dans du fiel, sur les malheureux à qui il avait offert un abri hospitalier.

Tant que nous fûmes à table l'entretien fut général. Après dîner, nous passâmes au jardin, et en attendant le café nous nous groupâmes à l'ombre d'épais tilleuls. Tout-à-coup des larmes baignèrent les yeux de Milovidine; tout le monde le regarda avec intérêt, et les dames parurent inquiètes de ce qui se passait en lui.— Vous avez des chagrins? lui dit madame Rossianinof. — Non,

madame, je n'ai point de chagrins; répondit-il aussitôt; je verse quelques larmes d'attendrissement; je suis ému de votre bonheur, du bien-être de vos paysans, du bon ordre établi dans vos biens; enfin, je pleure de joie en songeant que vous êtes Russes!..... Notre hôte tendit la main à Milovidine, et lui dit: — Vous avez raison; nous sommes heureux; je le suis, du moins, moi, grâce à ma famille!

Madame Rossianinof, émue à son tour, et ne pouvant répondre, pressa tendrement son mari contre son sein; les enfans se jetèrent à son cou, en criant: « Papa, c'est nous qui tenons de toi la joie et le bonheur! » Un des ex-officiers serra la main de M. Rossianinof, l'autre leva vers le ciel un œil attendri, et fit

un signe de croix ; les dames qui étaient défrayées de tout dans la maison, baisèrent les mains des respectables époux, et un vieux domestique, qui venait d'apporter le café sur un grand plateau, pleurait abondamment en silence. M. Rossianinof était ému jusqu'au fond de l'âme et ne pouvait parler. — Vous voyez maintenant à quel point je suis heureux, nous dit-il enfin. Est-il un état plus ravissant sur la terre que d'être aimé ainsi par des êtres bons et vertueux ? Vous penserez peut-être que ce bonheur est le prix de longs et pénibles travaux ; nullement ; c'est un grâce de la Providence, et je ne cesse d'en remercier le Très-haut. Pour moi, qu'ai-je fait ? j'ai rempli tous mes devoirs, et rien de plus. Si, par curiosité, vous désirez connaître

mon histoire, elle n'est pas longue, la voici :

« Mon père a servi dans la marine ; il fit un mariage de pure inclination, et n'avait d'autre revenu pour entretenir sa famille que ses appointemens. C'est dans cette pénurie d'argent qu'il est cependant parvenu au grade de général. Il ne put donc donner à mes deux sœurs et à moi une brillante éducation; mais sa bravoure éprouvée lui valut en peu de temps une fortune provenue de quelques riches prises faites sur une armée turque. Sa santé se délabra, et bientôt il fut hors d'état de soutenir les fatigues du service. Ayant obtenu son congé, il acheta cette propriété, consistant en cinq cents âmes, et il se retira dans sa campagne. Mes sœurs furent mariées dès

que nos parens purent leur donner une dot convenable. Moi, je pris du service dans un régiment des gardes, mais j'eus le malheur de tomber de cheval et de me casser une jambe. D'après l'avis des médecins, il me fallut prendre mon congé. J'avais alors tout au plus dix-neuf ans. On me conseilla d'aller passer plusieurs années sous un climat chaud, où je pourrais profiter des eaux minérales en recouvrant peu à peu mes forces. J'employai ces années d'absence à éclairer mon esprit; je suivis les cours universitaires de Bologne, et j'allai compléter mon éducation à Paris.

» Lorsque je fus de retour en Russie, la tête ornée de connaissances nouvelles et le corps plein de santé et de force, je voulus être utile à la patrie dans la

carrière civile. C'est alors que j'eus la douleur de pleurer la perte de mes parens, et de me voir isolé sur la terre. J'exerçai pendant quelques années des fonctions insignifiantes, mais voyant que, ni mes efforts, ni mon dévouement, ni, j'ose le dire, mes capacités plus hautes que celles de mes camarades, ne pouvaient me tirer de la foule, je laissai un peu refroidir le zèle que j'avais pour le bien général. Un vieil ami de feu mon père à qui j'avais exposé ma situation me tira de mon aveuglement, et me montra la vraie route de la félicité. « Mon ami, me disait-il un jour, tu n'as aucun lien de parenté, tu n'es pas un de ces gens fortunés dont tout le mérite consiste dans un nom illustre; conséquemment tu seras condamné à trans-

porter perpétuellement sur tes épaules, du fond des chancelleries poudreuses jusques sur le sommet du mont de fortune, l'incapacité d'autrui pour l'y voir couronner du prix de tes services. Il faudrait qu'en ce métier, tu attendisses une circonstance extraordinaire, un de ces miracles qui s'inscrivent dans les calendriers, pour que les rayons du soleil perçassent l'épaisse atmosphère du népotisme, et te fissent apercevoir au grand jour, toi, gentilhomme sans parenté. Cela s'est vu, j'en conviens; mais il faut avoir une patience de fer, et tu n'es pas dans ce cas. Au fait, que désires-tu? d'être utile au prince et à la patrie, n'est-ce pas? Eh bien! c'est une chose que tu peux faire dès demain. Tu possèdes cinq cents paysans; consacre-

toi à leur félicité. Crois-moi, tu attendrais long-temps ici avant de parvenir à une place où le sort, le bien-être de cinq cents hommes, et probablement d'un même nombre de femmes, dépendît de ta bonne volonté. Tu as de l'instruction, de la lecture, tu as voyagé, tu as par conséquent à ta disposition une foule de moyens pour organiser une sage économie rurale et domestique chez toi, et ce qui est plus beau, de suivre ton humanité, ton esprit d'ordre et ta justice. L'économie rurale est chose aisée, et l'ancien de ton village, par la connaissance qu'il a des circonstances locales, te sera tout aussi utile que ton cours d'agronomie. Le point principal est de proportioner les dépenses à la recette, et d'employer ce qui même pourra te

rester, à l'amélioration de ton bien ; et du sort de tes vassaux. Sache borner tes désirs et fouler aux pieds les fantaisies, tu auras du superflu ; tu l'emploieras à une véritable utilité, et il en résultera pour toi paix et contentement. »

» Semblable à l'aveugle de naissance qui voit enfin les objets après une heureuse opération, qui s'étonne, qui est enchanté de les pouvoir connaître après s'en être fait si long-temps une fausse idée, mon esprit me parut avoir acquis des yeux qu'il n'avait pas. Tel fut l'effet des paroles d'un véritable ami !.... Voici sa fille.... ajouta M. Rossianinof, en nous montrant son épouse. Je me suis marié ; j'ai quitté l'administration, et me suis retiré dans ma terre. Mon père était vieux et infirme à l'époque où il était

allé s'établir à la campagne ; il n'avait pu s'occuper d'agriculture, et ce bien me resta dans le même état que quand il l'avait acheté. Les champs étaient incultes, les cultivateurs dans la misère, dans une condition voisine de l'état sauvage, sous le rapport du moral. En vingt ans, avec l'aide de Dieu, ma femme et moi nous parvînmes à mettre ce domaine dans l'état où vous le voyez. Je n'avais point de capitaux ; les revenus m'ont suffi pour l'améliorer peu à peu, en me hâtant sans précipiter rien, en m'occupant d'abord de corriger le mal réel, puis en introduisant le bien. Le ciel a béni mon entreprise. Aujourd'hui toute ma jeunesse sait lire ; elle remplit ses devoirs envers Dieu et envers le prince, envers moi et envers le

prochain. Messieurs, sans une bonne école de village, on ne peut ni répandre la morale parmi les gens de la campagne, ni leur faire comprendre les devoirs qu'ils ont à remplir à l'égard de leurs supérieurs, pour leur propre avantage. Les hommes ne sont pas des machines; ils ont une raison, et c'est par là seulement qu'on peut s'y prendre à vouloir les former. Il faut qu'un homme puisse lire; le paysan lit peu, mais ce qu'il a lu, il s'en souvient toujours; ce qu'il n'a fait qu'entendre, il l'oublie. D'ailleurs le temps employé à la lecture n'est point un temps perdu; la plupart des hommes se plongent dans le vice, uniquement par oisiveté.

» Mes paysans ne tardèrent pas à comprendre que je voulais leur bien, et

que je le voulais fermement; les plus sages me secondèrent, et le reste suivit. Je suis bien redevable à notre bon curé qui, malgré la misère où il languissait, se conduisit si bien que les paysans ne purent que le respecter. Il ne prenait aucune part à leurs jeux et à leurs galas, ne se rendait chez eux que pour leur prêter les secours spirituels, pour les assister de ses conseils et pour bénir leurs habitations selon les rites de l'Eglise grecque. Le vénérable pasteur gagnait sa subsistance à la sueur de son front, en cultivant le petit champ qui lui était dévolu; jamais il n'a reçu du paysan que ce qui est porté dans la loi. Il appaisait les querelles sans jamais donner lieu à personne d'être mécontent de lui; sa présence faisait cesser tout badinage

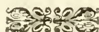
indécent; il ne provoquait pas les grossières plaisanteries des manans. En un mot le P. Siméon fut, et est encore, tel que devrait être tout prêtre de village, pieux, réservé, humain et grave. Vous l'avez vu à ma table, Messieurs. Aujourd'hui sa condition est beaucoup meilleure qu'autrefois, parce que tout s'est amélioré parmi nous. Le premier devoir d'un propriétaire, selon moi, est de mettre le pasteur dans une position à n'avoir nullement besoin d'emprunter aux paysans. Alors seulement il sera honoré de ses ouailles et pourra leur parler de morale.

» Selon le conseil de mon beau-père, je commençai à me mêler d'économie rurale, non d'après les systèmes anglais et allemands, mais en me conformant

au climat, à la nature du terrain et aux coutumes utiles. Je n'ai fait aucune innovation ici qu'après en avoir répété plusieurs fois l'expérience. Enfin nos champs se couvrent chaque année d'abondantes moissons, l'humanité ne souffre plus, le bon ordre se maintient sans rencontrer de résistances, et il ne nous reste plus aujourd'hui qu'à conserver les choses que nous avons créées. »

Nous passâmes le temps fort agréablement dans la société du sage M. Rossianinof et de sa famille; au coucher du soleil nous fîmes atteler, malgré le désir que les dames avaient de nous retenir encore. J'avais hâte de regagner la ville, car c'était le lendemain jour de poste, et j'attendais avec impatience des lettres de Moscou. Nous promîmes de venir

une seconde fois et de passer quelques jours chez ces excellentes gens que nous quittâmes, le cœur gros, comme des enfans qui s'éloignent de la maison paternelle. Au moment où nous franchissions la porte cochère, Milovidine fit le signe de la croix, et tournant ses regards vers le ciel, prononça ce vœu patriotique : « O mon Dieu, bénis la sainte Russie en lui donnant beaucoup de propriétaires comme celui-ci ! »



CHAPITRE XXI.

UN PROPRIÉTAIRE COMME IL Y EN TROP.

Nous avions pris un chemin de traverse pour arriver plus tôt à la ville. Comme nous venions de franchir la limite des propriétés de M. Rossianinof et que nous approchions d'un taillis, nous entendîmes les sons d'un cor de chasse, les aboiemens de plusieurs chiens et les cris des chasseurs. Tout-à-coup, d'un sentier du bois s'élança un renard, qui de là courut dans un champ ensemencé.

Immédiatement après le renard, parurent quelques lévriers et une douzaine de cavaliers. L'un de ces derniers sans chapeau, les cheveux ébouriffés et flottans, les lèvres cachées sous de longues moustaches, se précipitait en avant et criait comme un enragé : *atou évo! atou évo!* faisant claquer son fouet de meute et pressant de l'éperon son coursier. Le renard, pour éviter une défaite imminente par des détours adroits, comme en usent les hommes eux-mêmes, se rejeta rapidement sur la grande route; les chiens et les chasseurs en un clin d'œil l'y suivirent, et l'animal aux abois pensa être atteint. Enfin, après avoir franchi et refranchi le fossé, il vint se jeter tout droit dans les pieds de nos chevaux, les chiens y arrivèrent en même temps, et

l'y prirent. Le chasseur infatigable dont j'ai parlé sauta le fossé avec la vitesse du vent, et, voyant que les chiens déchiraient les flancs du renard, il se mit à les frapper de son fouet de meute en poussant d'effroyables cris. Nos chevaux en furent épouvantés; déjà ils s'étaient cabrés lorsque les chiens étaient venus avec fureur arracher la proie de dessous leurs pieds; mais quand ils se sentirent piquer aux jambes par le fouet du chasseur, ils se jetèrent à la lisière du chemin, renversèrent notre britchka, et nous tombâmes dans le fossé.

Nous n'eûmes par bonheur aucune contusion, mais nous étions dans la boue jusqu'au menton, et ne pouvions nous dégager de dessous le britchka renversé, où nous nous trouvions comme des me-

lons sous une cloche. Autour de nous retentissaient des éclats de rire. Milovidine se fâchait, et jurait de laver la tête à l'insensé dont l'étourderie nous avait mis dans ce cruel état; je maudissais la chasse et les chasseurs; Pierre-Pétrovitch restait calme. Enfin le britchka commença à se soulever au-dessus de nous; les chasseurs le mirent sur le côté, et nous sortîmes de la fange, dans l'état qu'on peut s'imaginer.

Vingt chasseurs s'étaient réunis sur la grande route, et l'un d'eux, celui qui allait toujours en avant, vint à nous et nous dit, en s'interrompant pour rire à gorge déployée: « Pardon, messieurs, pardon..... pour mes lévriers. Quelles bêtes, messieurs, quelles bêtes! Que je

ne sois pas *Sila-Glazdourine* (1), si, dans la Russie toute entière, on trouve deux démons comme mon *Zalett* et ma *Vineka*. Ce renard maudit s'est enfilé dans les pieds de vos chevaux ; Zalett et Vineka, voyez-vous, m'arracheraient un gibier fût-ce d'entre les dents d'un loup de Sibérie! »

Pierre-Pétrovitch, pendant cette bizarre apologie, engageait tout bas Milovidine à ne point se fâcher contre l'heureux maître de Zalett et de Vineka ; pour moi je regardais avec étonnement la mine de cet original. Son visage rond et rouge était tout couvert de sueur et de poussière ; entre son long nez et ses

---

(1) *Glazdourine*, œil mauvais ; dont la vue est fâcheuse ; dont l'œil a une influence maligne.

lèvres épaisses pendaient de longues moustaches blanchâtres semblables à deux queues d'écureuil. A travers sa chevelure en désordre, on apercevait une petite calotte de peau sale, qui avait été verte. Il était vêtu d'une veste courte de velours vert et d'un pantalon bariolé. Dans une poche extérieure, sur la poitrine, était sa pipe; sur son épaule droite passait un cordon auquel était suspendu un cor de chasse, et sur l'épaule gauche un ruban portant un flacon enveloppé dans du satin. De la main gauche il tenait son fouet de chasse, et, tendant la droite à Pierre-Pétrovitch : — Donne-moi la main, frère, et ne te fâche point, poursuivit-il. Voilà-t-il pas un bien grand mal pour vous que d'avoir pris un bain dans ce fossé! Il n'y a ici, à vingt

verstes à la ronde, ni fossé, ni trou, ni marre, ni flache, dont je n'aie sondé de mon corps la profondeur, en chassant le lièvre et le renard. Eh ! mais, vous autres frères plongeurs, suis-je un ours, un loup, pour que vous me regardiez de cet air? ajouta-t-il en s'adressant à Milovidine et à moi. Vous êtes tombé dans la boue; qu'y a-t-il là de si fâcheux? Et puis ce n'est pas ma faute. Oh ! quant à moi, j'aurais sans doute mieux aimé vous noyer dans le punch! Quand il y a péché, bon; mais à un accident, rien à faire.

En finissant ces mots, Glazdourine, ayant pris son flacon, avala une gorgée de liqueur; puis il dégagea le cordon qui retenait la fiole, et la présentant à Pierre-Pétrovitch, il lui dit : — Bois, frère; excellente anisette ! Cela calme et

cela réchauffe; bois donc. — Virtutine lui remit son flacon et répondit pour nous trois : — Monsieur, c'est votre imprudence qui a causé notre fâcheux accident. Mais comme la réflexion n'a été pour rien dans tout cela, nous vous pardonnons. Cependant, comme nous ne devons pas souffrir de votre passion pour la chasse, veuillez nous donner de quoi changer, et nous fournir un équipage pour que nous puissions regagner promptement la ville. — Volontiers, mes amis, s'écria Glazdourine. Je vous donnerai ma calèche de Moscou et quatre de mes lutins de chevaux kirghises. Je demeure à trois verstes d'ici ; veuillez monter en croupe derrière trois de mes veneurs. Mais buvez, buvez donc ; ah ! frères, l'excellente anisette ! — Nous ne buvons

jamais d'eau-de-vie, dit Milovidine. — Allons donc! Quel conte vous me faites là! Ayez honte; vous n'êtes pas des jeunes filles, peut-être. — Glazdourine, voyant que, résolument, nous ne voulions pas de son anisette, en régala ses camarades; puis il nous présenta, un à un, dix gentilshommes des environs, qu'il nomma par leur nom de baptême et par celui de leur père. Enfin s'adressant à nous: — Et avec qui ai-je l'honneur de faire connaissance? Peut-on vous demander quels sont votre rang, votre nom, votre naissance, et..... de quel gouvernement? Il me semble que vous n'êtes point de cette province?

Pierre-Pétrovitch craignant que Milovidine, dans la colère, ne dît à Glazdourine des choses trop dures, se char-

gea encore de répondre : — Ces messieurs, dit-il, en nous nommant simplement par nos noms de famille (1), sont venus dans notre ville pour raison d'affaires. Quant à moi, j'y suis domicilié depuis trois ans, et il est étrange, messieurs, que j'aie l'honneur de vous voir pour la première fois, sans que vous me connaissiez mieux moi-même. — C'est que vous ne fréquentez pas chez le traiteur allemand Chnaps, probablement ; dit un des amis de Glazdourine. — Non ; mais je suis répandu dans un assez grand nombre de maisons. — Nous autres, nous ne courons pas dans les maisons de la ville, répartit Glazdourine ; nos gens de

(1) Ce qui n'est pas d'usage en Russie, surtout lorsqu'il est question de faire connaissance.

confiance s'arrangent avec les employés de tous les bureaux, et nous nous rencontrons ici les uns les autres à la chasse aux ours, aux loups, aux renards; puis, aux élections. Eh! mais buvez, de grâce, le reste de cette anisette que je vous garantis excellente. — Sur notre nouveau refus, Glazdourine s'écria : — Bien, bien! attendez; je vous régalerai chez moi de liqueurs comme il n'y en a plus; le secret en est perdu. C'est ma femme elle-même qui les fait. Ma femme a été élevée à St.-Petersbourg. Ici, dans le commencement, elle tombait en syncope à la simple odeur de l'esprit-de-vin et de la fumée du tabac; mais je l'ai tellement aguerrie sur tout cela que souvent elle se meurt d'envie de sauter à ma pipe, et, du matin jusqu'au soir, elle ne con-

naît plus d'autre travail que de me préparer des liqueurs infusées, douces et amères. Mais il est temps de gagner la maison. Hé! piqueurs! prenez de l'herbe, et récurez un peu ces messieurs.... *Filka-pate-grise*, *Séneka-le-louche* et *Michka-le-roux*, vous irez à pied à la maison; partez donc. Holà! *Lavrouchka*, jette-toi dans le bois et sonne l'appel; puis rassemble les chiens, et pars. Que les moujiks rentrent aussi chez eux, et après demain, quelque temps qu'il fasse, au point du jour en campagne. Il faudra cerner le taillis qui est derrière le champ de Sidor, et lâcher les chiens. *Petrouchka* a vu trois jours de suite des traces de loup toutes fraîches. Allons, qu'on donne les chevaux. Messieurs, en marche.

Une des grandes roues et l'essieu de

notre britchka étaient fracassés. Les chasseurs attachèrent une perche au brancard, et menèrent le britchka chez le charron. Et nous, montés sur leurs chevaux, nous partîmes avec Glazdourine. Un des messieurs de la troupe proposa de passer à travers les champs. — Eh! eh! frère, comme tu entends le ménage, toi! dit Glazdourine; si l'on poursuit le gibier, que l'on galoppe dans les blés verts, à la bonne heure.... mais sans besoin, c'est une autre affaire. Suivons la route, croyez-moi, et ma jeunesse vous égaiera de son mieux. Hé! camarades; qu'on entonne l'air : *Dans les prairies.....*

Aussitôt que les chasseurs eurent chanté leur chanson, Glazdourine s'arrêta, et nous en fîmes autant. — *Safron*, don-

ne de l'anisette fraîche! dit Glazdourine.

L'un des chasseurs détacha de sa selle un flacon et le donna à son maître qui, après avoir bu, le fit passer à ses camarades. — A la chasse il faut boire, reprit Glazdourine en regardant mon ami; l'eau-de-vie donne des forces et *rafraîchit* le sang. — Il me semble tout au contraire, répondit Milovidine, que les spiritueux *échauffent* le sang et énervent le corps. — Sottise, mon cher, pure sottise, s'écria Glazdourine; c'est ce que me dit aussi le médecin allemand. M. *Wasserbrod* ne met pas une larme d'eau-de-vie dans sa bouche, et le pauvre diable est maigre, sec comme un cheval rôti; Sila Glazdourine lampe son eau-de-vie comme de l'eau de fontaine, et vous le voyez sain, fort et gaillard com-

me un ours de trois ans. N'en crois point les Allemands, frère ; ils ne veulent que se défaire de leurs drogues, et ce monsieur Wasserbrod trouverait son compte à me mettre aux tisanes; mais Sila Glazdourine et une bête ça fait deux, mon cher. Sonnez le galop, vous autres, hé, en avant.... phr-r-r !

Il faut hurler, dit-on, avec les loups. Nous partîmes donc au galop comme la troupe. En entrant dans le bourg, nous aperçûmes devant nous un troupeau languissant qui revenait de la prairie. Les lévriers qui n'étaient plus réunis en meute, fondirent sur les moutons, et en étranglèrent deux sur la place. Le berger n'osa repousser les chiens d'un maître violent, et les chasseurs s'arrêtèrent pour mieux jouir d'un spectacle qui char-

mait Glazdourine. « *Bravo*, Zalett! *aï da* Vineka, pille, pille! *atou évo! àtou évo!* » criait-il de toute la force de ses poumons, en bondissant d'aise sur sa selle. Après cet exploit, nous traversâmes au pas le village de M. Glazdourine.

Le premier objet qui frappa nos regards fut un cabaret, près duquel étaient rassemblés une foule de paysans. — Vous souffrez donc qu'on tienne cabaret dans votre domaine? dit Pierre-Pétrovitch. — Oh! la singulière demande! cria Glazdourine; je reçois pour cela de bon argent des fermiers, et au prix qu'ils paient, je voudrais qu'ils en ouvrissent partout, dussent-ils en tenir un sur le bout de mon nez. — Venez ici faire un cours de logique, mon jeune ami, me dit Pierre-Pétrovitch.

La nuit diffère moins du jour que le village de Glazdourine ne différait du village de M. Rossianinof. Des chaumières à demi ruinées, des cours mal closes, des toits de chaume troués en plusieurs endroits, une rue couverte d'un pied de boue, des enfans presque nus se sauvant à notre aspect par la crainte des chiens et des fouets de meute, des paysans en guenilles, à visage bourgeonné, des femmes en chemise, et partout la misère imprimant aux physionomies un air de méchanceté; tel est le tableau qu'éclairait devant nous le soleil à son coucher. A la vérité, quelques minois agréables se montraient aux fenêtres, et quelques jolies filles, vêtues assez gentiment, accouraient devant les portes pour saluer leur seigneur qui, cavalière-

ment, les agaçait de l'œil ou les menaçait par un mouvement de l'index avec un sourire malin. Arrivés au bout du village, nous aperçûmes à droite la maison du maître. Glazdourine fit sonner le galop, et nous nous élançâmes à bride abattue. Nous ne nous arrêtâmes que dans la cour, après avoir franchi deux à deux une porte cochère délabrée, et Glazdourine, par bravade, monta à cheval un escalier tremblant sous ce poids nouveau, et pénétra ainsi dans la pièce d'entrée. Une bande de valets très mal vêtus courut à nous. Il était difficile de deviner de quelle couleur avait jadis été leur livrée, et de quel métal on avait tissu les galons, qui ressemblaient à des franges cousues à des lambeaux de vieille étoffe. Glazdourine fut à peine descendu

de cheval à la porte de la salle à manger, qu'il poussa des cris terribles et gronda à perdre haleine de ce que la table n'était pas couverte encore. Il menaça de l'écurie (1) le valet de charge, il distribua quelques bourades aux laquais, et, à l'écart, dit à sa femme certaines phrases ronflantes, énergiques, dont les termes, jusqu'à ce jour, ne se trouvent point imprimés dans nos lexiques. Il se fit aussitôt un grand mouvement dans la maison; les valets, les servantes et les chiens couraient à grand bruit par toutes les chambres, les battans des portes se heurtaient, les chaises craquaient, et au milieu de tout ce charivari, retentissaient

(1) C'est à l'écurie que sont rossés les valets, lorsqu'ils ont déplu à leur maître.

les cris de Glazdourine, comme les ordres d'un capitaine de vaisseau dans un jour de tempête. Enfin, la table se trouvant couverte, on servit le souper. Les convives s'assemblèrent dans la salle, et madame Glazdourine, femme jeune et belle, y parut avec ses deux filles, l'une de sept et l'autre de neuf ans environ. Notre hôte n'eut pas même la pensée de nous présenter à sa femme; il ne songeait qu'à presser tout le monde de s'abreuver; il avait fait couvrir une petite table de carafes d'eau-de-vie, et recommandait surtout sa chère anisette. Nous allâmes donc de nous-mêmes saluer la dame du logis, et lui raconter l'aventure qui nous avait amenés chez elle, lui faisant comprendre d'ailleurs avec adresse que des connaissances de grande route

ne sont point des amis, qu'enfin notre liaison avec son mari n'était cimentée que par la boue d'un cloaque. Madame Glazdourine eut à peine prononcé quelques mots, que Virtutine s'écria : — Quoi! c'est vous, *Anna-Lvovna*; et vous ne me reconnaissez pas? — Vous ici, Pierre-Pétrovitch! — Suivirent des explications par lesquelles nous sûmes que Virtutine avait porté jadis la jeune dame sur les bras, et qu'il avait été un ami de son père. La dame ne pouvait modérer la joie que lui causait cette rencontre; elle pleurait en se rappelant un passé dont Virtutine avait été le témoin. Glazdourine, n'étant nullement affecté de tout cela, ne fit d'autre politesse à Pierre-Pétrovitch que de l'entraîner vers la table aux liqueurs, en criant : — Eh!

buvez donc, buvez de l'anisette, monsieur l'ancien ami de mon beau-père.

Lorsqu'il s'agit de prendre place autour de la grande table, tous les hommes se jetèrent du côté du patron, évitant le voisinage d'une dame comme d'un objet fâcheux. Nous prîmes, auprès de la maîtresse, les trois siéges libres. Les valets ceignirent l'assemblée comme une muraille dont les ruines se réparent d'elles-mêmes. Il y avait deux laquais pour chaque convive; ils ne se hâtaient qu'à enlever les assiettes où il restait de la pitance, mais, ils étaient lents à exécuter les ordres des convives. Les chiens fondaient sous la table et entre les chaises pour se régaler des os que leur jetaient les chasseurs. La table était encombrée de boissons fortes de tout genre; le pa-

tron les recommandait cordialement, et buvait plus cordialement encore, pour exciter ses amis à la besogne. L'entretien était des plus chauds, et, comme on peut croire, des plus intéressans. Chacun vantait ses chiens, ses chevaux, ses fusils et ses veneurs ; on racontait des anecdotes curieuses de renards, de lièvres pris, et de victoires glorieuses remportées sur les loups et sur les ours. Chacun exaltait sa propre adresse, son intrépidité, énumérant les dangers affreux qu'il avait courus à la chasse. Mais, si Glazdourine, sous le rapport de l'invention et du merveilleux, le cédait à quelques-uns dans le récit des exploits personnels, du moins, par les bruyans éclats de sa voix, dominait-il sur tous ses convives, et je le vis, à tous coups, rester vainqueur dans cette

redoutable lutte d'éloquence. Un seul des convives tint ferme, ne voulant point accorder que son chien fût inférieur ni même simplement égal à Zalett, le lévrier de Glazdourine ; et il fut décidé par compromis qu'au lever de table les deux champions, les cartes à la main, jouteraient sur le tapis vert, afin que les deux illustres bêtes n'appartinssent plus qu'à l'une des parties en cause, ce qui mettrait fin à toute rivalité.

On passa de la salle à manger dans une grande chambre où les valets arrivèrent aussitôt avec des pipes et du café. Tout-à-coup la porte s'ouvrit avec fracas, et une troupe de Bohémiens, hommes et femmes, jouant de la balalayka, entra en chantant : « *Aï jghi, aï jghi, gavari!* » Sans attendre de permission,

la moitié de la bande se mit à danser en frénétiques, tandis que les autres marchant en rond, se prirent par la main et entonnèrent leur chanson à danser avec accompagnement de balalayki, de cris et de sifflemens. Les spectateurs, la pipe à la bouche, se renversaient sur les divans, charmés de l'agilité des danseurs et des appas des danseuses, pour laides qu'elles fussent. Le patron tournait autour de la danse, hochant la tête et criant : « Bien, bien, plus vîte! Bravo! bravo! c'est charmant! »

Pierre Pétrovitch, Milovidine et moi, nous passâmes au salon où Madame était seule. — Vous allez me trouver indiscret, dit Virtutine, mais en vérité je ne puis tenir là-dedans, et je vous dis franchement que je ne saurais comprendre

comment vous, qui avez été élevée pour mener une vie paisible, vous pouvez vous faire au ton de corps-de-garde des amis de votre mari qui lui-même, au reste, paraît aimer singulièrement le tapage. Avez-vous si peu d'empire.... »
La dame voulut parler, mais elle rougit, et garda un moment le silence; puis elle répondit : — Mon mari, j'en conviens, est *un peu bruyant ;* mais il est bon, et son genre de vie est une suite de son éducation et des mauvais exemples. Resté orphelin dès l'enfance, il tomba sous la tutèle d'un oncle qui malheureusement était persuadé qu'un gentilhomme ne doit savoir autre chose que signer son nom et chasser aux chiens-courans; que non-seulement la terre, mais aussi les étoiles et les astres du firmament sont

faits pour le plaisir des gentilshommes ; et que vivre signifie manger, boire, dormir et s'amuser. Un jour, le gouverneur civil mécontent de cet oncle qui était alors juge par élection, lui dit dans une assemblée de la noblesse : « Dites-moi, Frole Thimothéevitch, pour quel usage il a été donné à l'homme une tête ? » « Pour porter un bonnet et pour retenir les fumées du vin », répondit avec beaucoup de gravité le tuteur de mon mari. Cela doit vous suffire pour savoir quelle éducation a dû recevoir le pupille sous la direction d'un tel précepteur. Une circonstance extraordinaire, ou le sort, comme on dit, m'a unie à Sila Minitch. Vous savez que mon père n'avait d'autre bien que sa place, et que feue ma mère s'occupait elle-même

du soin de mon éducation. Après le décès de mes parens, ma tante, qui était veuve, et qui m'aimait avec la tendresse d'une mère, me reçut chez elle. Ses revenus ne suffisaient point à ses besoins; elle était venue, après la mort de son mari, s'établir dans un petit village de ce district. Feu son mari était resté devoir à l'oncle du jeune Glazdourine une somme qu'elle n'aurait jamais pu lui payer; elle se serait vu enlever le dernier abri de sa vieillesse, si le pupille, ayant reçu en paiement les titres de créance dans les comptes de tutèle, eût entamé des poursuites contre elle. Il venait faire des visites à ma tante; il m'aimait; enfin, il me proposa sa main. Moi.... mais vous fatiguerai-je de toutes ces explications.... Je l'épousai et

les lettres de change furent déchirées. Puisque j'ai procuré le repos à ma bienfaitrice, je suis heureuse. Au reste, mon mari m'aime, et mon devoir est de supporter avec patience ses petits défauts. Nous en avons tous.

Glazdourine entra, et dit — : *Achéneka*, va vite prendre dans la commode deux mille roubles. Nous nous sommes un peu échauffés aux cartes; *Travlinof* m'a gagné mille roubles; mais je lui ai gagné, moi, son fameux *Vihhor*, tu sais, ce beau lévrier, dont il faisait tant de bruit. Il est au désespoir; nous allons célébrer cet événement; j'ai maintenant les deux premiers chiens de chasse de l'empire! Fais-nous du punch, Achéneka, bien vîte du punch. Et vous, Messieurs, quelle idée de rester ici

comme des pénitens ! Venez, venez vous secouer un peu avec nous. Nous avons une jolie banque, vous verrez. — Nous remerciâmes le patron, en lui demandant la permission de nous retirer afin de prendre un sommeil nécessaire. Nous avions soupé tard, et, fatigués des événemens de la soirée, nous voulions du repos. C'était aussi un moyen de nous défaire des obsessions importunes de notre hôte, et de n'être plus témoins de ses jeux bruyans. On nous prépara des lits dans une aile du logis.

Quand nous fûmes seuls dans notre chambre, Pierre Pétrovitch nous dit: — Des hommes tels que Glazdourine et ses camarades semblent être faits pour entraver la marche de la Russie vers la civilisation; cependant leur exemple pour-

rait servir utilement les vues du sage, comme aux tables communes de Sparte on faisait paraître devant les convives un Ilote ivre, afin d'inspirer à la jeunesse une horreur salutaire contre l'ivrognerie. Nous devrions montrer du doigt Glazdourine et ceux qui lui ressemblent, pour détourner d'une vie aussi dégoûtante les hommes qui ne se sont pas encore abrutis à la poursuite des brutes, et dont le sang ne s'est pas encore converti en liqueurs fortes.

Les cris, les chants, les sauts et les bonds retentirent toute la nuit dans les chambres. Quand les Bohémiens eurent demandé grâce, ne pouvant plus se soutenir, Glazdourine ordonna à ses piqueurs de chanter diverses chansons, et et à ses servantes, renforcées par des

filles du village de danser. Glazdourine perdit dans la nuit plusieurs milliers de roubles, la calèche de Moscou dans laquelle il avait promis de nous renvoyer à la ville, et un attelage de quatre chevaux; mais il était extrêmement joyeux d'avoir gagné *Vihhor*, et il avait célébré cette acquisition avec plus d'éclat qu'il n'avait célébré la naissance et le baptême de son premier-né. Au lever du soleil, le silence régnait dans la maison.

Nous voulûmes partir sans prendre congé, mais notre britchka n'était pas encore réparé, et il fallut attendre. Il était à peu près midi lorsque Glazdourine se réveilla; et comme nous nous promenions dans son enclos, nous le rencontrâmes près des écuries. Il nous appela d'une voix de tonnerre, effet de

l'habitude, et il nous traîna dans son écurie, où, bon gré mal gré, il nous fallut entendre de longs détails sur les qualités distinctives de chacun de ses chevaux, et voir de quel air il les baisait, puis les faisait mouvoir en divers sens par la vertu de sa baguette. Il nous mena ensuite déjeûner dans les appartemens où nous trouvâmes les amis du patron, tous pâles, tous les yeux rouges. Ils se prirent, d'une main tremblante, à avaler coup sur coup des liqueurs de couleurs diverses, et de petits morceaux de viande salée ; et bientôt la force des spiritueux rendit la vigueur à leurs membres. Comme il était déjà tard pour régler le plan d'une partie de chasse, ils décidèrent qu'afin de gagner de l'apétit pour le dîner, ils exécuteraient des courses à

cheval. Le patron et tous ses amis tirèrent, chacun, cent roubles de leurs portefeuilles, et la somme totale devait servir de prix à celui dont le coursier devancerait tous les autres. Il fut arrêté en outre dans le conseil que le vainqueur, après les courses, tiendrait la banque. Cependant, on avait réparé notre britchka, et nous partîmes sans vouloir attendre le dîner, qui ne fut point prêt à l'heure dite, parce que le cuisinier avait enivré le chœur des chanteurs et danseurs domestiques, et s'était lui-même indiscrètement humecté la gorge pendant la solennité de la nuit, si bien que, de toute la matinée, il ne put un instant se tenir ferme sur ses jambes. En cet état, voulant préparer le repas, il fit bévue sur bévue, il mit dans une casserole ce

qu'il voulait mettre dans une autre, et gâta tout. Il y eut des plats qui n'étaient que sel, des viandes brûlées et d'autres qui n'étaient point cuites. Le drôle fut mis aux arrêts dans une étable à pourceaux, et la femme de charge fut réduite à mettre elle-même la main à la pâte ; ce fut un dîner tout à refaire.

En arrivant à la ville, nous apprîmes par la bouche du bon marchand, notre hôte, que le fonctionnaire dernièrement arrivé de Pétersbourg avait tout mis sens dessus dessous dans les tribunaux ; il cherchait avidement des griefs contre l'administration du capitane-ispravnik que l'intendant d'un grand seigneur avait dénoncé. Le vénérable M. Chtykof avait puni cet intendant pour avoir levé sur les paysans du domaine de son

maître des sommes plus fortes que ne le permettent les lois. Mais toutes les procédures du capitane-ispravnik étaient parfaitement en règle. M. le commissaire nommé pour cette enquête, étant sorti tout chagrin du tribunal, demanda à une foule de bourgeois rassemblés sur la place s'ils étaient contens des autorités locales. — Non, répondirent quelques voix du sein de la foule; la police nous tourmente. — Et en quoi vous tourmente-t-elle? — Elle exige de la *propreté*. — M. le commissaire ne put s'empêcher de rire à cette plainte. Voyant enfin qu'il n'y avait aucun moyen de mettre en accusation le capitane-ispravnik, il prit tout haut son parti, comme cela se pratique, et mit en cause l'intendant; car pour faire montre de son dé-

vouement, il voulait absolument trouver un coupable ; à défaut de quoi le but de sa commission aurait paru manqué, et son œuvre imparfaite. Le commissaire changea donc tout-à-coup de direction, et il devint extrêmement poli avec tout le monde, voire même avec son hôte, simple marchand. Les amis du capitane-ispravnik, dans leur joie, se mirent en devoir de dédommager le fonctionnaire poli de ses frais de voyage, à raison desquels il paraissait tout chagrin, vu son peu de fortune, du moins à ce qu'il disait. Tout cela se passa à l'insu du capitane-ispravnik, qui, s'il eût eu connaissance du projet de ses amis, leur aurait fait une verte querelle ; peut-être même serait-il allé droit au commissaire extraordinaire lui reprocher son avarice.

Le lendemain au matin le capitane-ispravnik vint nous apporter des passeports, un podorojne pour Moscou, et mes ducats. Nous nous jetâmes au cou du bon Chtykof, qui se réjouit lui-même avec nous de la prompte expédition de cette affaire.

Une seule chose m'inquiétait. J'avais écrit plusieurs fois à ma tante et n'avais point reçu de réponse. Des pressentimens fâcheux m'assiégeaient à tous momens, et je ne trouvais d'autre sujet de consolation que l'amitié de Milovidine. Enfin, nous allâmes dans un seul jour faire nos adieux à Pierre Pétrovitch, au respectable ecclésiastique, au capitane-ispravnik et à notre hôte, le bon marchand, que nous chargeâmes de notre lettre d'adieux pour M. Rossianinof, et

nous partîmes pour Moscou avec des chevaux de poste, dans une voiture de voyage du pays, dont nous fîmes l'acquisition, après avoir mis nos ballots précieux au roulage.



CHAPITRE XXII.

AVENTURES D'UN EX-SOLDAT. — RETOUR A MOSCOU. — HISTOIRE DE MA TANTE.

En voyage, les hommes les plus durs et les plus hautains traitent quelquefois leurs domestiques amicalement. Milovidine et moi nous n'eûmes point ce mérite de circonstance, regardant Pétrof plutôt comme un camarade d'infortune que comme un valet; aussi le traitions-nous constamment avec le ton de la bienveillance et de l'affection. — Où es-tu né,

Pétrof? lui demandai-je un jour. — Dans l'Ukraine polonaise, répondit l'ex-soldat. — Je n'aurais jamais deviné que tu fusses de ce pays-là, dit Milovidine; tu as une prononciation tout-à-fait russe. — Cela vient de ce que, dans mon enfance, j'ai appris le métier de coiffeur à Pétersbourg, Votre Noblesse; et puis, j'ai servi de bonne heure. — Tu n'es donc pas né libre? — Non, Monsieur. — Comment s'appelaient tes maîtres? — Je suis né serf d'une dame russe fort riche, qui, depuis je ne sais combien d'années était venue s'établir en Ukraine. — Et par quelle aventure es-tu donc devenu soldat? — Si vous l'ordonnez, je vous conterai la chose : « Mon père était un cosaque-seigneurial.... — Qu'est-ce que c'est qu'un cosaque seigneurial?

—Voici: Les seigneurs de l'Ukraine polonaise habillent à la cosaque une troupe de valets, et les emploient à des commissions, à des exécutions, à mille choses semblables. Notre maîtresse avait chez elle cinquante cosaques, commandés par mon père, qui portait le nom d'*Assavoul* ou Capitaine. Le costume de ces cosaques domestiques, au dire des vieillards, était exactement semblable à celui de l'ancienne armée de Petite-Russie; larges pantalons turcs, veste ou juste-au-corps et bonnet de peau de mouton. Ils se rasent la tête et portent une longue huppe dont ils ramènent les bouts en frisure derrière les oreilles. Ils appellent ce bouquet de cheveux *ocelédets*. Ils se rasent aussi la barbe, en conservant de longues moustaches. Les sei-

gneurs choisissent ordinairement pour leurs cosaques les plus grands et les plus beaux d'entre leurs serfs. Malgré les défenses réitérées, quelquefois ils les arment de piques, de sabres et de pistolets, mais toujours de nagaïki (1). Les vastes propriétés de ma maîtresse étaient toutes affermées à différens petits propriétaires; les cabarets et cantines des bourgs, aux juifs. Le peuple, en Ukraine, est bon, mais récalcitrant. Le moujik ukrainien ne souffre pas aussi patiemment une insulte que le moujik de Lithuanie ou de la Russie-Blanche. Souvent, dans les domaines de ma maîtresse, les paysans se révoltaient contre la tyrannie des fermiers et de leurs inten-

(1) Fouets de cosaque.

dans, et les cosaques avaient toujours de la besogne, mais aussi toujours de franches lipées, en faisant rentrer les mutins dans le devoir, en se logeant dans leurs maisons comme garnisaires, pour les punir de leur désobéissance, ce qu'on appelle dans le pays *executio*. Les cosaques avaient aussi fonction de faire payer, par le même moyen, les juifs qui différaient d'acquitter leurs dettes. Si mon père eût été économe, il aurait pu se faire un capital considérable à l'exemple de ses camarades; plusieurs d'entr'eux se sont rachetés de leur condition d'esclaves, et leurs fils, ayant appris à lire, passent aujourd'hui pour de bons gentillâtres de province, dans des contrées éloignées de leur terre natale. J'ai vu à St. Pétersbourg quelques-uns de

mes camarades d'enfance. Presque tous se lancent dans l'avocasserie, ils réussissent en vérité comme des *panes* (1). Mais, par malheur, mon père avait la passion des cartes, et tout ce qu'il tirait çà et là dans le cours de l'année, il le perdait aux *Contrats* (2) de Kief, où il allait avec un convoi escorter le trésor de notre maîtresse. Sur cinq enfans qu'avait mon père, notre maîtresse me choisit, moi, avec une cinquantaine d'autres petits garçons, et nous envoya tous à St.-Pétersbourg apprendre différens métiers.

---

(1) *Pan* ou *pane*, propriétaire noble, en Pologne, en Lithuanie, etc...

(2) Grande foire très importante, où il se fait toutes sortes d'affaires, où l'on vient de fort loin, et où il se fait réellement des contrats de différente nature. Cette foire a lieu à Kief tous les ans.

» Le valet de confiance qui nous mena à St.-Pétersbourg était un ami de mon père ; il me destina au métier le plus facile et le plus avantageux, à celui qui nous rapproche le plus des maîtres. J'appris dans la boutique d'un perruquier, des ruses et des tours de passe-passe dont je n'avais jamais eu la moindre idée. Mon père avait ordonné qu'on m'enseignât à lire et à écrire à ses frais ; mais, comme je préférais les cartes aux livres, j'aidai mes camarades à tromper le patron commun, pour avoir de quoi jouer des nuits entières sur le produit du vol, et je me moquai de l'alphabet. Telle fut la vie que je menai durant cinq années, au bout desquelles on me rappela chez ma maîtresse. Là, j'eus à soutenir un examen en sa présence ; il s'agissait de coif-

fer, selon la dernière mode, une des filles de chambre. Mais je m'entendais mieux à faire une quadrette et un écarté qu'à manier un démêloir et le fer à papillottes; je brûlai le front de la pauvre fille qui, par surcroit de malheur, perdit en cette même affaire deux de ses plus belles boucles de cheveux. La maîtresse m'envoya au fond de la seconde cour, après m'avoir donné elle-même une bonne paire de soufflets, prélude du châtiment qui devait suivre.

» Notre maîtresse possédait non seulement des coffres, mais encore des tonneaux remplis d'argent; malgré cela, elle ne laissait jamais échapper l'occasion d'épargner un copeck; elle ne dépensait pas la centième partie de ses revenus. Elle tenait chez elle un nombre infini de

valets ; elle avait à sa table une foule de serviteurs tous gentilshommes, et quelques-uns même de sa famille ; mais elle avait l'art de nourrir tout ce peuple de la façon du monde la plus économique. Les vivres, dans nos contrées, ne coûtent rien ou presque rien ; et tout ce qu'il fallait pour la table, poules, oies, dindons, beurre, œufs, champignons, etc., tout cela était fourni par les moujiks, comme une sorte de redevance fondée sur la coutume et appelée *danine*. Les vins, le sucre, le thé, le café, et toutes les épices employées en cuisine, n'étaient non plus à la charge de Madame ; les juifs étaient obligés de lui donner ces denrées le jour même de la signature des contrats de ferme des cabarets et des cantines. Elle ne s'occupait d'autre chose

que de recevoir et compter son argent, de vérifier les comptes et de visiter ses tonneaux et ses coffres. Elle trouvait un plaisir tout particulier, après ces grandes opérations, à recevoir même les œufs des villageoises. Elle avait fait faire, tout exprès pour cela, une mesure, une sorte de godet en bois et sans fond, à travers lequel elle faisait glisser l'œuf dans une cuvette pleine d'eau; si l'œuf jouait dans le godet, s'il n'était pas juste à la mesure, la paysanne en donnait un autre à la place.

» Parmi les différentes sortes d'impositions, de branches de revenus de toute nature (j'en ai oublié quelques unes, et je n'ai point eu connaissance de quelques autres), un impôt inventé par madame elle-même, lui rapportait beaucoup d'ar-

gent. Chaque maison de paysan était tenue de donner chaque année une queue de cheval, et chaque fille devait, une fois au moins dans sa vie, couper sa longue chevelure, et en faire hommage à la dame. Les marchands russes achetaient les crins; quant aux cheveux, madame envoyait un homme à St.-Pétersbourg pour les vendre aux coiffeurs, qui en fabriquaient des perruques, des chignons, des tours et des toupets. Comme madame ne me connaissait d'autre défaut qu'une maladresse extrême dans le maniement du fer à papillottes, on me remit bientôt le soin d'aller en tournée dans les villages, tondre une foule de ces brebis à deux pieds, et de mener ensuite les toisons dans les deux capitales. Je m'acquittai honorablement de ces

fonctions durant plusieurs années, mais, un jour, je tombai entre les mains de trois pipeurs qui me gagnèrent cent livres pesant de cheveux superbes, parmi lesquels il s'en trouvait un *poudt* (1) de cheveux roux ; cette couleur était alors fort à la mode. N'osant plus retourner chez ma maîtresse, j'errai longtemps dans St.-Pétersbourg, et comme je me trouvais sans passeport (2), la police m'arrêta et me renvoya quelques jours après sous escorte. Il y eut, à l'époque

---

(1) Environ 35 livres, poids de France. En Russie le *poudt* est de 40 livres.

(2) On donne improprement, à St.-Pétersbourg, le nom de passeport à un document délivré au nom du maître à l'un de ses domestiques serfs, pour que ce dernier aille servir librement, pendant un temps donné, qui bon lui semblera.

où je fus livré à madame, une levée de recrues ; elle se débarrassa de moi en me faisant soldat. Le service me corrigea; d'ailleurs je prenais de la raison en prenant de l'âge. Je me conduisis bien ; dix ans s'écoulèrent. Je fus nommé sous-officier ; notre régiment se tenait alors dans la ligne du Caucase où, dans un combat avec les *Gorsnyens*, je reçus la blessure presque mortelle qui m'a fait avoir mon congé. Je me dirigeai vers Moscou où je me proposais d'établir une petite boutique de bottier, vu qu'étant soldat, j'avais appris ce métier ; mais, étant venu à passer par Nijni-Novgorod, au temps de la foire, un marchand boukhare voulant m'engager à le servir, me promit monts et merveilles; j'eus la faiblesse de le suivre à Boukhara, et il me vendit comme

esclave à un *usbeck* (1). Il me fallut travailler à la terre comme un cheval, par des chaleurs affreuses; on me faisait surmonter la fatigue à grands coups de bâton, et l'on me nourrissait plus mal que le plus vil des animaux domestiques. Enfin, j'étais devenu malade de faim et d'épuisement; mon maître m'échangea contre un bœuf avec un marchand qui, à ma convalescence, m'emmena avec lui pour conduire l'un de ses chameaux dans le stépes des Kirghises. J'allai plusieurs fois avec des caravanes destinées à passer en Russie, mais les marchands boukhares laissent en dépôt dans le stépe, chez des amis kirghises, les prisonniers russes, et en retournant à Boukhara, ils repren-

(1) *Usbeck*, mahométan noble.

nent leurs esclaves. Vous sentez, messieurs, qu'il m'aurait été fort difficile de prendre la fuite, et il y a grande apparence que j'aurais terminé ma vie sous le bâton de ces mécréans, s'ils n'eussent été dans l'usage de s'attaquer et de se battre tous les uns avec les autres comme des chiens pour un os à ronger, et si la Providence n'eût pas jeté Votre Noblesse, seigneur Ivane-Ivanovitch, au milieu de tous ces kirghises enthousiasmés de votre bravoure.

» En vérité, il y a partout des méchans et partout aussi de braves gens. J'ai vu à Boukhara de très bons maîtres; j'ai vu en Russie bien des maîtres aussi méchans que mon usbeck. Mais la mort frappe toujours, et là-bas, au grand appel, il se fait un examen de nos états

de services. Quiconque a longtemps vu la mort de près dans les batailles, sait bien que tout n'est qu'ombre et fumée sur cette vieille terre qui achève tous les jours de se couvrir d'ossemens. Pour se réchauffer au bivouac, il ne faut pas plus de bois à un général qu'à un soldat; un trou de six pieds de long sur deux de large suffit pour le dernier sommeil d'un homme quels que soient sa taille et son grade. Qu'un pâté soit au sel ou au sucre, pêtri de froment ou de pomme-de-terre, que fait cela ? l'estomac est rempli, l'homme marche, s'agite, et s'il lui arrive, à la traverse, une régalade de plomb, l'assaisonnement est le même pour tous, et celui qui en attrappe en a toujours son saoul. Le meilleur pour vivre, est une conscience pure, un corps sain, un

passeport en règle, du travail et du pain; en Russie, que faut-il de plus? »

Enfin, nous aperçûmes les clochers de Moscou, et nous nous jetâmes en silence dans les bras l'un de l'autre. Il semblait que je fusse atteint d'une fièvre nerveuse, et quand la barrière s'éleva au-dessus de nos têtes pour nous laisser entrer dans la ville, des larmes abondantes coulèrent de mes yeux. Nous descendîmes dans une auberge, et, comme l'heure n'était pas encore très avancée, chacun de nous prit un petit équipage de place et courut à la recherche, moi, de ma tante, Milovidine de sa femme dont il brûlait de pouvoir se procurer des nouvelles, puis de son oncle, et enfin du comte et de la comtesse Cythérine. Pétrof fit le tour de la ville, et,

dans chaque soldat qu'il rencontrait il croyait reconnaître un ancien compagnon d'armes. Dans la maison qu'habitait ma tante, on ne sut me dire ni ce qu'elle était devenue, ni où elle demeurait actuellement. Je ne trouvai pas davantage Vorovatine. Le maître de la maison où il occupait un logement, me dit qu'à son retour d'Orenbourg, il avait vendu tous ses effets, et quitté Moscou sans faire connaître en quelle ville il se retirait. Cet homme me conseillait de m'adresser à la police pour savoir où demeurait ma tante. Je regnagnai tristement notre auberge ; j'y trouvai Milovidine qui était beaucoup plus affligé que moi. Le comte et la comtesse Cythérine n'étaient plus ; leur fils, le capitaine, qu'il croyait avoir tué à Venise, n'avait

été que grièvement blessé, et, après avoir recouvré la santé, avait perdu ses parens et recueilli tout leur héritage. Ce qui chagrinait mon ami, était de n'avoir d'autre renseignement sur sa femme, sinon que, depuis son retour des pays étrangers, elle n'avait point reparu à Moscou. L'oncle de Milovidine, las de souscrire : *Conforme à l'original*, ayant enfin pris son congé, était allé s'établir à Kief avec sa gouvernante, qui le suivait partout comme une maladie chronique. La fille de cette harpie était mariée à l'un de ces hommes qui, dès leur adolescence, font profession de chercher femme parmi les *élèves* des vieux richards, parmi les filles des *dames gouvernantes* ancrées dans le ménage des célibataires décrépits. Milovidine ne pos-

sédait pas un copeck ; il était sans ressources. Je lui proposai tout mon or, et je lui fis d'abord accepter cent ducats. Mes offres calmèrent un peu son chagrin.

Le lendemain je me rendis aux bureaux de la police, et je trouvai un employé qui se fit fort de découvrir la demeure de ma tante. Des ordres furent envoyés à tous les officiers de section pour qu'ils déclarassent sans délai si madame Baritono demeurait ou non dans leur quartier. Dès le soir du même jour, l'officier de service à la chancellerie reçut autant de rapports qu'il y a de sections dans Moscou, et chaque rapport étant négatif, il en aurait fallu conclure que ma tante avait disparu. Mais, un garçon de notre auberge que j'avais questionné la veille pour le même objet, vint me pré-

venir que madame Baritono demeurait à vingt pas de nous, dans une maison appartenant à la femme de l'officier de police du quartier, officier qui, comme tous les autres, avait écrit dans son rapport de la veille, qu'il n'y avait de dame Baritono dans aucun des logemens de sa section.

Je volai chez ma tante. Après avoir monté un escalier fort sale, j'entrai dans une galerie, ou plutôt je passai sous un long rebord de toiture, et je pus à peine me tirer d'entre les pots, les chaudrons, les terrines et les seaux pour en gagner le bout. J'ouvre une porte et je me trouve dans une cuisine sombre; une vieille en haillons me regarde avec surprise et s'incline. — Est-ce ici que demeure Adélaïde-Pétrovna Baritono? — Ici, ici,

Batiouchka, justement. — Mon cœur battait et mes jambes tremblaient; j'ouvre la porte qui conduisait à la chambre. Grand Dieu! quel spectacle! Dans une petite mansarde à un seule fenêtre, sur un lit malpropre, était une femme au visage défait et couvert de taches rouges. Elle était affublée d'une vieille enveloppe de satin; sa tête était entourée d'un mouchoir d'une couleur passée. Elle me regarda d'un œil immobile, se souleva de son lit, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, et pourtant resta muette. « Ma tante, est-ce vous que je vois? » m'écriai-je en me précipitant auprès d'elle; mais elle tomba sur le coussin et ferma les yeux. Un tremblement soudain courut partout ses membres, une sueur froide parut sur son visage et ses

lèvres se serrèrent par un mouvement spasmodique. Je crus qu'elle allait mourir ; j'étais au désespoir. Le garçon d'auberge m'avait accompagné, il se tenait dans la galerie à m'attendre. Je courus à lui ; je lui ordonnai d'amener promptement un médecin, et rentrai précipitamment pour secourir ma tante. Cependant la vieille cuisinière courait chez la voisine, femme de l'officier de police ; celle-ci vint à la hâte avec des sels d'Angleterre et du vinaigre, et par ses soins actifs elle rendit ma tante au sentiment. Alors elle fondit en larmes, et ses pleurs la soulagèrent. « Vane ! dit-elle enfin ; tu ne m'avais donc pas oubliée ! » Mes larmes répondirent pour moi, et elle ajouta : « Je te remercie, ô mon Dieu, de m'avoir permis de presser sur mon

sein, encore une fois dans ma vie, celui qui m'est le plus cher au monde. Mon cher Vane, tu me retrouves dans la misère et dans la maladie; j'ai mérité mon sort, et je n'accuse point la Providence. Elle me fait une grande grâce en te rendant à mes vœux réitérés. Je puis maintenant mourir! »

L'obligeante voisine nous quitta, et moi, en pressant la main de ma tante, je parcourais des yeux ce séjour de la misère. Les murs de la mansarde étaient noirs comme ceux d'une forge. La fenêtre était vîtrée de vieux morceaux de verre rapportés; et quelques trous étaient bouchés avec du papier d'enveloppe à sucre. Une seule table de bois de sapin, deux chaises, un petit coffre formaient tout l'ameublement. Dans un

coin brûlait une lampe suspendue devant un image du Seigneur. Sur la fenêtre étaient, une théière de faïence sans couvercle, une tasse sans anse, un verre, un petit pot rempli de kvass, et une chandelle de suif debout dans le goulot d'une bouteille. Après avoir considéré tous ces objets, je serrai ma tante dans mes bras; je ne sais ce que je lui dis, mais je pleurais amèrement. Enfin, m'étant un peu calmé, je courus chercher un logement convenable, et je lui laissai mon portefeuille afin qu'elle payât le docteur et les médicamens.

Dès le soir même, j'eus le plaisir d'installer ma tante dans un logement propre et bien meublé; elle trouva dans les commodes tout ce qui lui était nécessaire pour le moment; de plus, un

bon lit, un service, de l'argent, et, à ses ordres, une servante agile, entendue en cuisine, et un valet plein de bonne volonté. Quant à moi, je voulus rester quelque temps à l'auberge avec Milovidine qui partageait ma joie; c'est lui qui, à la hâte, découvrit et meubla le logement, c'est lui qui acheta (bien entendu à mes frais), tout ce qui était nécessaire pour ma tante. Il se montra fort expérimenté dans ces sortes d'affaires, s'étant lui-même plusieurs fois ruiné et plusieurs fois remonté en ménage.

Au bout de quinze jours, ma tante fut sur pied, et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus de danger. Elle avait déjà assez de force pour se promener dans sa chambre. Toutefois je différais encore de lui faire le récit de mes aven-

tures de peur d'émouvoir trop sa sensibilité. Enfin, ses forces s'étant raffermies, je lui dis tout ce qui m'était arrivé depuis les circonstances mêmes de mon départ de Moscou, jusqu'à mon retour, et je terminai mon récit en la priant de me révéler la cause des questions et des soupçons, fondés ou non, de Vorovatine, concernant mon père, puis la cause des poursuites d'une je ne sais quelle comtesse. Ma tante se recueillit, et enfin, se jetant à mon cou, avec des soupirs, elle me dit : — Il faut que je te découvre mon âme tout entière ; dans mon âme est renfermé le secret de toute ma vie. Ne me méprise point trop, plains-moi plutôt, plains une malheureuse. La vanité et l'étourderie ont seules causé ma perte. Ecoute :

« Peut-être ignores-tu qu'il existe dans la Russie-Blanche beaucoup de colonisations, de *slobodes* où vivent retirés des Russes sortis de diverses contrées de la Russie ; ils sont Vieux-Croyans, et se sont réfugiés dans la ci-devant Pologne, par la crainte des vexations. Une slobode russe se trouve à dix verstes des biens de M. Gologordovski. Dans cette slobode était un paysan aisé du nom de Pierre *Sevastianof* auquel on donnait communément le sobriquet de *Kroutogolovy* (1). C'est par le voiturage et par un commerce de toiles, de soies de porc et de lin qu'il s'était acquis un avoir considérable, pour un homme de sa condition. Il était veuf. *Axinia*, sa

(1) Mauvaise tête, entêté.

sœur, tenait son ménage. Il avait deux enfans, un fils nommé *Basile*, âgé de dix-neuf ans, à l'époque dont je veux parler, et une fille de seize ans nommée *Douni*. Cette *Douni*, c'est moi! — Quoi, vous? ma tante, m'écriai-je avec étonnement; votre éducation, vos manières.... Il est bien difficile de croire.... Ainsi, j'appartiens donc moi-même à une famille de paysans? ajoutai-je en rougissant et en baissant les yeux. Mais, j'étais votre neveu, fils de votre sœur, disiez-vous autrefois, et maintenant j'apprends de vous-même que vous n'eûtes point de sœur?.... — Prends patience, mon ami, et ne rougis point de ta naissance. La nature avant de nous créer ne nous demande pas de quels parens nous voulons naître; il ne dépend que

de toi d'ennoblir ton origine. Ecoute jusqu'au bout; tu diras, tu feras ensuite tout ce qu'il te plaira.

» Dans les environs de notre village était cantonné un régiment de hussards, et dans le village même se trouvait un escadron commandé par le capitaine-prince *Miloslavski*. Il fut à peine arrivé des Gardes qu'il nous étonna, ainsi que tous les propriétaires du pays, par la richesse de ses équipages, par la beauté de ses chevaux, et surtout par sa dépense. Le prince était jeune et beau; on lui donnait environ vingt-cinq ans. Il se montrait, avec tout le monde, poli, affable, et surtout fort galant. Il distribuait à toutes les filles du village des rubans, des colliers de verroterie, et force friandises; il les saluait toutes avec politesse;

il jouait avec elles dans leurs ébats où la danse se mêlait aux chants ; il régalait d'eau-de-vie les paysans, et payait toujours à beaux deniers comptans. Jeunes et vieux, tous l'aimaient dans notre village. Moi seule je ne recevais aucun présent de lui ; moi seule je ne causais point avec lui. J'étais craintive, et le prince semblait n'être timide qu'avec moi. Chaque jour il passait devant mes fenêtres, quelquefois à pied, mais plus souvent à cheval ; dans ce dernier cas, il descendait de cheval comme pour serrer ou desserrer quelque lanière, ou bien il s'arrêtait à causer avec mon père, uniquement dans le dessein de me regarder. Toutes simples que sont les filles de campagne, elles lisent dans les yeux d'un amoureux mieux que dans le livre le

plus facile, et il n'est pas besoin à une jeune fille de la moindre expérience pour deviner les pensées de l'homme qui la regarde. Je ne pouvais douter que le prince ne passât devant nos fenêtres afi de me voir, puisque, si je me retirais de la porte ou de la croisée, il faisait vingt tours de suite près de notre maison, et s'en allait d'un air chagrin. Pour moi, en songeant à quel point il était affable et causant, j'étais piquée de voir qu'il ne me dît pas un mot. Je ne comprenais pas bien alors ce que c'était que l'amour, mais j'éprouvais un très grand plaisir à regarder le prince, et j'avoue qu'il m'aurait semblé triste de ne le point voir de toute une matinée. Il m'apparaissait souvent en songe avec son joli petit visage bien blanc et ses petites moustaches bien

noires ; et s'il arrivait que, dans mon songe, il me volât un baiser, à moi qui en mourais d'envie, j'en restais joyeuse à mon réveil pour le reste de la journée. Il y avait dans le village beaucoup de jolis minois soit de filles, soit de garçons ; mais tous me déplaisaient, hors celui du prince et le mien que je considérais fréquemment dans mon petit miroir. Ce n'était pas mon miroir seul qui me disait : « Tu es jolie, tu es belle » ; tous nos garçons, tous les officiers, tous les fils de propriétaires qui s'arrêtaient chez nous en partant pour la chasse ou bien à leur retour, me répétaient la même chose. J'étais connue sous le nom de *la belle paysanne* à plus de cinquante verstes à la ronde.

» Mon père était sévère et brusque à

l'excès. Vieux-Croyant zélé, il m'aurait abandonnée s'il eût soupçonné que j'osasse seulement regarder un homme qui ne fût pas comme lui de la secte des *Vieux-Croyans* (1). C'est une chose qu'il m'avait plusieurs fois répétée. Le prince était informé et de la sévérité de mon père et de ses préjugés indestructibles; c'est précisément pour cela qu'il évitait de m'adresser la parole, tout en me prodiguant les œillades. Ce jeu dura environ six mois. Le prince négligeait tout-à-fait ses amis et son service; il ne sortait plus du village et mettait tout son plaisir à me voir plusieurs fois le jour devant notre porte ou à la fenêtre. De mon côté je ne pensais plus qu'au

---

(1) Voyez l'histoire de Russie par Lévesque.

prince élégant et magnifique, dont l'image était nuit et jour devant mes yeux. L'été survint. Mon père partit pour les affaires de son commerce qui l'appelaient à la ville. Etant restée sous la surveillance d'une tante aussi faible de caractère que mon père était ferme, j'obtins sans peine la permission d'aller cueillir des baies avec mes amies. Arrivées dans le bois, nous fûmes bientôt éparpillées, et moi, tout en chantant des chansons tendres, tout en cueillant des baies, tout en pensant au beau prince, je m'étais beaucoup éloignée de mes compagnes. Tout-à-coup les broussailles s'agitèrent près de moi; j'eus peur, je voulus fuir; les branches s'écartèrent; je vis le prince, et je restai malgré moi.

« Charmante Douni; je t'aime, » me

dit-il en approchant. Moi je demeurai immobile, en silence, les yeux baissés; mes jambes tremblaient; mes joues étaient brûlantes. « Douni, si tu ne m'aimes pas, il faudra que je meure! » Je me taisais toujours. « Mais regarde-moi donc. » Je levai les yeux, je le regardai; et quelques larmes coulèrent sur mon visage. Le prince me prit par la main, me fit asseoir près de lui sur l'herbe, et se mit à causer avec moi. Que m'a-t-il dit? Que lui ai-je répondu? je ne m'en souviens plus. De ma main, qui était dans celles du prince, il sembla qu'une vive flamme s'était répandue dans toutes mes veines, et mon cœur battait si fort que j'en entendais les coups. Le prince me parla long-temps, long-temps caressa ma main, et lors-

qu'enfin il m'eut baisée au visage, la lumière du jour disparut à mes yeux. Je pensai, de frayeur, en mourir sur la place; je tombai dans les bras du prince....

» Tout change, tout passse; les enivremens les plus doux ont un terme comme nos misères. Les jours fuyaient et avec eux nos plaisirs. Bientôt je sentis que la nature m'avait destinée à être mère. Presque dans le même temps le régiment reçut ordre de marcher contre les Turcs. Où cacher ma honte? Comment échapper au juste courroux de mon père?

» Tout le village apprit un jour avec étonnement que la belle Douni avait disparu de la maison paternelle. Je m'étais toujours si bien conduite que personne

ne me soupçonna d'avoir pris volontairement la fuite; les uns dirent qu'on m'avait enlevée, d'autres ajoutèrent, de plus, qu'on m'avait tuée. Les soupçons se portèrent sur le prince et sur quelques propriétaires des environs. Mon père ne voulut faire aucune recherche; et dès que ma disparition ne fut plus une nouvelle pour personne, on se tut.

» A cinquante verstes de notre village, dans un petit hameau situé dans les bois, se trouvait un cabaret. Les juifs d'une ville voisine de ce hameau recommandèrent au prince le cabaretier comme un homme bon, honnête et serviable, sur lequel on pouvait compter en toute sûreté. Le prince alla donc me déposer dans ce cabaret, où il me confia particulièrement aux soins d'une vieille qui

se donnait pour sage-femme ; puis il me fit présent d'une cassette renfermant presque tous ses bijoux, parmi lesquels se trouvaient les deux portraits que tu as vus chez moi, et dix mille roubles en assignations de la Banque. Le prince m'ordonna de partir pour Moscou avec mon enfant aussitôt que je serais relevée de couche, et d'y attendre son retour ; puis il me dit avoir laissé son adresse dans le faubourg du Bienheureux Basile ; et il partit pour la Turquie, après m'avoir juré de faire mon bonheur et de ne jamais abandonner mon enfant. Je crus, en quittant le prince, me séparer de la vie.

» J'avais une chambre haute, un peu isolée dans un angle de la maison ; il y avait aussi une chambrette dans laquelle

s'établit ma vieille. Toute la famille du juif me servait avec le plus grand zèle. Le juif lui-même passait pour médecin ; il avait un courant de visites chez les petits-gentillâtres des environs. Je mis enfin au monde un fils.... Vane! c'est toi ; tu es le fils du prince Miloslavski ; tu es mon fils !.... »

« Quoi! vous êtes ma mère.... ! » m'écriai-je, avec agitation et ne pouvant plus demeurer sur mon siége. Ma mère se mit à pleurer, et se couvrit le visage de ses mains ; elle restait ainsi immobile ; je me jetai dans ses bras, et nous confondîmes nos larmes.

» Ivane, mon cher fils, me dit-elle ; ne m'abreuve point de reproches ; ne me méprise pas. Je n'ai fait qu'obéir à la nature, et tous les torts sont à celui qui

avait la force de l'esprit et du caractère en partage. Mais il n'est plus.... respectons sa mémoire ; si les passions l'ont égaré quelquefois, il a toujours fait preuve d'un bon cœur ! »

Nous attendîmes que le calme fût rentré dans nos esprits, et ma mère continua son récit : « Je t'ai déjà dit qu'en naissant tu avais sur l'épaule gauche une excroissance qui fut brûlée, je n'ai pas vu comment. C'est le juif-cabaretier-médecin qui fit cette opération. Tu étais, au reste, sain et fort bien constitué. Je commençais déjà à me rétablir, et j'avais intention de partir dans un bref délai pour Moscou, lorsqu'un complot obscur et abominable me sépara de toi.

» La sage-femme qui était momentanément à mon service, malgré son air

officieux et caressant, m'était désagréable à voir. Sous les rides mobiles de son front semblait se découvrir l'empreinte d'une âme scélérate; et je frissonnais chaque fois que mes regards rencontraient les siens. J'évitais sa présence autant que je le pouvais, et je passais tout mon temps dans ma chambre, à regarder tour-à-tour et toi et le portrait de ton père. Nous étions en automne; un soir que j'éprouvais un violent mal de tête, je me couchai de bonne heure; mais, tourmentée par une chaleur insupportable, je me levai pour aller respirer un peu d'air frais. M'étant appuyée contre un mur peu distant de la fenêtre de la chambre du maître, j'entendis prononcer mon nom. Je me glissai presque sous cette fenêtre qui était ouverte,

et j'entendis un dialogue qui pensa me priver de tout sentiment : — J'ai examiné le coffre de cette petite drôlesse, disait la prétendue sage-femme ; j'y ai trouvé toute une fortune. Figure-toi qu'elle a plusieurs bons gros paquets d'assignations blanches (1), plusieurs poignées d'anneaux d'or, et des diamans montés en bagues.... — Eh bien, prends tout et sauve-toi, nous te cacherons, dit le cabaretier. — Impossible. J'ai dans la ville de la famille, des enfans et des petits-enfans. Elle trouvera quelqu'un qui se chargera d'écrire au prince ; le

---

(1) Assignations de la banque ; les bleues sont de cinq roubles, les rouges de dix, mais il n'y a pas d'assignations blanches de moins de vingt-cinq roubles, qui valent à peu près vingt-six francs de notre monnaie.

prince est ami du maréchal de la noblesse, du maire et même du gouverneur. — Eh bien! il n'y a qu'à se défaire d'elle, répondit le juif. — Oui, c'est pour le mieux; la forêt est sourde et aveugle; l'endroit est bon, très bon. La fille expédiée, nous glisserons bien l'enfant quelque part; puis, nous partagerons l'argent et les bijoux, et au diable ce qui pourra s'en suivre. Que le prince arrive, je suppose.... Nous dirons qu'elle est partie pour Moscou. Libre à lui d'aller l'y chercher. Les morts ne parlent point. — A merveille! *Vaciliça*, dit le juif. Et quand mettrons-nous la main à la pâte? — A quoi bon différer? répondit l'infâme vieille; elle est malade, elle dort en ce moment, prends ta hache, tue-la moi d'un coup, puis mets-

là dans un sac ; le lac n'est pas bien loin.
— En effet, quelle bêtise de remettre ça à demain.

» Tu peux aisément te représenter, mon cher Vane, l'état où je me trouvai après avoir entendu ce complot infernal. Je m'enfuis dans la forêt, où, malgré le froid et l'humidité, malgré l'obscurité de la nuit, je marchai au hasard parmi les buissons, les ronces, les broussailles; ma tête était égarée; la peur m'avait donné des ailes. Quand mes forces m'abandonnèrent, je m'assis sous un arbre; et c'est alors seulement que, revenant un peu à moi, je me reprochai de t'avoir laissé sous la hache des assassins. Mais, réfléchissant ensuite que j'étais hors de leurs mains, et qu'ils tremblaient peut-être à leur tour, je conclus

qu'ils n'oseraient te donner la mort ; et mon cœur fut plus tranquille. Je résolus d'aller promptement à la ville, de tout révéler au gouverneur qui, comme l'avait dit la scélérate vieille, était ami du prince ; je voulais le prier de me faire rendre bien vîte mon enfant, et de m'envoyer à Moscou. Je me mis alors à prier Dieu, et sans avoir sur moi d'autre vêtement qu'une chemise et un grand mouchoir, je m'endormis par terre.



CHAPITRE XXIII.

FIN DE L'HISTOIRE DE MA TANTE. — ENTRÉE DANS LE MONDE.

» A l'aube du jour, le froid me réveilla. Je marchai à travers la forêt sans tenir de route certaine. La soif me tourmentait, mais le violent ébranlement moral que j'éprouvais produisit en moi une crise salutaire. Je bus de l'eau de pluie dans un petite mare, et je me sentis plus forte qu'auparavant. Mais, me souvenant que tu étais resté sans nourrice, j'éclatai en sanglots, puis je te recommandai aux

miséricordes de celui qui nourrit les petits des oiseaux et les pauvres orphelins. Après avoir plusieurs fois repris haleine et continué mon chemin en rassemblant toutes mes forces, je me vis à midi, sur une grande route. Il me sembla que le juif ou sa complice pouvaient me poursuivre, et je marchai sur la lisière du bois n'osant me hasarder sur le chemin. Bientôt j'entendis sonner à quelque distance une petite sonnette de route; je me cachai un moment dans les buissons, mais voyant venir un britchka attelé de quatre chevaux de front, dans lequel était assis un monsieur avec son laquais, je m'élançai sur la grande route, je me laissai tomber sur les genoux, et élevant les mains, je m'écriai : « Sauvez de la mort une pauvre fille! » Le britch-

ka s'arrêta, le monsieur en sortit, vint à moi, et me fit diverses questions. Je lui racontai toute mon histoire, et, en tombant de nouveau à ses pieds, je lui demandai secours et protection. Le monsieur eut pitié de ma jeunesse et de mon infortune ; il me donna place à ses côtés, et j'arrivai de cette sorte à la ville.

» Mon libérateur était italien d'origine et s'appelait *Baritono*. Il avait demeuré, en qualité de maître de chapelle et de professeur de musique, chez un riche propriétaire. Après six ans de séjour en province, il retournait à Moscou avec un petit capital, pour s'y occuper, comme il avait fait auparavant, à donner des leçons en ville. Baritono était un homme de quarante et quelques années ; il était doué d'un bel extérieur et d'un

caractère gai. Il parlait assez bien russe, et faisait tout ce qui lui était possible pour me consoler. Dès que nous fûmes arrivés au chef-lieu de gouvernement, il se rendit chez le gouverneur et lui raconta l'aventure. Ce magistrat était juste et bon; il désira me voir, me trouva jolie, et, comme Baritono, il fut touché de mon malheur. Il fit partir sur-le-champ un employé avec injonction d'arrêter les deux misérables, de s'emparer de mes effets et d'envoyer promptement mon enfant. Mais probablement, par l'indiscrétion du postillon, devant lequel j'avais raconté mon aventure à Baritono, la nouvelle de ma délivrance était déjà parvenue au juif. L'employé trouva le cabaret désert. La famille du juif, la soi-disant sage-femme étaient

disparues, et t'avaient emporté avec mes bijoux et mon linge. Je n'entendis plus parler de toi.

» Baritono m'emmena à Moscou, et fut pour moi ce qu'un bon père est pour sa fille. Il écrivit au camp russe, en Turquie, une lettre à l'adresse du prince Miloslavski; mais pour toute réponse, nous reçûmes la même lettre qui nous fut renvoyée avec la nouvelle que le prince Miloslavski avait perdu la vie dans une bataille.

» Mon libérateur résolut de ne se jamais séparer de moi. Il me donna le nom d'Adélaïde, me procura différens maîtres, et lui-même se mit à m'enseigner la musique. Au bout de cinq ans, je sus lire et écrire dans les langues russe, française et italienne, je sus danser,

chanter et jouer du clavecin. La nature, libérale envers les Russes, n'exigea aucun effort de ma part pour me former. J'aimais la lecture, et je ne tardai pas à connaître tout ce que doit savoir une femme du monde. Baritono était enchanté de son œuvre, et tous ses amis admiraient ma tournure, mon esprit et mes talens. J'eus un grand nombre d'adorarateurs, mais la reconnaissance me liait à mon libérateur. Il me proposa sa main, et j'acceptai avec grand plaisir, dans l'espoir de récompenser, par tout l'attachement dont j'étais capable, mon généreux bienfaiteur dont la tendre sollicitude ne se ralentit jamais.

» Baritono m'aimait de toute son âme. Je ne pouvais avoir pour lui une passion; mais un attachement inviolable m'en te-

nait lieu, et je remplissais auprès de lui tous mes devoirs d'épouse et d'amie avec le plus grand zèle. Cependant mon mari, las de courir le cachet, de quereller des écoliers paresseux et d'attendre son paiement, chez certains parens qui manquaient d'ordre, s'apercevant d'ailleurs que sa santé lui commandait le repos, imagina de monter un magasin de marchandises nurembergeoises, et renonça à toutes ses leçons de musique. Il appliqua tout son capital à l'arrangement de son magasin et à l'achat des marchandises, et comme il manquait de crédit, vu qu'il n'avait encore aucune connaissance du commerce, des ruses et des ressources du métier, son entreprise échoua complètement. Baritono en eut tant de chagrin qu'il éprouva des attaques de

nerfs, suivies d'un violent accès de fièvre dont il mourut.

» Ma situation était fort pénible; je restais, avec un millier de roubles que j'avais sauvés du naufrage de notre magasin; seule, sans aucune espérance pour l'avenir, sans amis et sans protecteurs. Je ne connaissais personne en fait de femmes, sinon quelques étrangères dont les unes tenaient des magasins, les autres étaient comédiennes. En fait d'hommes, je ne connaissais que des musiciens et quelques compatriotes de feu mon mari. Mais j'étais connue de tous les adorateurs du beau sexe; ils se pressaient en foule autour de moi dans les promenades, et ne détournaient point les regards de ma loge quand j'étais au spectacle. Tous savaient ma demeure. Quelques-uns d'en-

tr'eux, du vivant de mon mari, m'écrivaient des lettres que, sans les décacheter, je donnais à Baritono ; d'autres employaient des femmes de ma connaissance pour me déclarer leur passion ; mais, dès les premiers mots, j'imposais silence à ces personnes officieuses, et de cette manière, par une justice que l'on a rarement à l'égard des femmes, je conservai une réputation de vertu.

» Après la mort de mon mari, les amis et les amies de la maison vinrent m'assiéger de conseils ou plutôt d'instructions tendantes à ce que j'acceptasse les bienfaits proposés par des âmes nobles qui brûlaient d'amour pour mes mérites. Ne voyant rien autour de moi qui ne m'engageât à céder, rien qui valût mieux, ayant ouï conter une foule d'anecdotes

de belles dames qui, dans l'état même que l'on me proposait, jouaient un fort joli rôle dans le monde, je pensai que c'était une chose reçue, et je consentis à écouter le prince *Tchvanof* qui me demandait, non de l'amour, mais la permission de m'aimer ; et ce bon vieillard, que tu as connu, tomba chez moi en pluie d'or. Il dépensait tout son revenu en femmes ; pure vanité de sa part, sans doute, mais c'était sa manie de vouloir passer pour ce qu'il n'était plus. Malgré son humeur bisarre, il avait un excellent cœur, et s'il vivait encore, je n'aurais pas été réduite au dénuement affreux où tu m'as trouvée.

» Ne connaissant ni le prix de l'argent, ni le malheur d'en manquer, je dépensais tout ce qui me tombait dans

les mains. Il semblait que ce fût de ma part une obligation que de me défaire promptement des sommes reçues, et je ne connaissais rien de meilleur en soi que la toilette et le luxe. Je pensais couvrir par une riche parure le secret de ma conduite. Le respect que des inconnus manifestaient à la vue de ma toilette et de mon équipage, me consolait des petits affronts qu'il me fallait dévorer dans les réunions publiques, je veux dire, des regards hautains et méprisans de certaines femmes mariées qui, se couvrant, comme d'un rideau, du nom de leurs maris, sont souvent elles-mêmes en cachette, ce qu'elles blâment les autres d'être ostensiblement.

» Ne connaissant aucune maison où je pusse aller voir le monde, je formai dans

ma propre demeure un cercle composé des hommes les plus aimables et les plus répandus. Tu as été témoin, Vane, de nos soirées musicales ; je n'ai pas besoin de te les décrire. Jeune comme je l'étais, je ne pus me contenter de l'amour semi-platonique du prince Tchvanof, et, d'abord pour faire diversion, ensuite par habitude, j'eus des liaisons de cœur. *Plaisirine* promettait de m'épouser aussitôt que le prince Tchvanof m'aurait assuré une petite fortune, comme il en avait l'intention. Mais, les affaires de ce prince se dérangèrent; une partie de son bien était engagée, l'autre était en litige, et malgré toute sa bonne volonté, il ne put me faire un sort. Plaisirine me lia avec *Grabitine*, ce commis parvenu qui, par sa grossièreté et ses exigeances me

rendit la vie insupportable. Quelques mois après ton départ pour Orenbourg, je rompis tout-à-fait avec lui, et j'avais même le projet d'épouser un peintre, pauvre à la vérité, mais très laborieux, et surtout fort amoureux de moi, lorsque tout-à-coup une maladie cruelle m'alita ; la petite vérole naturelle se déclara, et avec une telle violence que tout mon corps fut couvert de pustules. Ce commis inhumain, ce Grabitine, qui me haïssait depuis que je le fuyais, profita du temps où la fièvre me privait de ma connaissance, pour enlever tous les effets qui me restaient. Plaisirine, qui était un de ces petits employés du troisième ordre, destinés à ramper sous le joug et à ne s'élever qu'à force de bassesses, qui recherchent partout les femmes liées aux

grands et aux riches, pour obtenir par elles, en promettant de les épouser, quelques hautes protections; Plaisirine, dis-je, m'abandonna du moment qu'il me vit dans la misère. Un autre ami, l'abbé *Prêtatout*, s'était déjà retiré, et je serais morte sans aucun secours, si une dame russe qui avait été irritée contre moi lorsque son mari venait à mes soirées, ne se fût vengée par des bienfaits. Le propriétaire ne voulait plus me laisser dans mon logement sans être payé d'avance, et c'est alors qu'on me transporta malade dans cette chambre où tu m'as retrouvée; j'y étais abandonnée, quand la dame russe, ayant eu connaissance de ma position désespérée, m'envoya son médecin avec un peu d'argent; elle prit pour moi, à ses gages, une femme

qu'elle chargea de me garder. Mais, comme cette dame n'était pas riche elle-même, elle ne pouvait faire beaucoup pour moi. Dans cette extrémité la Providence divine m'a envoyé, en toi, mon fils, secours et consolation. C'en est fait de ma beauté; ainsi je ne crains pas le retour de cette vanité et de cette étourderie qui furent la cause de mes fautes. Dès aujourd'hui, le repentir, la piété et l'amour maternel rempliront seuls le vide de mon cœur. Ivane, sache qu'aucune créature sur la terre ne peut devenir aussi malheureuse qu'une femme qui, prenant sa beauté pour le mérite par excellence, ou pour un domaine d'un grand revenu, court après les jouissances du moment. J'ai d'autres yeux pour voir désormais les choses de la vie. Que se-

rais-je maintenant si Dieu ne t'eût remis dans mes bras ! »

Après avoir ainsi fini le tableau de son existence passée, ma mère se mit à genoux devant une image, et pria quelque temps avec ferveur. La prière ramena le calme dans ses esprits et la sérénité sur son visage. — Ma mère bien-aimée, lui dis-je, oublions le passé, mais songeons bien au présent et à l'avenir. Dans toutes les confidences que vous venez de me faire, je n'ai rien vu qui puisse servir à dévoiler le mystère des persécutions dont j'ai été l'objet. Je n'ai fait de mal à personne. Quelle est donc cette comtesse qui désire si ardemment ma perte? N'avez-vous pas eu quelqu'ennemie acharnée....? — Beaucoup de femmes marquantes ont eu de l'hu-

meur, du dépit contre moi, mais je ne sache pas qu'aucune d'elles eût jamais voulu se venger de moi en perdant mon neveu. Je dis mon neveu, car le secret de ta naissance n'a été connu que de moi seule. Aucun de ceux que j'ai eus pour amis n'a deviné que tu fusses mon fils. Je ne comprends rien à cette fureur d'une grande dame contre toi. Es-tu bien sûr de ce que tu dis?

Deux mois après cet entretien, ma mère avait recouvré entièrement la santé. Il ne restait plus le moindre vestige de sa beauté. Les marques de la petite vérole et des sillons profonds couvraient son visage; ses cheveux avaient blanchi subitement; ses yeux avaient perdu leur vivacité, ses traits dont les contours étaient ja lis si frais et si gracieux, étaient

maintenant flétris et tirés; ma mère enfin paraissait plus âgée de dix ans qu'elle ne l'était réellement. La perte de sa beauté l'ayant mise dans la voie de la sagesse, elle devint fort pieuse; elle ne se vêtit plus que de noir; et tout le temps qu'elle ne passait point au pied des autels, elle l'employait chez elle à lire des livres de piété.

Mes ballots arrivèrent enfin à Moscou; je vendis immédiatement les marchandises qu'elles contenaient, et, tout compte fait, je me trouvai possesseur d'une somme de quarante mille roubles. Je louai un logement propre et commode sans être grand; il se divisait en deux parties; l'une fut pour ma mère, l'autre pour Milovidine et moi. Petrof, l'ex-soldat, resta à mon service comme valet

de chambre. Nous passions notre temps fort paisiblement. Milovidine écrivait à tous les gouvernemens et districts de la Russie afin de parvenir à connaître le destin de sa femme, mais ce fut en vain. Moi, je persistais toujours à vouloir découvrir *Vorovatine* afin de savoir au moins le nom de ma persécutrice. Je me promenais avec Milovidine, nous faisions ensemble des lectures, nous philosophions, nous formions des plans pour l'avenir, et, pour dire la vérité, l'ennui nous gagnait. Milovidine était accoutumé à vivre dans le tourbillon du monde; mon âme avait besoin d'activité. Quelques anciens amis de Milovidine le reconnurent et découvrirent sa retraite; et comme ils le voyaient bien vêtu, dépensant de l'argent dans les cafés

et chez les traiteurs, ils nous relancèrent à la maison. Les souvenirs des anciennes liaisons, et des plaisirs de la haute société, réveillèrent en Milovidine le désir de visiter son ancienne sphère, et même d'y rentrer tout-à-fait.

« Ecoute, Wyjighine, me dit-il un jour; tu veux prendre du service afin d'être quelque chose dans le monde. Tu as raison; c'est fort louable. En Russie, un homme bien élevé qui n'a pas un rang est à peu près comme un voyageur sans papier dans les autres pays. Mais, sans protection, on n'arrive à rien. Là où les hommes sont investis du pouvoir, ce sont les femmes qui en disposent, et les hommes n'ont de force et de volonté que là où les femmes sont en possession du rang et du pouvoir suprêmes. C'est

donc aux femmes qu'il faut que tu t'adresses ; elles feront connaître ce que tu vaux. Tu as, pour entrer dans le monde, deux grands avantages : de l'argent et un extérieur agréable. Tu sais beaucoup plus qu'il n'est besoin de savoir ; dans les salons, la langue française et la danse suffiraient, et tu es, de plus, musicien ; de plus encore, tu joues bien les jeux de commerce. Tout cela constitue le plus haut degré de science chez la plupart des personnes du grand monde auxquelles est ouverte la voie des honneurs jusqu'aux premières dignités de l'empire. Il ne te manque que cette tournure aisée, cette attitude ferme, cette confiance qui ne s'acquièrent que dans les salons. Il ne te faut au reste, à ton début, que déployer de l'esprit et

une certaine assurance, qualités dont tu es suffisamment pourvu. Crois-moi, entre dans le monde; ne balance point. Je vais te lier avec vingt ou trente de mes tantes et de mes cousines; je te ferai faire la connaissance de quelques-uns des législateurs tout puissans de nos cercles; quant à la jeunesse, elle sera à toi dès que tu le voudras. Complais aux vieillards; joue au boston et au wisk avec les vieilles; n'aies point d'humeur quant tu joues, et ne réclame jamais les dettes de jeu; régale les jeunes gens et partage leurs plaisirs; ne discute point; penche pour la majorité des voix; sois de préférence de l'avis de ton hôte, quitte à approuver chacun à part; ne débite ni calomnies ni médisances, mais écoute avec patience les caquets quelque méchans

qu'ils soient. Révèle les calomnies par de vagues remarques, en cachant toujours les noms ; amuse ton monde par des fictions, et jamais ne lui présentes les vérités. Exalte tout ce qui est étranger, et glose sur tout ce qui n'est que russe. Que dans tes discours, chaque bavard se voie homme d'esprit; chaque employé, grand administrateur; chaque juge, magistrat intègre ; chaque richard, modèle de bienfaisance; chaque vieille dame, la bonté même ; chaque jeune femme ou demoiselle, une beauté; chaque enfant, un amour, un génie. Sache par cœur les fêtes et anniversaire de naissance de toute personne qui t'aura reçu chez elle, et n'épargne pas les visites. Etudie-toi à rire jusqu'aux larmes, pour le cas où l'on te contera un trait ennuyeux sous le nom

d'aventure risible, et à paraître bien attendri lorsqu'un fâcheux te parlera de ses chagrins frivoles. Cherche toujours à te glisser en avant, et tâche de faire croire que tu es toujours en arrière. Attribue à d'autres chaque progrès que tu feras, et remercie tout le monde. Supporte habilement les petites offenses et pousse les autres à te venger sans qu'ils s'en doutent. Demande toujours pour autrui, et fais demander par autrui pour toi. Ne refuse jamais personne en quoi que ce soit; promets tout à tous; tu t'excuseras ensuite sur l'impossibilité, en disant que tu as fait tout ce qui dépendait de toi. Rappelle-toi bien mes instructions, et crois que, si tu les exécutes à la lettre, tu passeras sur le dos de tous les chambellans du monde; tu ne forme-

ras plus un désir qui ne soit accompli. »

Je découvris à Milovidine le secret de ma naissance. Mon cœur avait besoin d'un épanchement. J'allais paraître sur un nouveau théâtre ; ma mère me bénit, et nous tînmes conseil avec elle. En résumé, Milovidine me dit : « Tu rencontreras peut-être de tes parens dans le monde ; mais, comme tu n'as pas en main la moindre preuve qui puisse démontrer que tu es fils du prince Miloslavski, et comme ton père ne t'a rien laissé, tu ne diras rien de ta naissance, dont le bruit ne servirait, selon mes idées, qu'à attirer sur toi beaucoup de désagrémens. Je te présenterai partout sous l'aspect d'un gentilhomme russe, possédant des fiefs dans les gouvernement de la Russie-blanche. En général,

les familles qui se sont établies dans nos nouvelles provinces ont peu de relation avec les deux capitales; on nous croira. Ceux qui te considèrent comme le neveu d'Adélaïde-Pétrovna (1) et qui t'ont vu chez elle dans le temps, ne connaissent ni sa naissance ni parconséquent la tienne. Ils savent, très probablement, qu'Adélaïde-Pétrovna mène aujourd'hui une vie pieuse et retirée, et que tu fais tous les frais de son entretien. Cette circonstance les confirmera encore plus dans l'idée que tu es bon gentilhomme. Au

---

(1) Il est plus honnête de dire en russe : *Adélaïde-Pétrovna*, que de dire crûment : *madame Baritono*. Ceux qui, en Russie, nomment les particuliers par leur nom de famille, sont des étrangers, des inconnus, ou des gens qui, à dessein, veulent choquer l'usage général.

reste, mon ami, ce n'est qu'au sein des classes moyennes qu'on rencontre d'avides scrutateurs, curieux à l'excès de bien connaître leur homme. Dans les hautes régions de la société chacun pense à soi seulement, sans s'inquiéter du voisin, à moins que le voisin ne lui barre la route.»

Enfin arriva le jour marqué pour nos visites. Je louai une voiture attelée de quatre chevaux; je couvris le laquais d'une livrée à galons, et nous nous lançâmes. Milovidine, chemin faisant, me dit: « Nous allons commencer par une visite à la comtesse *Protroubine*(1). C'est le diapason des vieilles de Moscou; elle donne le ton et l'accord à une centaine de piailleuses; et, de ce grand *chorus*

---

(1) *Trouba*, en russe, signifie *trompette*.

naissent les réputations des jeunes gens, et particulièrement des jeunes époux. Voici sa maison; vois-tu combien d'équipages arrêtés à sa porte. Il est moins dangereux de braver les autorités constituées que de déplaire à ces euménides qui, pour la moindre omission des convenances les plus arbitraires, sont prêtes à déchirer, à noircir la réputation du plus honnête homme. »

« On reçoit », nous dit le suisse du fond de sa loge où il ressemelait une paire de bottes. Nous entrâmes dans une salle qui depuis cinquante ans au moins n'avait pas été repeinte. Autour des murs étaient d'énormes chaises, couvertes de housses en toile bariolée, et à l'angle droit, une grande pendule hollandaise dans un buffet en bois de chêne curieu-

sement travaillé. « Veuillez entrer ; » dit un valet en ouvrant une porte qui conduisait au salon. La comtesse était assise ou plutôt accroupie sur un sofa parmi des coussins brodés sur canevas par ses petites-filles et par ses *élèves* (1). Sous ses pieds se trouvait encore un fort gros coussin brodé. Elle tenait sur ses genoux un épagneul qui dormait, la tête passée hors de son châle. Il y avait sur une petite table placée devant elle, des tasses de porcelaine remplies de cartes de vi-

(1) Jeunes filles que les dames russes font élever chez elles. Souvent aussi les pères de famille, en Russie, donnent un compagnon à leur fils unique. En général, les grands n'abandonnent jamais l'enfant qu'ils ont fait élever dans leur maison. Les élèves femelles sont dotées; les éléves mâles sont mis au service, et toujours protégés par leurs bienfaiteurs.

site, une tabatière et une sonnette. Quelques personnes des deux sexes assises sur des fauteuils faisaient cercle autour d'elle. — Bonjour ma tante, dit Milovidine en lui baisant la main. — Et d'où viens-tu ? demanda la comtesse en levant la tête pour regarder mon ami. — Je viens de bien loin, ma tante; j'ai vu bien du pays, et, à mon retour, j'ai cru que mon premier devoir était de me présenter devant vous. — Que Dieu te bénisse de ne m'avoir pas oubliée. — Permettez-moi, ma chère tante, de recommander à vos bontés, à votre protection, mon ami, propriétaire blanc-russien, nommé Ivane-Ivanovitch Wyjigine, à qui j'ai de grandes obligations.

La comtesse me regarda, et fit un mouvement de la tête; je la saluai. —

Soyez les bien venus ; nous aimons les braves gens. Asseyez-vous de grâce. Es-tu seul ici, à Moscou, ou bien avec ta femme ? demanda la comtesse. — Seul, ma tante ; ma femme est restée en Allemagne parce qu'elle est faible de santé. — Tu es seul ; tant mieux, tant mieux. Et à quelle branche du service public appartenez-vous ? ajouta la comtesse en s'adressant à moi. — J'ai l'intention de prendre du service, répondis-je ; mais, jusqu'à ce jour, je me suis livré exclusivement à l'étude des sciences. — Ah ! monsieur est un savant ; j'y suis, je comprends ; dit la comtesse en flairant son tabac. Et vous avez beaucoup d'âmes (1) ?..... Milovidine ne me laissa pas

(1) De paysans serfs.

le temps de répondre à la comtesse. — Mille cinq cents, lui dit-il. — Et.. vous avez beaucoup de frères, de sœurs? — Il est fils unique et maître de son bien. — C'est assez joli, marmotta la comtesse, en flairant de nouveau son tabac. — Je jetai un coup-d'œil rapide sur l'assemblée, et j'observai que les mères poussaient leurs filles du coude, et les filles se redressaient, levaient les yeux, composaient leurs regards, penchaient gracieusement la tête sur l'épaule; et celles qui avaient de belles dents souriaient. — Mille cinq cents âmes pour un seul homme, c'est bien... très bien! se disait à elle-même la comtesse en essuyant sa tabatière. Votre nom est?.... pardon, je.... — Ivane-Ivanovitch Wyjighine, répéta Milovidine d'une voix

ferme et d'un air grave. — Je remarquai que l'assemblée marmottait comme pour s'exercer à retenir mon nom. — Je dîne chez moi tous les jours, dit la comtesse ; et, hors deux jours de la semaine, et les cas extraordinaires, je reçois tous les soirs. Il me sera agréable de vous voir ici, Ivane-Ivanovitch ; toi, Alexandre, je ne t'invite pas ; tu es de la maison, en attendant que tu te sois remis à faire des folies. — Milovidine baisa de nouveau la main de la comtesse, et moi, pour mon compte, je lui lâchai un compliment si bien tourné, qu'elle en inclina obliquement la tête en signe d'approbation ; puis, dans son contentement, revint trois fois à sa tabatière. — L'affaire est en bon train, me dit tout bas Milovidine ; maintenant toutes chante-

ront à l'unisson..... C'est ce qui arriva. — Alexandre-Ivanovitch, dit à Milovidine une grosse dame, d'un âge très mûr, fardée jusqu'aux yeux, et portant un bonnet qui lui couvrait presque tout le front : Y a-t-il longtemps que vous faites le fier au point de ne pas reconnaître vos anciennes connaissances? — Faites-moi grâce, madame, répondit-il; j'ai eu l'honneur de vous saluer, mais me trouvant occupé à répondre aux questions de Son Excellence, je n'ai pas trouvé le moment de vous renouveler les assurances de mon éternel respect; je comptais bien, d'ailleurs, aller vous rendre mes devoirs chez vous. — A la bonne heure, répliqua la grosse dame; je vous invite à ne pas nous négliger comme autrefois. Venez donc, je vous en prie, et amenez

votre ami. — Là-dessus, je lançai un nouveau compliment à l'adresse de la grosse dame, qui le reçut en faisant une grimace que des flatteurs n'auraient pas manqué d'appeler un charmant sourire. Milovidine connaissait toutes les personnes présentes. Chacune, tour à tour, voulut causer avec lui, et nous fûmes, dans cette première visite, invités à des dîners, à des soirées pour chaque jour, et chez tous; de sorte que je fis là, en une demi heure, onze connaissances.

— Depuis que tu as quitté Moscou, dit la comtesse à Milovidine, il y a eu ici bien des changemens. Ta cousine Anna s'est mariée avec un homme riche et qui a un rang. Ta cousine Pauline a quitté son mari qui a perdu sa place de directeur des douanes. Ta cousine Ca-

therine a été sur le point d'épouser un colonel; nous avions déjà aplani les difficultés, mais la maudite langue de la *Kakouchkine* (1) a gâté toute l'affaire; cette vilaine est parvenue à atteler le *promis* au char de sa petite coquette de nièce qui n'a que de l'argent; et tu sais qu'un homme bien né et bien élevé ne se marie pas en vue de l'argent. N'est-il pas vrai, Ivane-Ivanovich ? ajouta-t-elle en me regardant. — Songer à l'intérêt lorsqu'il s'agit des saints nœuds du mariage, ce serait faire voir une âme basse, répondis-je. — Que d'esprit! dit la grosse dame, en regardant ses filles. — Esprit, grâce et sentiment! charmante réponse! s'écria une grande dame

(1) Nom de famille.

sèche près de laquelle étaient assises quatre filles nubiles. — Vous disiez toujours, Alexandre, dit la comtesse à Milovidine, que je ne ferais rien de mon petit-fils *Coco*. Nous en sommes pourtant venues à notre honneur. Avec le secours de quelques commissions particulières qu'on lui a fait donner, le voilà à Pétersbourg auprès du prince *Sviazine*; il est *titulaire* (1), et, cette année-ci, il a reçu une petite croix à raison de ce qu'il a accompagné à Moscou un secrétaire chargé de faire une enquête. C'est bien dommage qu'il ne soit arrivé réellement qu'après l'enquête terminée; autrement, il aurait encore attrapé quel-

(1) Le rang de conseiller titulaire (9e classe) est assimilé au grade de capitaine, ou de lieutenant de flotte.

que chose. Nous en ferons un gentilhomme de la chambre. Le prince Sviazine a du crédit aujourd'hui, et il est de ma famille. Je ne tarderai guères à lui envoyer mon petit-fils Jacques, fils de ce pauvre *Blagorodof*, à qui, dit-on, les livres ont fait perdre la tête ; en effet, il s'est retiré dans sa terre et a renoncé aux *rangs* (1). Jacques, grâce à Dieu, ne tient pas de son père ; c'est un charmant petit homme ; il veut servir au collége des relations extérieures, et il entend merveilleusement bien son affaire. Il a composé, pour le jour de ma fête, en

(1) Ce mot est employé ici dans un sens épigrammatique. L'auteur rappelle la manie trop commune de n'avoir autre chose en vue dans le service que d'obtenir des rangs et un avancement rapide, n'importe par quelles voies.

français, sur deux feuilles, des couplets qui ont été chantés par mes trois petits-fils. Au dernier bal il s'est fait admirer de tout le monde par la manière dont il danse la mazourk ; et, en outre, il est très savant ; on dit qu'il sait.... l'orthographe et la mythologie! vous verrez que cela fera un homme. Mais pour ce qui est de la comtesse *Nicodème*, sa tante, elle fait mal parler d'elle.... Je ne peux par redire de mauvais bruits, moi, cela me répugne ; mais on dit qu'elle a des liaisons.... tu comprends? Elle ne se montre plus ici, que le bon Dieu la bénisse! Et l'ex-gouverneur civil, ton parent, tu sais, *Dobrodiélof*, il a aussi cessé de venir me voir. Je suis charmée que ses amis veuillent bien proclamer sa probité, mais on n'y croit guères. Quand

on cesse de venir chez moi, sûrement on sent que l'on a quelque chose à se reprocher. Moi, je n'aime pas à causer de tout cela, mais je connais les choses...! La comtesse se remit à prendre du tabac, et elle se disposait à raconter encore tout ce qu'elle savait et ne savait pas, sur le compte de ses parens et des personnes de sa connaissance, mais Milovidine profita du moment de silence pour se lever, et nous nous esquivâmes. — Que Dieu nous préserve de tomber sous sa langue, dit Milovidine lorsque nous fûmes montés en voiture. Elle s'est arrogé le droit de gouverner le quart au moins de la société moscovite, et quiconque renonce à venir l'adorer comme une idole, est traité par elle en déserteur; elle vous livre au jugement de ses vieilles acolytes,

et prononce elle-même la sentence d'après laquelle vous êtes privé de toute bonne réputation. Par ses relations, comme par ses coups de langue, elle est devenue redoutable à beaucoup de personnages exerçant des charges importantes; ceux-ci se voient forcés de lui complaire pour échapper à ses mauvais propos et aux cris de toute sa cabale. Flatte-la bien, mon ami, elle te procurera quelque bon emploi. Les mille cinq cents paysans dont je t'ai gratifié, et ta noblesse blanche-russienne, feront le reste.

Milovidine fit arrêter à la porte d'une grande et belle maison, et me dit: « Je vais maintenant te recommander à l'un des chefs de file de nos vieillards moscovites, homme dont le nom ne se pro-

nonce qu'avec un respect analogue à celui des anciens pour l'oracle de Delphes. *Antipp-Ermolaevitch* occupa naguères une place du premier ordre, et quoique, sous sa conduite, les affaires aient eu la même allure qu'aujourd'hui et que toujours, il est bien persuadé, lui, depuis le jour où il a quitté le service, que le soleil réchauffe avec moins de force la Russie, que la lune ne nous transmet plus qu'une clarté pâle et incertaine, enfin, que la patrie est sur le bord de l'abîme. Il censure impitoyablement tout ce qui se fait au-dedans et au-dehors de l'empire, et, encore qu'il n'ait jamais rien fait de bon dans sa vie que d'avoir pris son congé, il prétend que tout irait bien mieux s'il était un peu plus consulté. Il n'y eut jamais d'hommes

de mérite en Russie, selon lui, excepté feu ses amis, feu ses protecteurs, et lui-même, dernier exemplaire restant. S'il ne donnait des dîners et des bals, Antipp ne trouverait personne qui voulût l'écouter, mais comme il aime à réunir la foule dans sa maison, il a du poids, et il peut te rendre service.

Nous fûmes reçus. Antipp était dans son cabinet, assis dans un grand fauteuil, vêtu d'une robe de chambre de velours vert, fourrée de martre zibeline, et ornée de deux crachats. — Hé! hé! notre ancien ami, dit-il à Milovidine; d'où m'es-tu tombé? j'aurais pu te croire mort. — J'ai fait de longs voyages; me voici de retour, et je m'acquitte respectueusement du premier de mes devoirs, qui est de saluer Votre Excellence.

— Merci, mon cher! — Permettez-moi de vous présenter mon ami, Ivane Ivanovicth Wyjighine, gentilhomme russe, qui possède mille cinq cents âmes en Russie-Blanche. — Soyez le bien-venu, Monsieur! votre père était au service.... Quel rang, quel grade avait-il, s'il vous plaît? — Son père était colonel dans l'armée, répondit Milovidine. — Du temps du prince *Potemkin*, peut-être? — Justement, dis-je en bégayant. — Ah! les beaux temps que ceux d'alors! n'est-ce pas? — Assurément, Votre Excellence, dîmes-nous d'une seule voix. — Et vous-même? quelle partie du service?.... — Je ne songe que d'aujourd'hui à prendre de l'emploi. — Bon Dieu! qu'est devenu le service! s'écria Antipp-Ermolaevitch; il n'y a plus de surnu-

méraires ; on s'est imaginé depuis peu de créer partout des *places d'Etat* (1), et un homme comme il faut ne sait plus où se fourrer ; n'est-ce pas ? — Votre Excellence a bien raison, dit Milovidine ; et moi je répétai : — Son Excellence a bien raison ! — Cependant, ajouta Milovidine, il y a encore certains emplois de service extraordinaire, des commissions particulières.... — Hé, voyons la chose comme elle est. Près de qui arrive-t-on aujourd'hui pour cela ? L'essentiel est de savoir quel homme c'est que le chef qui dispense ce service extraordi-

(1) Places d'Etat, où l'on a un travail spécial, un service effectif avec un rang inférieur déterminé. La mesure dont parle Antipp tend à prévenir les passe-droits qui avaient lieu par l'effet de la protection.

naire! n'est-ce pas? Les grands seigneurs d'autrefois n'étaient pas comme ceux d'aujourd'hui; n'est-ce pas? Jadis, une supposition.... tu arrives chez un grand; il est sur son divan, couché, en robe de chambre; il se berce, tiens, comme cela, et ici, devant lui, des princes, des comtes, des généraux rangés comme des perles sur un cordonnet; il attendent le signal de pleurer ou de rire; n'est-ce pas? Aujourd'hui, vois-tu, le grand en faveur n'osera pas même s'asseoir qu'il n'ait fait asseoir les autres; il se met en grande tenue pour recevoir même les solliciteurs, et n'appelle pas autrement ses subordonnés que par leur nom de baptême avec le nom patronimique, et il leur dit *vous!* En quel temps sommes-nous! Quel bien peut jamais venir de

tout cela? n'est-ce pas? Un grand d'alors, vois-tu, t'aurait traité plus durement que son laquais; il chassait même avec le pied son subordonné hors de la chambre, et lui jetait les papiers au visage. Bon; mais, où il y a colère, il y a grâce; n'est-ce pas? Figurez-vous jusqu'où en est venue la dissolution de nos mœurs: Je racontais à mon neveu une anecdote d'un grand en crédit, qui, dans mon temps, demanda pour son secrétaire deux cents âmes, ou paysans, comme gratification. Il ne fut point donné suite à cette demande. Eh bien! le grand-seigneur donna au secrétaire deux cents de ses propres âmes. Que pensez-vous qu'ait dit à cela mon fou de neveu? Il dit que s'il se fût trouvé à la place du secrétaire, il n'aurait point accepté les

deux cents âmes du grand-seigneur, « parce que, ajouta-t-il, un fonctionnaire est au service de l'Etat et non d'un grand, et que c'est du souverain seul qu'on peut accepter des grâces.... » Eh bien! voilà nos gens d'à-présent! Et ce secrétaire, c'est moi. O temps, temps de peste! n'est-ce pas? On est poli, de nos jours, mais qu'y gagne-t-on? « Cela coule sur la moustache et rien ne tombe dans la bouche ». A l'époque où j'étais d'un rang tout médiocre, j'avais besoin d'un congé pour un voyage; j'avais donné ma supplique, et j'étais ensuite allé chez mon chef solliciter une gracieuse réponse. Il se trouva qu'il avait beaucoup de monde; savez-vous l'accueil qu'il me fit? — Tu es une buche, un imbécile, Antipp! — J'entends, Votre Excellence;

et il répéta : — Oui, un imbécile, une buche, un âne! — J'ai tort, Votre Excellence; répondis-jé en m'inclinant. — N'as-tu pas demandé un congé de deux mois? — De deux mois, Votre Excellence. — Comment n'as-tu pas demandé en même-temps tes appointemens de ces deux mois? Tu es une bête, mon ami! Tiens, voilà ton congé, et voilà un bon pour le caissier; va toucher tes deux mois. — Je baisai la main du bon chef, et je me retirai en le saluant, en le bénissant de sa bienfaisance. Mais aujourd'hui, *bonjour* si tu viens, *bonjour* si tu pars; n'est-ce pas? Et qu'imagineriez-vous qu'ait dit là-dessus mon neveu? Il me dit : « Mieux vaut qu'on ne donne rien, et qu'on traite un homme en homme et non en cheval. » Voilà les temps d'a-

présent; n'est-ce pas ? — Sans doute. Mais, comme nous ne pouvons pas ramener le siècle d'or, répondis-je, il faut bien que nous nous soumettions aux circonstances, et je supplie Votre Excellence de vouloir bien me prendre sous sa haute protection. — Nous verrons cela, nous verrons. Ceux qui ont servi sous moi comme expéditionnaires et copistes occupent aujourd'hui des emplois importans. Mais que peut-il y avoir de bon maintenant....? C'est égal, nous verrons; je parlerai, je saurai faire. Mais, voyez un peu à présent de quel air ils écrivent. Ils veulent que les papiers de chancellerie soient écrits d'un style cadencé et mesuré comme des chansons; que tout soit concis, clair et raisonné; n'est-ce pas? Impossible! Un homme se

formera-t-il avec tous ces papiers si courts? C'était le cas autrefois, lorsqu'on mettait sur le dos du commis une liasse de trois mille feuillets concernant une poule volée, ou une vître brisée, voilà ; on se cassait la tête, et l'on tirait ses conclusions de ce fatras ; malgré soi l'on se formait aux affaires ; n'est-ce pas?

Un laquais vint en ce moment annoncer qu'un officier de la police demandait la permission d'entrer. — Soit ; fais entrer. Moi, homme sans capacité, et aujourd'hui sans fonctions, ajouta Antipp avec un sourire malicieux... Je n'ai point de capacité, moi, voyez-vous bien ; et il n'y a pas une affaire sur laquelle les gens d'esprit ne me consultent. La police veut que le mur de clôture en bois de mon voisin soit mis en couleur ; et les

voilà tous qui vont venir me demander conseil pour la couleur à prescrire. Antipp est un homme sans capacité aucune ! N'est-ce pas ?

Nous nous inclinâmes et sortîmes, non sans emporter la permission de venir dîner chaque jour, et passer la soirée. — Voilà un sot vieillard ! dis-je à Milovidine quand nous fûmes dans la voiture ; il ressemble à une montre à répétition qui n'est pas montée, et qui sonne toujours l'heure qu'indiquent les aiguilles arrêtées. — Que Dieu te préserve de dire, en présence de qui que ce soit à Moscou, qu'Antipp-Ermolaevitch est un sot ! On te prendrait pour un *Rascolnik* (1), pour un brouillon. Ecoute et

(1) Sectaire schismatique. Les *Rascolniks*

tais-toi. Ce vieillard peut te faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. — A la bonne heure; mais pour aujourd'hui j'en ai assez. — Non, encore une seule visite, et celle-ci te fera plaisir. Je te mène droit chez ma charmante cousine Annette dont tout Moscou est amoureux; et, en vérité, elle est faite pour cela.

— Ha ! voici mon cher Alexandre! — Bonjour, ma chère cousine Annette! — A ces mots se joignirent des embrassemens

---

russes ne sont nullement persécutés, mais ils seraient bien vite persécuteurs, par esprit de fanatisme, s'ils avaient le dessus; on les dit fort méchans. Ils sont tout-à-fait indépendans sous le rapport de la religion. Par extension, on appelle quelquefois de ce nom ceux qui ne partagent jamais les opinions reçues.

et des baisers, et Milovidine, ayant pris place à côté de la jeune dame sur le sofa, se mit à babiller avec tant d'ardeur, qu'il oublia complètement que je fusse là. Ce fut la belle cousine qui pensa à moi la première. — Ah! pardon, me dit-elle. — Ma chère Annette, dit Milovidine, je recommande à tes bontés, à ta grâce, à ta protection particulière, mon ami, mon bienfaiteur, mon sauveur, mon ange tutélaire, Ivane-Ivanovitch Wyjighine. Outre qu'il est bien de sa personne, comme tu vois, spirituel et bon comme..... comme toi et moi, il possède mille cinq cents paysans. — Charmée. — Eh! ma chère, ne prends pas les airs de cérémonie pour le moment, je t'en conjure. C'est un autre moi-même que je te présente. Ecoute, le grand

point est de le faire entrer honorablement au service, et je veux l'introduire dans la meilleure société de Moscou. Tu as ici un parti considérable, cousine; prône mon ami partout, six ou huit jours durant, et c'est tout. Tu peux dire hardîment qu'il me ressemble à tous égards, et je t'ai vue autrefois persuadée que j'étais un cavalier accompli. — Tu es tout aussi étourdi que tu l'as jamais été, dit la cousine. — Où donc est ton mari? demanda Milovidine. — Il ne cesse de courir pour ses fermes, ses fabriques; ses affaires l'ont appelé à Pétersbourg où il est maintenant. J'ai sur les bras toute sa correspondance, et, je l'avoue, cela me fatigue à l'excès. — Mon ami et moi, nous tâcherons de consoler la nouvelle Ariane délaissée, dit Milovidine

en baisant la main de sa cousine Annette ; mais n'espère pas, ma chère, que je te colloque parmi les étoiles du firmament, il est trop doux de te posséder sur la terre. — Toujours léger, toujours aimable, mon cousin. — Ah ça, adieu, ma chère, dit Milovidine; nous sommes tellement harassés de deux lourdes et accablantes visites chez vos oracles de la société de Moscou, que nous avons hâte de regagner la maison. Au revoir donc.

La jolie cousine nous invita aussi à venir chez elle, chaque jour, dîner et passer la soirée.



CHAPITRE XXIV.

TABLEAU DU GRAND MONDE. — RENCONTRE D'UNE CHÈRE ENNEMIE.

Que diriez-vous, lecteur, si je vous parlais de quatre hommes et de quatre femmes qui se réuniraient chaque jour uniquement pour satisfaire de compagnie leur soif et leur faim, pour s'entretenir des souris qui trottent dans une maison, de la fumée qui s'élève au-dessus d'une autre, pour jouer à la poussette, se regarder faire des grimaces, sauter ensuite sur un pied puis sur l'autre,

pour se désennuyer? Vous diriez que ces gens-là sont fous. Ce jugement est trop sévère. Considérez attentivement la vie que mènent les hommes dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde. Ecoutez ce qui s'y dit, voyez ce qui s'y fait, résumez toutes les paroles et toutes les actions, et vous vous convaincrez que ce résumé répond à peu près à celui que je viens de faire de l'existence des huit individus que vous avez pris pour autant de fous.

Le premier devoir, dans le grand monde, ce sont les *visites* ; et qu'est-ce que les visites? l'obligation imposée à un être doué de raison, d'aller, de venir, de courir, de se tourmenter pour comparaître un instant dans une maison, de n'y rien dire ou de dire quelque sottise

obligée, de s'incliner, puis de courir dans un second endroit, dans un troisième, dans un quatrième, et jusques dans un dixième quelquefois. Le temps se perd, et sans retour; rien n'entre dans la tête, le cœur reste vide, le corps est fatigué, et il sort toujours de la poche quelques roubles qui auraient suffi pour nourrir une pauvre famille. Les visites sont une occupation si grave que l'homme du monde, avant de partir le matin pour courir aux quatre coins de la ville, ne peut avoir d'autre affaire que de signer quelques lettres de change et de travailler, durant plusieurs heures à ses dents, à ses cheveux et à ses ongles. Aux visites succède une autre affaire importante, le *dîner*. Sans doute que le dîner est, à la lettre, une

affaire importante ; car si l'on ne mange pas, nulle apparence de pouvoir vivre, et parconséquent de pouvoir penser. Mais, dans le grand monde, on ne fait que penser.... à la question de savoir comment et où l'on dînera. C'est un grand bonheur que de tomber sur une table où les coqs-d'Inde, les chapons et les perdrix sont dévorés par des hommes importans, par des hommes qui, non-seulement peuvent eux-mêmes avoir sur leur table des coqs-d'Inde, des chapons et des perdrix, mais qui, de plus, sont en situation de procurer à un autre le bonheur d'avoir à son tour perdrix, coqs-d'Inde et chapons. Réfléchissez tant qu'il vous plaira, ce que je dis est la vérité. Que cherchent les hommes ? des places, des rangs, des faveurs. A quoi

tout cela mène-t-il ? à ce résultat, que l'homme favorisé marquera davantage, c'est-à-dire, vivra mieux. Et que signifie vivre mieux ? avoir un logement plus spacieux et pouvoir nourrir autrui à sa table. Et de là je déduis la conséquence que les hommes ne se donnent tant de peine et de tourment que pour avoir en leur possession le plus grand nombre possible de perdrix, de chapons et de coqs-d'Inde. Vous m'opposeriez en vain les Camille, les Cincinnatus et les Fabricius ; vieux contes ! De tels hommes passeraient aujourd'hui pour fous. Oui, si de nos jours, un généralissime semblable à Cincinnatus se mettait à la charrue, et qu'un autre, comme Bélisaire, allât mendier, la police des lieux où ils se trouveraient les mettrait sous clef après

jugement, pour fait de démence et pour délit de vagabondage. Notre siècle est le siècle des dîners, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que de voir les hommes faire de la chose la plus humble et la plus grossière, d'une chose que nous avons de commun avec les bêtes, je veux dire, de la nécessité de manger, une pompeuse représentation où l'on se rassemble en grande tenue, au son des instrumens, à l'éclat de l'or, de l'argent et du cristal, pour se remplir l'estomac! Inviter quelqu'un à venir prendre part à cette magnifique opération brute, c'est lui faire un honneur. Je dis que les loups en cela ont un sens beaucoup plus droit que nous. Ils s'assemblent quand il s'agit d'une proie à disputer, et lorsqu'il y va de l'existence de la noble race des loups;

mais ils ne mangent en société que la proie qu'ils ont faite en commun. Il me semble qu'il aurait été aussi bon d'introduire la coutume d'inviter les personnes de sa connaissance, non à manger, mais à dormir en grandes réunions. Le sommeil est aussi un des premiers besoins de l'homme ; conséquemment on ne perdrait point au change. Le sommeil est même plus généreux à offrir, car on assure que si l'homme peut vivre neuf jours entiers sans manger, il est hors d'état de passer plus de trois fois vingt-quatre heures sans dormir. Les avantages d'une telle coutume seraient innombrables. Le régal coûterait moins; pendant le sommeil, il se dirait incomparablement moins de sottises qu'on ne fait dans les galas, surtout après les toasts ;

l'homme ne se fatiguerait point, et ne gâterait point sa santé à un *sommeil-prié* comme à un dîner-prié ; enfin nous ne verrions pas la niaiserie et la bassesse de l'amphitrion qui se ruine en dîners, ou ruine de pauvres marchands, uniquement pour faire à telles et telles gens un honneur qui consiste à déranger leur estomac en flattant leur palais.

Une autre affaire importante après le dîner, ce sont les *cartes*. Il faut se peindre des créatures, formées à l'image de Dieu, assises autour d'un morceau de drap vert collé sur bois, tenant en main de petits chiffons de papier lustré où sont dessinées quelques figures baroques, en dépit de toutes les règles de la peinture; ces êtres doués de raison s'amusent à voir qui comptera le plus de points, ou qui

devinera que tel ou tel chiffon se trouve entre les mains de tel ou tel. Aux bons devineurs, aux heureux, ou simplement aux fripons qui savent tirer parti de ce passe-temps, on donne l'argent qui a été enlevé au laboureur gagnant sa subsistance à la sueur de son front, ou qui est le prix d'une conscience vendue, ou qui a été reçu en héritage et en dot, ou qui appartient à des créanciers.

Avec la soirée commence encore une autre affaire importante : il faut *sauter* en cadence aux sons de la musique. Les brebis, il est vrai, sautent aussi, les agneaux bondissent, mais seulement quand l'envie les en prend; les hommes du monde sautent la plupart du temps, comme des singes sur la corde tendue; à rien ne tient qu'ils n'en pleurent. Mais, il y a obliga-

tion, devoir! Le maître veut que demain l'on dise qu'il a eu bal. Ainsi, les conviés à qui la goutte n'a pas encore mordu les jambes, à qui la gourmandise n'a pas enflé tout le corps, à qui l'âge n'a point relâché les muscles et appesanti les membres, doivent sauter, doivent par leurs gambades payer l'honneur de l'invitation; et ils acquièrent, par des sauts et des bonds prolongés sans humeur, le droit d'être invités en d'autres maisons.

Enfin, autre affaire importante, c'est *le souper*, second tome du dîner. Puis, la nécessité de s'aller tenir couché quelques heures pour sommeiller; après quoi l'on se réveille avec une tête appesantie, une langue blanchâtre, et des membres engourdis de fatigue.

Le lendemain ressemble à la veille, le

jour suivant n'en diffère point, et ainsi passe la jeunesse, la vie entière. Le corps usé se dissout, l'âme s'échappe, et l'être pensant n'a laissé sur la terre aucune trace de son existence; son nom reste quelque temps dans les registres des notaires, dans les mémoires des fournisseurs; il tombe enfin dans les ténèbres de l'oubli, tandis que des milliers d'autres créatures semblables sautent, mangent, courent, s'agitent dans cette même voie de néant, pour disparaître de la surface de la terre comme des huîtres.... Je le demande : N'est-elle pas plus utile, la vie d'un mouton de la race des mérinos, qui, durant qu'il existe, habille et enrichit de sa toison beaucoup de gens, ne médit de personne, ne calomnie point pour avoir un emploi auquel il n'est nul-

lement propre ; qui, enfin, ne dépouille point les êtres confians de leur honneur et de leurs biens. Et en citerait-on un seul qui, en présence du vulgaire des moutons, se soit jamais glorifié d'être mérinos?

Vous trouverez dans le grand monde, non-seulement des adolescens, mais des enfans qui parlent plusieurs langues, avec plus ou moins de facilité. Mais de quoi parle-t-on en haut lieu ? en vérité, j'ai honte de le dire. Dans une réunion de famille, entre personnes liées par un intérêt commun (qu'on se plaît à nommer de l'amitié), à la place des épanchemens du cœur, que met-on ! la médisance ; la médisance que l'on décore dans le monde du nom de franchise et d'observations fines. Ecoutez les dis-

cours des petits comités du matin ; en voici l'essence : « Une telle ne sait pas s'habiller ; S** est une coquette ; T** est une vilaine ; Z** n'est qu'une sotte ; M** une dépensière ; F** une sournoise ; un tel est insupportable ; K** un niais, un bouffon ; V** est tout bonnement un sot ; B** est épris de lui-même ; celui-ci jouit d'un crédit qu'il ne doit pas à ses services ; celui-là est en pleine disgrâce, et pour cause. Là on s'est bien ennuié ; là on s'est bien amusé, nonobstant la maussade figure de la dame du logis. Demain, on peut espérer de s'amuser dans telle maison, mais on se mourra d'ennui dans telle autre où toutefois, en revanche, se trouveront des personnages marquans. » Si nous passons aux grandes assemblées, voyons ce qu'on y dit : « Aujourd'hui le

froid est plus vif qu'hier; cela vient du vent, car le baromètre n'a pas descendu d'un degré. K** est enfin nommé; C** vient de recevoir Sainte-Anne en diamans (1); M** est destitué; N** est arrivé hier, O** part demain matin. Il y a des nouveautés dans les magasins de modes; la G** est la meilleure couturière; oui, après la Q**. Vous ne trouverez pas un plus habile coiffeur que P**; j'aime mieux X**. Telle grande dame est alitée, telle demoiselle se marie, et telle autre est nommée demoiselle d'honneur. Madame N** a mis au monde un fils; madame V** a perdu sa fille »; et ainsi de suite.

Est-ce donc pour un pareil usage que

(1) L'ordre de Ste. Anne.

le don de la parole a été fait à l'homme! N'aurait-il été distingué de la brute par une âme immortelle, par un esprit observateur, par la raison, par le génie, que pour frapper l'air de vains sons à la manière des perroquets et des pies! La pensée et le sentiment s'envolent loin du grand monde, comme le rossignol et l'alouette fuient loin des sables et des stépes infertiles. Le lourd corbeau fond sur un cadavre; c'est sa nourriture. Le rossignol se retire dans les bois; l'alouette fend les airs; tous sont fidèles à leur instinct; l'homme seul étouffe en lui la nature, comme s'il craignait d'être ce que le créateur l'a fait. « Etre, toute la vie, de l'enfance à la caducité, un esclave des prétendues convenances du monde, une sorte de machine à faire des

révérences, à jouer des jambes et de la mâchoire; parler et ne penser rien, penser et ne rien dire; écouter des sottises et répondre à l'avenant; s'agiter sans fin ni cesse; s'étourdir enfin sur tout et par tout.... quoi! c'est-là ce qu'on appelle vivre! Ah, mon cher Arsalan-Sultan, tu avais raison, mille fois raison! Vive les stépes kirghises! Là du moins, tout tend vers un but; ici la vie elle-même semble n'en avoir aucun. » Voilà ce que j'inscrivis dans mes tablettes deux ans, jour pour jour, après mon entrée dans le grand monde. Si j'eusse entrepris de décrire avec détail ces deux années, il m'aurait fallu écrire cinquante tomes de sottises aussi semblables les unes aux autres, dans leur diversité, que le seraient deux *élégantes*, l'une de Paris et l'autre

de Moscou ou de Pétersbourg. Mais il a été écrit, sans mon secours, assez de platitudes. Dans ces deux années, au lieu de me déveloper l'esprit, j'ai pensé perdre entièrement le peu que j'en ai, faute d'en faire aucun usage. Ayant suivi à la lettre les instructions de Milovidine, j'avais en effet obtenu une place par protection ; j'avais passé par trois *rangs*, et je pouvais déjà en espérer un quatrième, bien que, jusqu'à ce jour, je ne susse encore où se trouvait, ni comment se nommait précisément la *Chancellerie* dans laquelle j'avais été inscrit pour le service de l'Etat.

Dans le cours de ces deux ans, j'étais devenu le confident des vieilles dames, le favori des hommes du *bon vieux temps*, le camarade d'une foule de jeunes

gens, l'ami d'un grand nombre de jeunes dames qui me trouvaient aimable, doux, et complaisant. Mais, mon âme était faite pour l'activité, pour les sensations fortes. L'existence mondaine n'est qu'un sommeil agité. Ce théâtre convenait mal à mon caractère.

Ma mère continuait de se livrer tout entière à la vie religieuse. Milovidine, ayant reçu d'un homme consciencieux dix mille roubles, dette de jeu contractée envers lui dans le temps où il vivait à Moscou avec sa femme, partit à la recherche de sa chère Pétronelle, ayant conjecturé qu'elle vivait retirée dans quelque coin de la Pologne. Je me trouvai seul à Moscou, et l'ennui me gagna. Mon cœur avait besoin d'aliment ; je cherchais envain des amusemens. Beau-

coup de femmes souriaient à mon intention ; beaucoup me choisissaient pour leur cavalier dans la danse du *cotillon*, et dans les petits-jeux; on caressait mon amour-propre par des marques de préférence. Mais, je ne voulais, ni me faire l'esclave des fantaisies passagères de certaines femmes, ni en tromper une sur ma fortune en me mariant. Wyjighine, beau, bien fait, pouvait, sans être noble d'origine, sans posséder mille cinq cents âmes, plaire aux jolies femmes; mais en épousant une demoiselle de bonne famille, il faut prouver ce qu'on est. J'eus assez de bons sens pour ne songer ni à l'amour, ni au mariage. Du reste, cette conduite était moins la suite d'un raisonnement, qu'une conséquence de ce que mon cœur ne s'était pas encore

pris d'amour. Pour y faire éclater la mine des passions, il ne fallait qu'une étincelle. Rien ne pénètre à travers les enveloppes glacées du grand monde, sinon les aiguillons de l'intérêt. Il y a des gens qui, dans leur simplicité, prennent pour de la flamme quelques rayons du soleil réfractés sur un édifice de glace. Erreur ! Là se trouve beaucoup d'éclat, sans doute, mais de chaleur point.

J'étais au sein d'une dissipation incessante, et je cherchais encore de la dissipation. Mais chez nous, pour l'homme du monde, il n'est point de milieu entre l'ennui et les déréglemens. Les sciences et les arts ne font que d'éclore; c'est déjà beaucoup qu'ils promettent de se développer dans notre haute société, et ils ne produisent encore aucun fruit ca-

pable de nourrir des âmes engourdies dans l'oisiveté. D'ailleurs, les arts et les sciences, à Moscou, sont abandonnés à une classe d'hommes particulière, et ne sont guères connus dans le brillant tourbillon que sur des ouï-dire. Le seul plaisir social des habitans de Moscou est le théâtre. J'étais passionné pour le spectacle ; ne trouvant pas un moment libre pour lire moi-même, j'étais bien aise d'entendre les acteurs lire de mémoire en public. Le théâtre, sans me soustraire aux exigeances de la société, m'offrait de quoi satisfaire mon goût pour les plaisirs de l'esprit.

Un jour, il fut annoncé dans les gazettes qu'une actrice de province, nouvellement arrivée à Moscou, allait débuter dans l'emploi des coquettes. La

cousine de Milovidine, qui était devenue ma véritable amie, me pria de prendre une loge : « Je suis si fatiguée de la vue de nos prudes de salon, dit-elle, que je serais charmée de voir une coquette. » J'avais envie de lui dire de se bien regarder elle-même dans sa Psyché, mais je sus me taire, et je courus arrêter une loge. Nous allâmes ensemble au théâtre. La toile se lève. La nouvelle actrice ne paraît point dans les premières scènes ; la belle cousine et moi nous épuisons notre esprit en remarques sur les malheureux artistes, qui, comme on dit, suaient sang et eau pour nous plaire. J'étais dans la plus joyeuse disposition d'esprit. Mais, voici la débutante qui entre en scène ; le parterre applaudit pour l'encourager ; elle s'arrête, s'incline,

s'approche, elle est sur l'avant-scène, elle parle, mais moi je ne vois rien, je n'entends rien. — Qu'avez-vous donc ? me dit la cousine Annette qui se mourait d'envie de me communiquer ses observations sur le costume de la débutante. Pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous ! vous êtes pâle, vous tremblez; vous trouvez-vous mal ?... — Oui, très mal, répondis-je à voix basse; et je sortis brusquement de la loge. J'avais reconnu dans la débutante.... Grounia !

Ai-je donc eu de l'amour pour Grounia ? Je ne sais. J'étais fort jeune quand je formai une liaison avec elle, et mon âme n'était pas alors susceptible de grandes passions. Les passions pouvaient échauffer mon cœur, mais non l'embrâser. La beauté de Grounia avait fait

jadis une impression forte sur mon imagination, et nullement sur mon cœur. Avant et apres ma triste déconvenue d'Orenbourg, j'ai rencontré beaucoup de femmes plus belles que Grounia; mais aussitôt que j'eus atteint cet âge où les passions commencent à ébranler l'âme, je me persuadai que, malgré la trahison de cette fille, malgré tout le mal que m'avait causé sa perfidie, il n'était point de femme plus attrayante que Grounia. Son regard et le son de sa voix produisirent toujours sur moi un effet indicible. Je crois, que les yeux bandés, parmi un million de voix j'aurais reconnu Grounia à la sienne. Sa voix allait droit à mon cœur, et ses regards avaient je ne sais quelle influence magique pour attirer et fixer les miens. Depuis le jour de

notre dernière entrevue, je m'étais efforcé de l'oublier entièrement; mais, malgré moi, je me souvenais de Grounia dans le monde lorsque l'amour m'y tendait ses filets. De tant de jolies femmes que je voyais chaque jour, aucune ne me plaisait. Ah! pourquoi, me disais-je souvent, l'âme de Grounia est-elle si peu en harmonie avec ses traits! Je finissais toujours par vouloir me délivrer de son souvenir. Et la voilà de nouveau qui se présente devant mes yeux!

Après m'être un instant reposé au café, je sortis pour respirer le grand air, et je fis quelques tours près du théâtre. Je me demandais en vain comment et pourquoi je m'étais trouvé mal à la seule vue de Grounia. Je voulus attribuer cela à la crainte, à l'horrible souvenir du danger

auquel j'avais été exposé à Orenbourg par suite de sa trahison qui avait occasionné ma maladie. Mais ce n'était ni crainte, ni horreur. Grounia se présentait à mon imagination, nullement sous un aspect terrible, mais dans tout l'éclat, avec tout le charme de sa beauté. Elle est grandie, formée, embellie, pensais-je; mais je ne la reverrai plus, je ne dois plus la revoir jamais. Comme je prenais ce parti, j'étais déjà dans le couloir, et machinalement je rentrai dans la loge. Je puis la voir en public, me dis-je tout bas, pour excuser ma faiblesse; faudrait-il donc que je me privasse du théâtre, à cause de cette petite...! — Eh bien! êtes-vous remis? me dit la cousine Annette. — Je me sens un peu mieux.... — Ah! la charmante actrice que la dé-

butante, reprit la cousine; quelle grâce, quel ton! Et comme elle est naturelle, comme elle possède son emploi! De plus, elle chante fort agréablement, et de plus encore elle est jolie. En vérité, c'est une excellente acquisition pour notre théâtre, et cette belle madame *Primanka* (1) fera certainement tourner la tête à toute notre jeunesse.

Sans rien répondre à tout cela, je jetai les yeux sur l'affiche pour y lire le nom que s'était donné Grounia. J'avais laissé passer deux actes; je vis Grounia dans le troisième. Elle joua parfaitement et surpassa les espérances des amateurs. Il n'y avait point de fin aux applaudissemens; et, après la pièce, on la fit revenir un

---

(1) Appât, piége, ruse.

instant sur la scène. Tant que dura le jeu de Grounia, je fus comme dans le feu. Mon âme s'attachait à chacune de ses paroles, à ses mouvemens, à ses moindres gestes ; je craignais pour elle, je tremblais,et à rien ne tenait que je ne fondisse en larmes quand les applaudissemens retentissaient dans la salle. Il semble que je serais mort avant de quitter la loge si elle n'eût eu qu'un succès médiocre.

Je conduisis ma dame jusqu'à sa voiture, et je renonçai au plaisir de l'accompagner, de passer la soirée chez elle. Je me rendis instinctivement au passage des comédiens, et m'enveloppant alors de mon manteau, je voulus regarder de près Grounia. Elle sortit bientôt, et moi, j'oubliai en ce moment de me couvrir le

visage : — Wyjighine ! s'écria-t-elle. — Grounia ! répondit ma voix pour moi ; et je ne pus ajouter un seul mot. Elle me regarda attentivement, puis elle prit mon bras, et m'entraîna doucement avec elle, au moment où sa voiture avançait ; elle y entra et me fit asseoir auprès d'elle ; elle me l'ordonna ; j'obéis. La voiture roula, et je gardai le silence, n'osant lever les yeux et redoutant des explications qui pourraient couvrir de confusion Grounia. C'est elle-même qui me tira de cette situation pénible. — Vane, mon ami, mon cher Ivane ! tu as bien sujet de m'en vouloir ; je suis coupable, mais non pas autant que tu crois. J'étais jeune, sans expérience, je n'avais point encore de volonté à moi, j'agissais en tout au gré de ma mère. Tu sauras tout,

et mon cœur me dit que tu me pardonneras, que tu m'aimeras comme auparavant ; tu m'aimeras comme je t'aime. Dis-moi comment j'ai joué aujourd'hui.— Je lui baisai la main, je poussai un profond soupir et lui dis : — Tu as joué en perfection ; c'est admirable, mais je n'en suis pas surpris ; la nature t'a fait naître comédienne. Ton jeu m'a mis naguères à deux doigts de la mort, et aujourd'hui tu veux m'ôter le repos et le bonheur. Grounia, tu as trop de grâces et d'artifice ; je te crains ! Permets que je sorte de cette voiture, et que je te dise adieu pour jamais !... Je prononçai ces derniers mots d'un ton si malheureux que Grounia en fut elle-même troublée. J'étais près d'étouffer en voulant retenir mes larmes. Il se livrait en moi un vif com-

bat ; mon cœur était navré d'amertume.

—Tu me crains, Ivane ; tu veux me fuir et tu parles de mes grâces. Tu me fais bien de la peine, et en même temps tu me procures le bonheur le plus parfait. Crois-moi, mon ami, je t'aime sincèrement ; je n'ai jamais cessé de t'aimer. Depuis le moment de notre séparation jusqu'à ce jour, ton image n'est sortie ni de mon cœur, ni de ma mémoire. Si j'ai été coupable envers toi, j'ai expié ma faute par bien des souffrances et par un vrai repentir. Ivane ! aime-moi ou je mourrai de désespoir.— En achevant ces mots elle fondit en larmes.

L'ivresse s'empara de mes esprits ; je ne sais ce que je lui répondis ; j'étais heureux. Quand la voiture s'arrêta, notre liaison était déjà beaucoup plus étroite

qu'avant son départ pour Orenbourg. Nous montâmes l'escalier en nous tenant par la main, et dès que nous fûmes dans la chambre nous nous embrassâmes comme d'anciens amis ; il ne semblait pas qu'il y eût jamais eu discorde entre nous. La table était mise ; Grounia fit apporter un couvert de plus et du meilleur vin ; puis, me prenant sous le bras, elle me conduisit, une bougie à la main, par toutes ses chambres. — Regarde, mon ami, mon petit ménage, dit Grounia ; c'est à toi d'en disposer, d'y commander ; tu es le maître ici. Voici mon salon ; il n'est pas grand, mais je n'avais pas intention d'y recevoir beaucoup de monde. Cette pièce est mon cabinet de toilette ; ici, la salle à manger ; voici maintenant ma chambre d'étude, et voici

ma chambre à coucher. Ne trouves-tu pas que ma chambre à coucher est décorée avec goût? » — Toutes ces chambres, ma chère Grounia, sont décorées avec goût, sinon avec luxe. Il faut donc que tu aies de bons appointemens. — Mon ami, les appointemens des comédiens russes ne sont rien. Toutes mes espérances portent sur ma représentation à bénéfice. J'ai apporté à Moscou deux mille roubles; j'ai déjà presque tout dépensé pour des objets indispensables, et j'ai contracté une dette de trois mille roubles pour mon ameublement. Dieu est bon; nous nous arrangerons de manière ou d'autre. Convenons seulement, mon bon ami, qu'une jeune femme, une actrice, douée de quelque talent et d'une assez jolie figure, ne peut pas vivre com-

me une danseuse de corde. Allons souper.

Je soupai avec Grounia, et je restai chez elle jusqu'à deux heures du matin, sans trouver le temps de lui faire dire ce qui l'avait poussée à se faire comédienne. Dix fois elle commença de parler à ce sujet, et dix fois je l'interrompis pour lui parler d'amour. Tout ce que je sus dans cette première entrevue, fut que sa mère n'était plus, et qu'elle restait sans revenus ni terres. Elle me pria de venir dîner chez elle le lendemain, promettant de me conter son histoire. Je retournai chez moi, amoureux fou, et ne cessant de me répéter : « Grounia ! cette chère Grounia ! Elle m'aime ; elle m'a trahi, indignement trahi ; mais je suis sûr qu'il n'y a point de sa faute. »

Le matin, en m'éveillant, je réfléchis que Grounia devait se trouver malheureuse avec un tiroir vide et une dette de trois mille roubles; je lui en envoyai bien vîte cinq mille par Pétrof.

Je vivais assez grandement; j'avais équipage, je m'habillais toujours à la mode du jour, je régalais des amis, j'offrais des cadeaux aux dames le jour de leur fête, je portais des bonbons et des joujoux aux enfans gâtés, afin de plaire aux mamans; je prenais, argent comptant, des billets à des loteries qui ne se tiraient jamais, et je payais mes dettes de jeu aux vieilles brelandières dont je ne recevais jamais rien. Malgré toutes ces dépenses, je n'avais pas entamé mon capital. Cela surprendra beaucoup de personnes, surtout lorsque je dirai que

je n'employais aucun moyen extraordinaire pour me procurer de l'argent. Si la fortune sourit à quelqu'un, l'argent lui arrive de toutes parts, il n'a d'autre peine que de le recevoir; il est vrai aussi que si la fortune commence à le trahir, ni caisses, ni coffres, ni bois, ni fer n'en retiendront un copeck; cent mille roubles fuiront à travers ses doigts comme quelques globules de vif-argent. Je jouais honnêtement aux jeux de commerce, mais j'avais pour moi une attention et un calme imperturbables. Je jouais gros jeu et presque toujours je gagnais, sans que je connusse rien aux manéges des fripons; mon bonheur déconcertait les conseils tenus contre moi par les joueurs. Jouait-on à la banque, je mettais à l'improviste quelques cartes

dans la taille; je gagnais, je levais les enjeux, et je rentrais chez moi. Lorsque j'étais dans une mauvaise veine, je me levais au lieu de m'obstiner à vouloir regagner l'argent perdu. Je suivais en tout cela le conseil de Milovidine qui savait parfaitement conseiller les autres et nullement pratiquer lui-même ces principes, parce qu'il était de sang-froid en prêchant, mais de feu et de poudre en agissant. Quant à moi, n'étant ni possédé de la fureur du jeu, ni avide de gain, je jouais, comme on dit, bon jeu bon argent; et comme la fortune me favorisait, il se trouva que, sans être joueur, je vivais du jeu. Je gagnai, en deux ans, à peu près vingt-cinq mille roubles, argent comptant, et il m'en était dû encore pour le moins autant.

Comme j'envoyais à Grounia tout mon argent, ne me réservant que quelques centaines de roubles pour les dépenses courantes, je me mettais dans la nécessité d'entamer mon capital, en cas de quelque besoin imprévu. A la vérité, ceci me contrariait; mais quand j'envoyais mon argent à Grounia, je pensais à Grounia et non à l'argent. Elle fit cadeau de cent roubles à Pétrof, le jour de mon premier envoi; Pétrof, enchanté, ne pouvait assez me parler de la *belle dame qui est si bonne*, comme il l'appelait. Grounia me remercia par une lettre si tendre que, moi, en la lisant, j'étais prêt à lui donner sur-le-champ jusqu'à mon dernier copeck. Si quelqu'un m'affirme qu'étant amoureux, il songeait à l'argent, je lui répondrai qu'il faisait peut-

être de fort bons calculs, mais qu'il n'aimait point. L'amour est une maladie, un état fébrile du corps, qui jette du trouble dans l'esprit. L'homme amoureux n'a plus aucun jugement. Celui qui conserverait son jugement, en amour, pourrait-il tuer en duel un autre homme parce que celui-ci aurait plu à l'objet aimé? Et comment pourrait-il aussi se priver, et quelquefois priver une famille entière, du nécessaire pour satisfaire aux fantaisies d'une amante? Comment pourrait-il négliger le service de l'État, oublier, mépriser ses devoirs envers la société, envers ses concitoyens pour le désir d'être aimé d'une femme? Oui, l'amour véritable, l'amour-passion, est une maladie dangereuse qui souvent conduit le malade au tombeau, bien

plus souvent encore à la perte de ses biens et de sa réputation. Il n'y a qu'une seule chance de salut dans ce mal, c'est la sagesse, la véritable bonté d'âme, la délicatesse du cœur et de l'esprit de l'objet aimé.



CHAPITRE XXV.

LA COMÉDIENNE.

Je ne manquai pas de me rendre chez Grounia à l'heure du dîner. Elle me reçut en riant, pleurant, et répétant mille fois qu'il n'était pas de femme plus heureuse qu'elle sur la terre, puisqu'elle était sûre de mon amour. Nous nous mîmes à table, et je lui racontai en peu de mots ce qui m'était arrivé chez les Kirghises. Après le dîner, j'allai m'asseoir près d'elle, sur un divan, pour entendre ses confessions:

« Mon père, comme tu sais, laissa à son décès une assez belle fortune, mais ma mère, pendant mon enfance, disposa de ce bien, mangea mon héritage, et, qui plus est, fit des dettes. Tu as vu le train de vie que nous menions. Tous les amateurs, tous les professeurs du jeu de cartes s'assemblaient chez nous. Tout ce qu'elle gagnait, à coup sûr et en communauté avec les joueurs, elle le perdait avec eux au *petit bonheur*, et perdait encore de son argent. Pour surcroît de malheur, elle se prit de belle passion pour un jeune vaurien qui promit de l'épouser; le galant lui emprunta une somme considérable, et il épousa.... une autre femme. A l'époque de notre départ pour Orenbourg, notre situation était tout-à-fait désespérée. Notre maison était

hypothéquée, nous ne possédions pas cinq roubles de capital, et nous avions des dettes pour le double de la valeur des biens; mais, nous emportions l'espérance de relever nos affaires au moyen de ce qui nous reviendrait dans la succession de mon oncle.

» A peine fus-je sortie de la pension où j'ai appris à me tenir droite, à faire la révérence et à babiller en français, que ma mère entreprit de compléter mon éducation en m'initiant aux mystères de la coquetterie, afin que par ma beauté et mon amabilité j'attirasse chez nous les jeunes gens riches. Tu as souvent vu toi-même que je tirais une carte du jeu pour un joueur ardent, et que je l'engageais à faire une grosse mise pour *faire essai de mon bonheur*. Je m'adres-

sais pour cela à des joueurs qui n'étaient pas indifférens à ma beauté, et qui ne demandaient pas mieux que de me complaire. La carte que j'avais choisie ne manquait jamais de perdre, car les joueurs, bien entendu, me soufflaient quelle carte je devais tirer, et quand je devais la placer. Ce rôle me répugnait, mais il fallait obéir; il fallait même faire des œillades, sourire avec grâce, et attendre les fades complimens des joueurs amoureux que je devais bercer d'un espoir de retour. Je te jure sur l'honneur que je n'ai été aimable qu'avec la plus extrême répugnance, jusqu'au jour où je t'ai connu.

» On m'ordonna de t'attirer à la maison, et ce fut le premier ordre qui se trouva parfaitement d'accord avec mes sentimens. Je n'eus aucun besoin de fein-

dre avec toi, car je t'aimais sincèrement. Souviens-toi qu'au lieu de t'exciter à jouer, je quittais tout pour t'entraîner loin du jeu. Ma mère me faisait là-dessus des querelles qui finirent par une explication, où je lui déclarai d'un ton ferme, que si, dorénavant, je consentais par obéissance à tromper tous les autres, ce ne serait qu'à la condition de ne point t'entraîner au jeu. Et l'on me laissa maîtresse sur ce dernier point.

» A Orenbourg, nous eûmes bien du malheur. Au moment où le tribunal se disposait à nous mettre en possession de tout l'avoir de mon oncle, parurent tout-à-coup cinq ou six héritières, filles adoptives du défunt, avec un testament écrit en bonne forme et devant témoins. L'héritage de mon oncle n'était pas un do-

maine patrimonial, mais un bien acquis par mon oncle lui-même, et il y avait d'autant moins lieu de contester la libre disposition qu'il en avait faite, que les jeunes légataires étaient fort jolies et ne manquaient pas de protecteurs. Ma mère en prit son parti, et elle ouvrit de nouveau une maison de jeu. Elle fit venir aussitôt quelques habiles gens de Moscou; il me fallut reprendre mon rôle de syrène, et notre demeure valut bien ce qu'on raconte des écueils enchantés de Carybde et de Scylla.

» Les affaires allèrent mal jusqu'à l'hiver; nous ne vécûmes à peu près que d'emprunt. C'est surtout dans le commencement que notre pénurie était grande. A cette époque arriva à Orenbourg, pour affaires de service, un aide-de-

camp d'un général de St.-Pétersbourg, le capitaine comte *Lovkof*, jeune homme d'un extérieur agréable, fils de riches parens, gai de caractère et fort aimable. Il m'aperçut à la promenade, chercha à se lier avec nous, et vint nous voir tous les jours. Ma mère m'ordonna, sous peine de sa malédiction, d'employer toutes les ressources de la coquetterie pour faire tourner la tête du comte Lovkof. Ce jeu était beaucoup plus dangereux que les cartes; et il arrive bien souvent, en amour, que l'on perd la partie dans laquelle on a cru gagner. Le comte, en perdant chez nous son argent, prétendait bien avoir acquis des droits sur ma personne; et insensiblement, il me prit dans les filets que j'avais préparés pour lui. En écoutant ses fleurettes, je m'accoutumais tel-

lement à l'entendre, que j'éprouvais un mortel ennui dans les heures où je ne le voyais pas; et pour retenir le comte dans ma dépendance, je lui fis de tendres aveux. Lovkof était un homme expert en amourette, et il se forma bientôt entre lui et moi une étroite amitié; la familiarité se glissa dans nos tête-à-tête; tu en as été témoin.....

» Tu vivais encore dans mon cœur; mais, je le confesse, ton amour respectueux, timide, me semblait être un enfantillage quand je le comparais à la passion vive et ardente du comte. Lorsqu'il apprit de Vorovatine que tu étais venu de Moscou à Orenbourg pour moi seule, il jura de t'arracher la vie, et c'est pour te sauver que je feignis de te dédaigner. Le danger était grand, j'ai

choisi un moyen énergique, cruel peut-être, afin de l'écarter; pardonne moi, je croyais bien faire. Lorsque tu parus subitement dans le bosquet, ton acharnement à m'avilir aux yeux du comte me mit hors de moi, et la colère fut cause du traitement que je te fis éprouver. Mon cher Ivane, me pardonne-tu sincèrement? »

Grounia pleurait. — C'est moi qui te prie d'être sincère, lui dis-je. Mon cœur te pardonne tout sans restriction. J'oublie entièrement le passé; je t'aime, je t'adore; jamais je n'eus pour toi tant d'amour. Continue, et ne me cache rien.

« Je voulus savoir ce que tu étais devenu; on me dit que tu étais tombé malade; que Vorovatine avait le lendemain changé de logement; qu'un inconnu était

venu te prendre dans un télégue pour te conduire à l'autre logement, mais que personne ne t'avait revu depuis ce moment. Vorovatine partit d'Orenbourg quelques jours après, sans nous dire adieu, et je ne sus ce qu'on avait fait de toi. Une secrète voix me reprochait d'avoir causé ta perte. D'horribles songes assiégeaient mon imagination; je te voyais expirant, ou je voyais ton ombre; tout me parlait de vengeance, tout me faisait trembler, je priais, je sanglottais, je me reprochais ta mort..... Enfin, je repris peu à peu ma tranquillité; je ne t'oubliai point, mais je pensai plus rarement à toi.

» Mon ami, dispense moi de t'exposer en détail des fautes que je déplore. Le comte, m'ayant représenté avec adresse combien ma position dans une maison

de jeu était misérable, promettant d'ailleurs de m'épouser après la mort de son père vieux et malade, me persuada de le suivre secrètement à Kief, ville où était le régiment près duquel il servait, ayant quitté sa qualité d'aide-de-camp. Mon aveuglement fut de courte durée. Le comte s'était montré aimable, galant, poli comme font tous les séducteurs avant l'exécution de leur projet, mais il devint tout-à-coup grossier, capricieux et froid, pour se dégager. Il ne se passa plus un jour sans querelles, sans reproches et sans larmes. Le mépris dont j'étais abreuvée, et la légèreté du comte qui formait d'autres liaisons, me mettait au désespoir. Il finit par me déclarer que son père était mort; je lui rappelai sa promesse, il se tut; je le priai

de m'emmener avec lui à St.-Pétersbourg, il prétendit que cela était impossible; il partit, et je sus un mois après, que le père de mon séducteur vivait encore, et que le perfide venait d'épouser une demoiselle riche et de haute naissance.

» Je voulus aller trouver ma mère qui était retournée à Moscou. Mais, lorsque j'écrivis pour sonder ses dispositions à mon égard, elle n'était plus de ce monde. Je restai donc orpheline, sans protecteurs, sans argent, sans réputation, dans une ville où je n'osais lever les yeux.

» Le comte chargea un de ses amis de transiger avec moi en m'offrant une pension, à la condition que je le laissasse en repos. Je méprisai son offre, et j'écrivis à sa femme une lettre où j'exposai tout

l'odieux du procédé de son mari. Je balançai longtemps, si je devais encore vivre, ou me jeter à l'eau. Ma jeunesse triompha du désespoir ; je me calmai, et, pour gagner ma subsistance en attendant mieux, je me serais résignée à tout, même à la condition de servante. Il passait alors par Kief une troupe de comédiens ambulans, composée de quelques écoliers chassés de différens séminaires, et d'actrices de plusieurs théâtres de seigneurs, toutes sachant à peine lire. Il me vint l'idée de me faire actrice. Un ex-souffleur, chef de cette horde, ayant mis mes talens à l'épreuve, fut si content de moi qu'il m'adjoignit aussitôt à sa troupe en qualité de première chanteuse, de première actrice soit tragique, soit comique, et de première danseuse. Je

ne voulus pas paraître sur le théâtre à Kief où les officiers me connaissaient. Nous partîmes pour les foires de la Petite-Russie, où je me fis une réputation; c'est moi qui attirais le public à nos représentations, c'est moi seule qui soutins la troupe; aussi étais-je plus respectée que le directeur lui-même. Il n'y avait pas jusqu'aux femmes qui ne m'aimassent, parce que je n'allais point sur leurs brisées; je me conduisais honnêtement, je ne voulais point avoir d'adorateurs, et même je passais pour une femme à grands principes. Les amans perdaient leur peine et ne faisaient que m'importuner. Quelques-uns des petits gentillâtres de la province allèrent jusqu'à me proposer leur main; mais je prenais goût à la vie indépendante, et je ne fus pas

tentée d'aller m'enterrer vive dans le fond de quelque misérable petite campagne. Les applaudissemens étaient devenus nécessaires à mon existence. Je me berçais de l'espoir d'acquérir une grande réputation.

» Le manque d'argent nous suivait partout. En arrivant dans une ville, nous vivions ordinairement à crédit, jusqu'à ce que nous eussions gagné de quoi payer nos dettes, et de quoi passer dans une autre ville. Chacun s'habillait sur la recette de son bénéfice; on se logeait et l'on mangeait à frais communs ou aux frais du directeur. Il était question de partager le produit des recettes, chaque fois que nous arrivions à une foire; mais, quand la foire était finie, et nos dettes payées, il n'y avait plus rien, et parcon-

séquent point d'embarras pour le partage. Nous vivions gaîment, du reste; nous jouissions du présent.

» Un jour, à notre passage dans une toute petite ville, le directeur nous déclara que la caisse se trouvait tellement épuisée, que nous ne pouvions plus continuer le trajet proposé. Nous nous arrêtâmes à une auberge; nous construisîmes un théâtre dans une remise, nous fîmes des lustres avec des cercles de tonneaux, et nous suspendîmes tant bien que mal nos décorations de carton; puis, nous placardâmes des affiches écrites à la main, dans les carrefours. Quelques jours se passèrent sans que personne se présentât à notre théâtre. Cependant un riche particulier s'arrêta dans l'auberge; il venait de Saint-Pétersbourg,

et allait visiter ses propriétés. Ayant vu d'après notre affiche que des comédiens se disposaient à représenter : *Dmitri l'Imposteur*, tragédie de *Soumarokof*, et le *Meunier*, opéra ; ayant appris de notre aubergiste que les pauvres acteurs n'attendaient que des spectateurs pour déployer leurs beaux talens, le voyageur, pour s'amuser, demanda spectacle, et, moyennant cinquante roubles, il alla prendre place tout seul avec son chien. Malgré les aboiemens du chien qui troublait la déclamation, et qui se mit à hurler lorqu'il vit éclater la rage de Dmitri l'Imposteur, malgré les chandelles, mal assujéties aux cercles suspendus, et dont les unes coulaient, les autres tombaient sur la tête des acteurs, malgré les cordes cassées de nos miséra-

bles violons dont aucun ne se trouva en état de nous accompagner, nous arrivâmes assez heureusement à la fin de notre spectacle, et le riche particulier remarqua en moi des moyens qu'il lui plut de regarder comme un beau talent pour le théâtre. Il me fit présent de deux cents roubles pour que je me rendisse au chef-lieu de gouvernement, où un amateur de l'art dramatique entretenait une troupe. J'en crus le conseil de cet homme généreux; je quittai mes camarades, et dès que je fus arrivée au chef-lieu, je me présentai chez le directeur. Après mon premier début, on m'assigna un bénéfice, à la condition de jouer quatre fois au profit du théâtre. Mon bénéfice fut éclatant, car c'était le temps où la noblesse se trouvait réunie pour les élec-

tions, et je plaisais au public. Avec le produit de ma recette et quelques lettres de recommandation, je partis pour Moscou, et je suis maintenant engagée ici au théâtre. D'après mon début, tu peux juger de mes moyens, et prévoir les succès qui m'attendent devant le public de cette capitale. — Ma chère Grounia, tu ne vois que les agrémens de l'état d'actrice; c'est une carrière qu'une femme bien élevée ne parcourt qu'autant qu'elle peut en sortir sans tomber ensuite dans la misère. Crois-moi, Grounia, quitte le théâtre; je t'épouserai, nous irons dans quelque ville éloignée où, avec mon capital, je ferai le commerce, ou bien je me livrerai à l'agriculture. Quand le cœur est satisfait, il faut si peu pour vivre heureux!

Grounia réfléchit un instant, puis s'appuyant sur mon épaule, et me regardant d'un air plein de grâce, elle me dit : — Wyjighine, tes rêves arcadiens sont bons en vaudeville, mais ne valent rien en réalité. Est-ce qu'au nom de gloire ton cœur resterait froid ? Est-ce que le brillant partage de ta Grounia te touche si faiblement? Ivane, mon cher Ivane, si tu savais quelle douceur ont les applaudissemens pour le cœur et pour l'oreille, combien il est flatteur d'enlever les suffrages du public, de voir son nom cité avec éloge dans les journaux, tu ne voudrais point me faire changer d'état, tu serais au contraire doublement heureux de mon bonheur personnel et de mon amour pour toi. Non, Wyjighine, je ne puis quitter le théâtre

à l'heure même où il me procure gloire, moyens d'existence, plaisirs et triomphes, quand il me fait rentrer en grâce avec le monde que j'avais, pour ainsi dire, déserté. Laisse-moi épuiser ma félicité présente; attends; et pour récompense, je serai à toi pour toujours.

Je voulus répliquer, raisonner; mais Grounia me supplia de mettre fin à cet entretien. — Amour et gloire! s'écriai-t-elle; voilà la devise de toute actrice qui a de la vocation. Considère les choses sous leur véritable point de vue, ou bien, je serai malheureuse.

Il fallut se soumettre, ou plutôt je n'eus pas le courage d'insister, et je me tus. Un mois après ce tête à tête, Grounia était déjà l'objet des adorations de tous les amateurs du beau sexe et de l'art

dramatique, et l'objet de la haine de toutes les coquettes. Elle triomphait; moi, je souffrais et ne disais mot. Peu à peu, il se forma chez elle une petite société de protecteurs de l'art théâtral, d'actrices humbles et officieuses, telles qu'on en voit toujours fondre chez celles de leurs camarades devenues à la mode, pour rattraper un amant transfuge ou pour placer leurs billets de bénéfice; je vis encore là quelques employés du théâtre, aussi nécessaires aux succès de l'actrice que les chassis de bois aux décorations. Grounia se conduisait à merveille. Elle traitait avec une politesse noble et fière les gens riches et les amateurs des talens dramatiques, qui en tenaient pour elle. Elle les recevait à heures et à jours fixes, tous ensemble, en pré-

sence des autres femmes, et elle ne souffrait pas qu'on prît chez elle la moindre licence de geste ou de langage. Elle savait si bien prendre les employés du théâtre (1) qu'ils s'empressaient eux-mêmes de prévenir ses moindres désirs. Grounia était regardée comme un phénix d'esprit et de vertu parmi les femmes de sa profession. Dans les assemblées du grand monde on ne vantait plus que la belle actrice russe qui parlait français à ravir. Ce dernier point émerveillait les galans surannés. « Quoi, une actrice russe qui parle français! Ah! c'est char-

(1) Ces employés sont tous nobles; ils composent une administration près de chaque théâtre impérial, et cette administration dépend du gouvernement, qui décerne des récompenses aux employés.

mant, c'est charmant ! Quel malheur qu'elle ait de la vertu! répétaient à l'envi les vieux coqs; de la vertu dans une comédienne, c'est du luxe, et un luxe scandaleux qu'il faut constater ! » Ainsi parlaient les vétérans de la galanterie; Grounia souriait, et n'aimait que moi seul.

Un jour je trouvai Grounia dans le chagrin; ses yeux étaient rouges; la pâleur couvrait son visage; on voyait qu'elle avait pleuré. — Ma chère Grounia, pour l'amour de Dieu, lui dis-je avec intérêt, conte-moi ce qui t'afflige. — Ah! Wyjighine, que je suis malheureuse! On m'a donné le premier rôle dans un opéra nouveau, au grand désespoir de cette vilaine petite sotte de *Masquina*, dont tout l'orgueil vient de ce

qu'elle ruine le comte *Jalkine*, et se montre sur la scène toute resplendissante d'or et de diamans. Elle aura le second rôle dans cet opéra. J'ai arrangé cela à ma tête malgré toutes les intrigues du parti du comte. Déjà, j'ai entendu la sotte déclaration d'amour d'un gobe-mouche, vrai pilier de coulisses.... Oh ! ne te fâche pas, mon ami ; ne me fais pas les gros yeux ; sois bien tranquille ; je n'ai point écouté cette déclaration, je l'ai entendue et oubliée sur l'heure. Cependant le premier rôle est à moi. Mais, figure-toi la malice de cette maudite Masquina ; comme elle doit représenter une riche veuve qui est ma rivale, elle a commandé un beau costume qui sera brodé d'or pur sur velours, et elle veut paraître toute couverte de brillans près

de moi qui, jouant le premier rôle, n'aurai que du clinquant et de fausses perles de verre! — Mais, le mal n'est pas sans remède. Eh bien! voilà que tu pleures comme un enfant; calme-toi; causons, raisonnons de sang froid. — Eh qu'ai-je à faire de conseils et de raisonnemens? De cent vieux galantins qui me convoitent, j'en peux choisir un qui se ruinera pour moi. Mais je ne voudrais pas pour des millions m'enchaîner au corps d'un mourant. Chacun a son caractère; je ne dirai jamais *je t'aime* à qui il conviendrait de dire : *memento mori*. Les jeunes élégans sont pauvres comme le paon qui n'a que son plumage, ou bien ils sont tellement épris d'eux-mêmes qu'ils estiment leurs regards plus beaux et plus précieux que les diamans. Quel conseil

ai-je donc à recevoir, Ivane? Je n'aime que toi seul, et j'aimerais mieux sécher de honte et mourir de chagrin, que de violer la foi que je t'ai jurée.

Je baisai la main de Grounia, et lui dis : — Charmante amie, ton jeu brillant ternira l'éclat du costume de ta rivale. — Mais pourrai-je bien jouer? posséderai-je mes moyens quand je verrai resplendir devant mes yeux cette orgueilleuse poupée! — Combien faudrait-il donc pour ton costume? — Pour le costume? mille cinq cents roubles. — Mille cinq cents roubles ne sont pas grand'chose; mais, les brillans?.... — Oh! quant aux brillans, on peut les louer; il ne s'agit que d'avoir des gages à déposer. Je n'ai besoin d'avoir en propre qu'une jolie paire de pendans-d'oreille en bril-

lans et un collier de perles avec fermoir; et l'on pourrait louer tout le reste. Mais laissons cela; reste chez moi, Ivane, et nous nous désolerons de compagnie. — Pardon, ma chère, je ne puis rester plus longtemps. Je ne te demande qu'une chose; ne te mets pas l'esprit à la torture et n'entreprends rien avant cinq heures; je viendrai dîner avec toi et nous causerons de tout cela. Peut-être que Wyjighine te tirera de peine.

Je me trouvai dans une grande agitation d'esprit après avoir quitté Grounia. Elle m'aime, pensais-je, et par amour pour moi elle repousse toute proposition galante; elle va même jusqu'à me faire le sacrifice de son amour-propre, de sa vanité de femme! O incomparable Grounia! je dois reconnaître le prix de ton

désintéressement, je dois te rendre en partie le bonheur que me donne ton amour. Animé par ces douces pensées, je volai à la maison, je pris des billets de la caisse d'épargne, je courus aux bureaux du Conseil de tutèle, je retirai dix mille roubles; de là j'entrai chez un joailler, je choisis de beaux pendans d'oreille et un collier de perles fines avec fermoir, pour la somme de six mille roubles; je louai en même temps un diadême, un collier et des bracelets évalués à vingt-cinq mille roubles, pour la garantie desquels je laissai mes billets, et j'arrivai chez Grounia au moment où, ne m'attendant déjà plus, elle se mettait à table. Elle me reçut avec amitié, mais d'un air triste. — Grounia, tu sais que j'ai la faiblesse de croire aux songes. —

Moi, j'ignorais cela. Après? — J'ai rêvé qu'à l'heure de ton dîner, il arriverait quelque chose d'inattendu. Pour ma tranquillité, ma chère, descends toi-même à la cuisine, et vois un peu si tout est bien en ordre. N'as-tu pas ouï dire que dernièrement dans une maison, la cuisinière, par distraction, au lieu de saupoudrer de sucre son gâteau, le saupoudra d'arsénic, poison que l'on conservait dans une boîte pour exterminer les rats. — Bon Dieu! quelles idées tu as aujourd'hui! dit Grounia; et elle sortit par complaisance. — J'étalai à la hâte sur une petite table les bijoux que je venais d'apporter, et j'y mêlai en outre deux mille roubles pour le costume. A peine Grounia eut-elle entr'ouvert la porte pour rentrer, que je lui présentai

la main et la conduisis à la petite table, en lui disant : — Ne sois plus triste ; ton désir est accompli.

Grounia regarda les bijoux, puis elle jeta sur moi un coup d'œil si tendre, si passionné que je ne me sentis pas de plaisir ; elle tomba dans mes bras, poussa un cri et perdit connaissance.

Je la transportai sur le sopha, j'appelai la servante ; je courus çà et là, je m'agitai, je lui versai de l'eau sur le visage, je lui fis respirer des sels, et je parvins à rappeler ses esprits. — Vane, me dit-elle, je ne saurais te remercier... ce cœur, qui t'appartient, sent vivement, et ma faible voix exprimerait mal les sentimens que tu m'inspires.

Grounia, d'un tel accès de sensibilité passa subitement à une joie si bruyante,

que je craignis qu'elle ne fût en démence. Elle criait, chantait, riait, dansait, et essayait tantôt le diadême, tantôt l'esclavage, tantôt les bracelets. Je la forçai de se mettre à table; mais à chaque minute elle s'élançait au miroir, et de nouveau ressaisissait les bijoux pour les arranger à l'air de son visage. — Grounia, lui dis-je, toi, qui as tant d'esprit, attaches-tu donc à ces brillans colifichets un si grand prix que tu puisses t'oublier en les admirant? — Non, mon ami; ce ne sont pas ces bijoux qui ont du prix à mes yeux, c'est le triomphe que je vais remporter par eux sur ma rivale, triomphe qu'elle est loin de prévoir, et qui m'est d'autant plus doux que je t'en serai redevable.

Bientôt devait arriver le jour de la

représentation du nouvel opéra; Grounia m'apprit que les amis du comte Jalkine montaient contr'elle une cabale. — Mon cher Ivane, ajouta-t-elle, dans le monde on ignore l'étroite amitié qui existe entre nous; il faut que tu organises de ton côté une petite cabale en ma faveur, et personne ne s'en doutera. J'aurais pu organiser cela moi-même, mais j'ai craint d'émouvoir ta sensibilité, d'éveiller en toi le douloureux sentiment qu'on nomme jalousie. Prends un quarantaine de billets, fais croire à tes amis que tu les as gagnés dans un pari, et distribue-les gratis. Donne un déjeûner ou un dîner aux étourdis les plus pétulans et les plus hardis, persuade-leur bien de m'applaudir à outrance, de me faire revenir sur la scène

après la pièce, de *chuter* (1) la Masquina ; en un mot, de défendre la bonne cause... Je voulus répliquer, mais Grounia me ferma la bouche à l'aide de sa jolie main ; elle sourit, me donna vingt baisers qui renversèrent toutes mes batteries philosophiques. Je dus, ou plutôt, je voulus bien me soumettre.

Le grand jour étant arrivé, je donnai un repas bien arrosé à une troupe de camarades, chez un traiteur voisin du théâtre, et quand les fumées du vin eurent monté à la tête de mes étourdis, je leur proposai d'aller au théâtre défendre la bonne cause ; et je distribuai

---

(1) On ne siffle point au théâtre, en Russie ; les deux lettres *ch* réunies rendent un son analogue à l'expression du mécontentement du public russe.

mes billets. Nous entrâmes tous ensemble au parterre, et mes amis n'attendirent plus que mes signaux pour prodiguer les applaudissemens ou les murmures. Grounia se tint dans la chambrette où l'on venait de l'habiller, jusqu'au moment où elle devait entrer en scène. Lorsqu'enfin elle parut, la Masquina perdit contenance à la vue des brillans et du riche costume de Grounia, et toute la faculté des piliers de coulisses déclara unanimement qu'on ne pouvait être ni mieux ni plus richement costumée. Grounia était transportée de joie, et cette disposition d'humeur eut une si forte influence sur son jeu qu'elle se surpassa elle-même, et surpassa de beaucoup l'attente des spectateurs. La Masquina, dans son dépit, se troubla et

resta court à tous momens. Les amis du comte Jalkine s'efforcèrent en vain de la soutenir; les murmures de notre cabale étouffaient leurs timides applaudissemens; et Grounia à qui les bravos furent généralement prodigués dans tous le cours de la pièce, fut rappelée sur la scène, et fut l'objet d'une salve prolongée d'applaudissemens qui consommèrent sa victoire. La Masquina, couverte de honte pour avoir été en butte à la risée, se fâcha contre Grounia derrière les coulisses, et, de retour chez elle, elle fit au comte une bonne querelle.

Grounia me reçut comme on peut se l'imaginer; mais elle attendait du monde à souper, et comme j'étais malade de fatigue et d'étourdissement, je retournai chez moi.

D'après les succès de Grounia, d'après sa réputation toujours croissante, il convenait qu'elle fût mieux nippée que les autres actrices, et qu'elle eût, comme elles au moins, un bon état de maison, un logement agréable, et surtout des équipages. Je ne pouvais vouloir que Grounia recourût à un autre qu'à moi dans ses besoins, et il n'était rien que je ne fisse pour elle. Grounia n'avait point de châles; elle ne m'en demandait point, mais quand je la priais de venir faire une promenade hors de la ville, ou quand je l'engageais à mettre ses diamans pour la soirée, elle me disait en souriant qu'elle n'avait point de châle, et que sans cachemire on ne fait point de promenades et l'on ne met point de parures en brillans. Il fallut bien

alors lui acheter quelques châles; ceux que j'avais apportés des stépes étaient depuis longtemps vendus.

Enfin, trois premières représentations de pièces nouvelles, deux déménagemens, la garde-robe montée, les riches fourrures achetées pour l'hiver, l'équipage établi pour toutes les saisons, la fête patronale et le jour anniversaire de la naissance de Grounia chômés, tout cela dans l'espace d'un an me débarrassa de mes quarante mille roubles. Je répète qu'elle ne m'a jamais rien demandé. S'il en eût été autrement, elle n'aurait fait que m'indisposer contre elle. Un amour qui se fait acheter à prix d'argent me glace et me répugne. Ni Grounia ni moi nous ne savions comment il s'était fait que nous avions dissipé une si forte

somme. Elle avait manifesté de simples désirs, j'avais eu de quoi les satisfaire, l'or avait coulé hors de mes mains, il avait disparu, et je demeurais sans argent, sans moyens d'en gagner, obligé d'entretenir ma mère.... En songeant à ma situation, je m'abandonnais au désespoir sans avoir le courage de faire connaître à Grounia ma détresse. Je pensais même à m'aller réfugier chez les kirghises, ou à me brûler la cervelle; mais que serait devenue ma mère? Pendant plusieurs jours, n'osant plus paraître chez Grounia, je me tins enfermé dans ma chambre, occupé à imaginer des moyens pour exister convenablement dans ma sphère. Je dis à ma mère que j'étais indisposé. Ma pauvre tête ne me fournit l'idée d'aucune ressource, et je

n'avais plus en ma possession que cinquante roubles. J'avais déjà écrit une fois à Arsalan par Orenbourg, mais je ne recevais aucune réponse; je me mis à écrire une seconde lettre adressée à Arsalan et aux anciens de sa tribu, à qui j'indiquais le lieu de mon domicile, et je les priais de m'envoyer les sommes provenues de la vente de ma part du butin fait sur la caravanne d'Altyne. Le silence de mes amis du stépe ne me faisait rien augurer de bon. Cependant je tremblais que mes amis de Moscou, mes protectrices et mes créanciers n'eussent connaissance de ma ruine. Des milliers de projets passaient alors dans mon imagination comme de vaines ombres. Le sixième jour de ma retraite, vers le soir, la porte de ma chambre s'ouvrit subitement, et je vis accourir Grounia.

CHAPITRE XXVI.

LES JOUEURS-ESCROCS.

— Quoi, mon ami, tu m'abandonnes? dit Grounia. Tu es ruiné, tu n'as plus rien.... Eh bien! quel si grand malheur y a-t-il là. — Comment? tu saurais.... — Oui. Pétrof est venu me faire part de ton chagrin. — Le traître? — Pourquoi traître? Pétrof est ton ami, ton véritable ami. Voyant que tu avais perdu la gaîté, et que tu ne suivais plus tes habitudes, il a soupçonné que le trésor était à sec. Enfin ayant remarqué que tu tour-

nais et retournais dans tes mains des pistolets, le bon Pétrof n'y tint plus ; il est accouru chez moi pour me supplier de voler à ton secours. Eh bien ! as-tu perdu la voix? — Honteux, troublé, je regardais Grounia à la dérobée ; son visage exprimait l'insouciance et la gaîté. — Quel enfantillage, mon cher Ivane, que de te laisser abattre ainsi ! me dit-elle en souriant avec grâce ; et n'est-il pas honteux à un guerrier kirghise de se lamenter sur la perte de son butin lorsqu'il est sain et sauf lui-même ? Dis : Y a-t-il si longtemps que j'étais ton trésor, tes délices ? Me voici devant toi, et tu te désoles pour un peu d'argent perdu ! — Grounia prit place sur le sopha, me fit asseoir près d'elle, et ajouta : — Mon ami, est-ce que nous avons beaucoup

dépensé cette année ? — Plus de cinquante mille roubles ! — Tout cela ! s'écria-t-elle en riant ; mais c'est charmant ! c'est admirable ! Et il semble que nous ayons été si économes ! Juge donc à présent si l'argent vaut la peine qu'il nous donne. C'est une vile poussière que le vent chasse et ramène devant nous. — Voilà qui est consolant, en effet. Mais sans argent peut-on vivre ? L'amour le plus tendre, l'amitié la plus désintéressée ne sauraient jamais remplir que le cœur... — Oh que d'esprit tu as acquis dans la retraite ! Songe pourtant, mon cher Wyjighine, que rien n'est plus triste au monde que les sentences d'un philosophe sans argent. Mais, laissons cela, et dis-moi combien il te reste encore. — Moins que rien. — Qu'est-ce à dire ? — C'est-

à-dire que j'ai des dettes, et nulle apparence de pouvoir les payer. — A sec; c'est parfait! Eh bien, Wyjighine, je suis venue ici pour aviser aux moyens de te tirer d'embarras. Rassure-toi donc, reprends courage et tâche de m'écouter sans humeur. Une des anciennes connaissances de ma mère *Iakof-Procofiévitch Zarêzine*, me demande la permission de tenir un pharaon chez moi.... — Grounia, songes-tu que ces moyens sont illicites, et qu'ils ont ruiné ta mère, en te faisant perdre ton bien et ton nom? — De ma vie je n'ai joué aux cartes, et je compte bien ne jamais jouer; conséquemment, je ne saurais rien perdre. Si Zarêzine perd, cela ne me regarde pas; s'il gagne, il partage avec moi son gain, et je ne fais que lui permettre de jouer

chez moi ; rien de plus. — C'est-à-dire de tricher, de voler, de piller en plein salon! — Et qu'est-ce que cela nous fait, à nous, mon ami? Chaque homme a reçu en partage raison et volonté. Quiconque ne sait pas en faire usage doit sentir qu'il a besoin d'apprendre; il vient chercher des leçons, il en reçoit, il les paie; c'est dans l'ordre naturel. — Tu es un sage moins ennuyeux sans doute que moi, philosophe sans argent, mais ton raisonnement a je ne sais quoi qui flaire la Sibérie (1). — Extravagance pure! De quoi vivent donc, s'il te plaît, tant d'hommes accueillis, honorés dans les assemblées du grand monde. L'un s'est enrichi par des concussions, l'autre par

(1) Sibérie, considérée ici comme lieu d'exil.

des procès injustes; celui-ci, ancien caissier, a pillé le trésor; celui-là, tuteur infidèle, a dépouillé l'orphelin. Il n'y a de voleurs que les maladroits qui sont pris; et les fripons parvenus vont haut la tête, et se glorifient d'avoir été eux-mêmes les auteurs de leur fortune. Tu n'as pas encore eu affaire aux marchands; essaie et tu verras que ton meilleur ami te prendra le décuple du prix, et qu'il rira de ta bonhomie dès que tu seras sorti de sa boutique ou de son comptoir. Malgré mon profond respect pour l'humanité, je crois que la moitié à peu près des habitans des villes sont des joueurs sûrs de leur coup; la différence est dans le jeu seulement : tel joue à la politique, tel au négoce, tel à l'administration, tel à la judicature,

et tel autre au pharaon, au wist, à la bassette. — Grounia, trop charmante Grounia, dis-je en lui baisant la main; tu es un vrai démon sous la forme d'une jolie femme. Mais femme ou démon, qui que tu sois, ne m'oblige point à me déshonorer pour vivre, ne te tiens pas forte de ma faiblesse, sois généreuse. Je t'aime au point de ne pouvoir te rien refuser. Je te supplie enfin de ne me pas commettre avec des escrocs! — Tes scrupules pourraient être fondés si je te proposais de jouer toi-même. Mais tu te borneras à être mon député près de Zarêzine; tu le surveilleras de peur qu'il ne me trompe, et afin qu'il observe dans l'action une certaine convenance; je ne voudrais pas qu'il abusât de son art d'une façon criante. Il faut pour cela que tu

connaisses toi-même tous les tours familiers aux gens de cette espèce. — Je ne connais point de pareils tours. J'ai ouï parler de gens qui trichent, mais je n'entendrais rien à tricher. — Zarêzine a besoin d'un *croupier* (1) ou associé anonyme qui ne soit pas encore devenu *fameux*, et qui, comme on dit, se présente bien. Il n'y a pas dans tout Moscou un homme qui convienne mieux pour cela que toi, mon cher Ivane. Tu as un extérieur agréable, prévenant; tes manières sont douces, ton air est modeste et gracieux.... —Grounia, en me parlant ainsi, me faisait mille caresses. Je m'oubliai entièrement.

(1) Le croupier, associé ou adjoint du banquier, siége près de celui-ci; il écrit le gain et compte avec les pontes.

Après m'avoir entretenu quelques instans de choses et d'autres, Grounia me laissa l'adresse de Zarêzine, et me dit d'aller chez lui le lendemain à dix heures du matin; elle ajouta qu'il était déjà prévenu et qu'il m'attendrait jusqu'à onze. Elle sortit en me souhaitant plus de gaîté, plus de fermeté, et une philosophie moins sombre.

Pour la millième fois depuis le jour où je formai une liaison avec Grounia, je m'écriai : O faiblesse humaine ! Pour la millième fois, je répétai ces paroles de l'Oraison Dominicale : « Seigneur, ne nous induisez pas en tentation », et je restai ce que j'étais jadis, faible et irrésolu.

Ma mère observait que, depuis quelque temps, j'avais pris une humeur pen-

sive, taciturne et brusque; dans les assemblées de la haute société où j'allais encore de temps à autre, j'étais tout aussi aimable qu'auparavant; car, l'homme vu dans le monde est souvent le contraire du même homme vu dans son intérieur. Je dis enfin à ma mère que des revers imprévus venaient de me ruiner entièrement, et que j'étais réduit à travailler désormais pour vivre. Ma mère ne montra aucune humeur, ne me fit aucun reproche. Elle me demanda la permission de se retirer dans un couvent où la supérieure, qu'elle connaissait, lui offrait une paisible retraite. Je consentis, et ma mère voulut dès le moment même aller s'établir dans sa nouvelle demeure; elle me fit promettre de l'aller voir chaque jour, ou, tout au moins, trois fois la semaine.

Je me rendis chez Zarêzine à l'heure convenue. Un valet m'introduisit dans une salle assez élégamment ornée, où Zarêzine se promenait en long et en large. C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, pâle, maigre; il avait des yeux perçans, et des manières qui ressemblaient un peu à celles des laquais qui singent les maîtres. Ses yeux et sa bouche annonçaient tout ensemble avarice, impudence et lâcheté. Il portait, par tic, un garde-vue, bien qu'il fût doué d'une vue si parfaite, comme je m'en convainquis ensuite, qu'il apercevait à l'œil nu sur une carte le moindre petit point aussi distinctement qu'à l'aide d'un microscope. Ses doigts étaient singulièrement longs et secs. L'index et le médius de sa main droite étaient enveloppés de

taffetas noir. Il ne cessait, tout en causant avec moi, de mêler les cartes et de faire la bassette, pour ne perdre, comme il me le disait, aucun des momens qu'il pouvait employer à faire quelques progrès dans la partie mécanique de son art. Le costume de Zarêzine ne me sembla pas moins caractéristique que les traits de son visage. Sa cravate l'étranglait tandis que son habit à larges manches pendait sur lui comme à un clou; ses hauts-de-chausses courts, et ses bottes qui montaient jusqu'au genou, donnaient à ses jambes la tournure des colonnes torses de l'architecture gothico-arabe. Zarêzine regardait rarement en face son interlocuteur, même lorsqu'il était question d'objets étrangers au métier qu'il faisait.

— Veuillez vous asseoir, dit Zarêzine en me désignant une place sur un sopha. Charmé de vous avoir pour *collaborateur*. *Agrafena-Stepanovna* (1) m'a dit que vous étiez jadis fort lié avec mon ami intime, *Luc Ivanovitch* (2), homme estimable, excellent....! Nous avons beaucoup travaillé ensemble; je suis bien fâché de ne savoir où il se trouve à présent. — Je gardai le silence; Zarêzine reprit : — J'ai ouï dire que vous jouiez gros jeu l'hiver dernier, et que vous gagniez beaucoup. Permettez-moi une question : étiez-vous banquier ou ponte? — Je pontais; mais je jouais plus souvent aux jeux de commerce. —

(1) *Grounia.*
(2) *Vorovatine.*

J'entends ; j'y suis : avec *vos* cartes, avec des *compères* (1) ; et, à la banque, sans doute que vous jouiez avec *votre monde*, par *vente* (2) ? — Ni de l'une ni de l'autre manière. Je jouais noblement. — *Noblement ?* Tant mieux.... Et que me disait donc Agrafena-Stepanovna ! D'après elle, votre jeu n'était point *noble*.... — J'étais bien étonné de ce que me disait-là Zarê-

---

(1) Le compère ou partenaire, est l'un des trois joueurs qui ont fait convention de gagner le quatrième joueur, au wist ou à un autre jeu de commerce. Ils se servent quelquefois de cartes préparées qu'entr'eux ils appellent *leurs* cartes.

(2) Le banquier se met de moitié avec beaucoup de personnes, mais comme il s'entend avec un de ses camarades, il taille d'une manière particulière, ou bien il fait connaître la carte gagnante à ce camarade qui ne manque pas d'enlever la banque. Cela s'appelle *vendre*.

zine, et je le regardais attentivement, ne devinant pas où il en voulait venir. —Allons, vous ne comprenez pas ce que signifie au jeu le mot noblesse ; c'est l'élégance, la dextérité. En parlant ainsi, Zarêzine faisait un mouvement des doigts comme s'il eût voulu se les faire claquer. — Tâchons de nous comprendre ; voici le fait : Agrafena-Stepanovna vous a dit, et moi je vous répète que je n'entends nullement malice aux cartes, et que, si vous désirez que je vous sois utile, c'est à vous de m'initier aux mystères de votre art. — Ah! sans doute, il faut que vous en sachiez quelque chose. Veuillez donc prendre le peine de passer dans mon cabinet ; je vous donnerai une première leçon-pratique en vous montrant mes instrumens.

Du salon nous passâmes dans une chambre froide où se trouvait une quantité d'objets de toute espèce dans le plus grand désordre. Des tableaux, des vaisseaux de porcelaine, des bronzes, des harnois, des pipes d'écume, de belles armes, tout cela gissant pêle-mêle sur le plancher, sur les fenêtres, sur des tables et sur des chaises. Il y avait de plus en différens endroits des coffres, des valises et des caisses de vins étrangers. Tous ces objets étaient couverts de poussière et de toiles d'araignées. Dans la pièce voisine qui était le cabinet, les trois fenêtres étaient garnies de stores verts. Devant ces fenêtres se trouvaient de petites tables couvertes de grandes feuilles de papier, et au milieu du cabinet une grande table couverte de drap vert. Zarêzine s'avança

vers l'une des petites tables, il enleva le papier et je vis quelques jeux de cartes, puis, sur une assiette quelques plumes de corbeau, de la couleur rouge et de la couleur bleue délayées.— Vous devinez sans peine que ceci est pour le *pointillage*, c'est-à-dire, pour le dessin aux couleurs, qui fait partie de notre art. Les meilleures cartes à *pointiller* sont celles dont le dessin du dos est en points (1). Un point de plus dans un certain endroit du dos de la carte suffit pour la faire connaître comme si elle

(1) Le dos des cartes, en Russie, est toujours orné d'un dessin, soit en fleurs, soit en raies, soit en pointillage, et toujours en couleur bleue pour un jeu et rouge pour l'autre. Les figures sont toutes à deux têtes, conséquemment elles n'ont ni haut ni bas.

était retournée. On *pointille* au milieu du dos les cartes pour les *dessus*. Vous ne savez pas ce que nous appelons les *dessus*. — Non, monsieur. — Eh bien ; voyez. Vous faites jouer avec *vos* cartes, et, en pontant, vous savez toujours ce qui est dessus ; par-là, vous évitez de perdre *sonica*. C'est le jeu le plus innocent ; on n'en fait usage qu'avec des joueurs retors ; il n'y a en ce cas qu'un intérêt de dix pour cent à lever. Les cartes que voici avec du *pointillage* sur la tranche servent à gagner *sonica*. Un œil sûr et vif voit quelquefois la quatrième carte du jeu du banquier, et alors, adieu la banque! Voici des cartes de banquier ; elles ont le *pointillage* aux angles afin que, sachant quand vient la carte, on puisse la *filer*. Zarêzine ouvrit le tiroir

d'une table, prit une tabatière et me la présenta. — Voyez-vous là-dedans quelque chose? demanda-t-il. — Rien. C'est une boîte d'un fort beau travail, mais elle est un peu lourde, répondis-je. — Lourde, oui; l'intérieur est d'or, et le dessus est de platine; elle a le poids qu'elle doit avoir pour remplir son objet. Remarquez le dessous bordé d'un petit encadrement, et au milieu, cette fleur ciselée sur or mat. Maintenant, voulez-vous bien regarder? Je suis le banquier je suppose.... — Là-dessus Zarèzine s'assit devant la table, prit les cartes, et poursuivit son explication: je vois, par exemple, que la seconde carte va faire gagner au ponte une grosse mise. Je pose les cartes sur la table, je les couvre de ma tabatière, comme si, par prudence,

je voulais éviter que les pontes ne les vissent ; je tire mon mouchoir, je m'essuie, puis, j'ouvre ma tabatière, je prends du tabac, j'enlève la tabatière, je me remets à jeter.... Là ! vous voyez ; le sept qui serait tombé à gauche, le voici à droite. — Comment cela s'est-il fait ? dis-je avec étonnement. — Ah ! çà, écoutez ; je vous ai dit que cette tabatière a deux fonds, l'un d'or, l'autre de platine. Le fond en or est mince et flexible, et la petite fleur d'or mat que vous voyez dans le fond de platine, est à ressort, et ointe de cire ou de colle. Quand je prends du tabac, je presse du doigt le milieu de la boîte, et la carte de dessus adhère à la fleur, et se soutient dans l'encadrement, de sorte que la carte qui se trouvait la seconde est maintenant la

première. Un moment après il se présente une autre carte que j'ai besoin de jeter à droite. Je mets, par le même moyen, ma tabatière sur les cartes, je presse le fond sur les côtés, et la carte se séparant de la fleur d'or mat reste sur le jeu, en sorte que la carte qui, si elle fût restée la seconde, aurait fait gagner le ponte, tombe la première au second coup et fait gagner le banquier. N'est-ce pas que c'est charmant! — Je fis un mouvement de tête qu'il prit pour une adhésion. — C'est une nouvelle invention d'un ami à toute épreuve que j'ai à St.-Pétersbourg; il faut cela pour jouer avec des passés maîtres devant qui il n'est pas moyen de *filer* la carte ou de *sauter* la coupe. Les *savans* ne s'avisent jamais des moyens les plus simples, et voilà

où ils sont pris. J'ai encore là un frac noir qui est délicieux. Dans la manche droite se trouve aussi un mécanisme pour escamoter la carte. C'est une petite merveille, je vous ferai voir cela. Il suffit de passer le parement sur le jeu, et la carte se prend comme à la tabatière. — Nous passâmes à une autre petite table : — Voici, dit-il, des *ajustées* ; c'est un certain nombre de cartes rognées de telle sorte que, en mêlant, les plus larges se trient et se réunissent selon la combinaison désirée. Il y a un grand nombre d'*ajustées* qui s'arrangent d'après différentes *clés*. Il y en a où les treize premières cartes perdent, c'est-à-dire, où le ponte ne gagne pas une seule mise ; il y a des *ajustées* faciles avec un grand nombre de *pliés* et avec

de faux *routés*. On ne se sert, au jeu, des cartes *ajustées* qu'avec des gens novices. Et voyez-vous, le monde est fûté, de nos jours! Voici les différentes manières dont l'on rogne les cartes pour l'arrangement combiné des *ajustées* de la bassette. Il faut pour cela avoir dans les doigts plus d'agilité que n'en ont les pianistes si fort en vogue aujourd'hui. Vous voyez que je tiens mes doigts enveloppés; la peau en est tellement amincie à la lime et les chairs tellement amollies par le moyen d'un onguent, qu'au simple toucher, en jouant, je devine les cartes, et il n'est pas de ressort au monde qui puisse se comparer en flexibilité à mes articulations. Vous n'en viendrez pas là de sitôt, vous, monsieur; ce sont les fruits de vingt ans de méditations,

d'expériences réitérées et de travaux incroyables. Vous allez être mon croupier, ainsi vous avez surtout besoin de connaître la manière de ponter, afin de suivre le jeu de ceux qui joueront contre ma banque. Je ne puis avoir l'œil sur eux, parce que, en jouant, je suis absorbé dans les *méditations de l'art*, pour mettre bien en pratique les talens que j'ai acquis dans ce genre; vous veillerez donc attentivement sur les joueurs afin que nous ne soyons point trichés par de faux frères qui se glissent dans le jeu sous un masque de bonhomie. — Nous allâmes vers la troisième petite table, et Zarêzine, ayant enlevé le papier et me montrant différentes cartes, me dit : — Vous voyez ce *trois*. Regardez bien... op! c'est un *deux*.... op! c'est un *as*. — Zarêzine

ne faisait que poser la carte sur la table, puis il la retournait, et en effet les points étaient changés à sa volonté. — Savez-vous ce que c'est? dit Zarêzine. — Nullement, je vous assure. — C'est un instrument d'invention russe, bien qu'on lui ait donné un nom français; c'est la *guillotine*. L'instrument qui porte ce nom en France est horrible, le mien est tout aimable. Voyez donc cela; la carte est décollée, et sur le ressort de montre que voici se posent des points découpés. Le ressort est affermi ici, dans le milieu, et en voici le bout qui dépasse le bord de la carte. Si j'y touche du doigt, les points se montrent ou se cachent à mon gré. On peut faire des guillotines de toutes les cartes, excepté des figures. J'ai aussi en réserve des *masques* ou

figures. Regardez; voici sur la même carte un roi et une dame, sur celle-ci un valet et un roi, et ainsi de suite(1). On décolle une figure, on la coupe en deux, et l'on recolle, sur une même carte, une tête de l'une et une tête de l'autre. Cela est excellent pour les cartes que l'on ne découvre pas, et pour les *sonica*. Voici maintenant des cartes un peu plus difficiles; tenez, je mets ici un *sept*; il faut un *six* pour gagner, voyez; ma carte est devenue aussitôt un six. Ce sont des points *poudrés*. On fait à la colle un point, trèfle ou pique, sur la carte; on couvre ce point de poudre noire en os brûlé. Bien entendu, la carte se pose les

---

(1) Vu que les figures ont deux têtes dont chacune est à un bout de la carte.

points en dessous, et si ma carte gagne en restant poudrée, je la tourne et je ramasse l'argent; si au contraire je vois que l'autre gagnerait, j'essuie le point en découvrant ma carte, et je ramasse encore l'argent. Voici les *pochettes*; cette carte, vous le voyez, est décollée à demi, et je ménage ici une place vide pour y placer des assignations de la banque. Je suis ponte, ma carte perd, je l'enlève et le banquier ne ramasse que quelques assignations; si au contraire ma carte gagne, je fais sortir adroitement les assignations contenues dans la pochette, et le banquier paie quelquefois le décuple, surtout si j'ai gagné une carte chargée de *cornes* (1). Veuillez jeter un coup-

(1) Au mot *paroli*, Dictionnaire Boiste. Laveaux.

d'œil dans cette caisse; elle renferme des instrumens. Voici la *dent de loup* pour lustrer les cartes *pointillées*, puis de la colle de cerisier, puis des planches de cuivre de différens formats, pour rogner les cartes à l'aide de ces *ciseaux* fins. Ce que vous regardez là, sur l'armoire, est une presse ou étau; cela me sert à recoller les cartes après que j'y ai mis la main. Ah! vous avez envie de savoir ce qui est sous le drap vert de la grande table? ce sont des cartes *pipées*... Mais, c'est assez pour aujourd'hui. Allons déjeûner; en mangeant un morceau, nous réglerons ce qu'il faut pour l'ouverture de la campagne.

Le déjeûner était déjà sur la table, mais il n'y avait ni couverts ni vin. Zarêzine tira des clés de sa poche, passa dans

une pièce voisine, appela un valet, et revint avec du vin et des couverts. Quand le valet fut sorti, je dis à Zarêzine : — Il y a apparence que ce laquais est un mauvais sujet ; vous ne lui confiez pas l'argenterie ? — Non ; depuis dix ans qu'il est à mon service, je ne sache pas qu'il m'ait jamais rien dérobé ; mais, moi, monsieur, j'ai pour principe de ne me fier à personne, et c'est le meilleur moyen de n'être point trompé. L'occasion fait le larron. Si je tentais mes valets, si je leur fournissais ainsi l'idée du vol, j'aurais le premier tort.

Je ne répondis rien à cela, mais intérieurement je maudis mon amour pour Grounia ; sans Grounia aurais-je contracté une liaison quelconque avec un suppôt d'enfer tel que ce Zarêzine ?

— Agraféna-Stépanovna est une de mes anciennes connaissances, dit Zarèzine; c'est, j'en conviens, une très bonne fille, mais un peu étourdie, un peu têtue et un peu dissipatrice. Nous aurions grand tort, croyez-moi, de lui faire confidence pleine de nos affaires et de notre gain total. Si une personne de la société lui plaît, elle est femme à lui dire de se garder de jouer avec nous, et si elle connaît au juste notre gain, je la crois capable d'exiger de nous plus qu'il ne lui reviendra. Comprenez-vous ? J'ai coutume, quand je joue de moitié avec quelqu'un, de glisser dans ma botte ce que je veux sauver du partage. Je vous conseille de faire cela en même temps que moi, lorsque je froncerai le sourcil en disant que mes *bottes me font mal*. Nous

partirons ensemble et nous compterons à la maison. — Nous verrons, répondis-je ; et je me hâtai de quitter Zarêzine pour aller chez Grounia.

— Tu m'as mis en relation avec un brigand ; dis-je à Grounia. — Veux-tu donc que, pour tromper des trompeurs, je fasse choix d'un honnête homme ? Tu es bien ennuyeux avec ta candeur et tes vertus d'écolier. Nous n'arracherons l'argent de personne, nous ne ferons que le recevoir, par l'entremise de Zarêzine, de ceux qui cherchent le moyen le plus rapide de s'en débarrasser. Au reste, cela ne t'arrange pas ; fais à ta tête, je ferai à la mienne ; mais alors, il faudra bien que tu renonces à ton insupportable jalousie ; car..... — Je me soumets ! m'é-

criai-je avec un sentiment pénible; et je retournai chez moi pour conduire ma mère au couvent. Zarêzine devait tenir dès le soir de ce même jour sa première séance.

Quand j'eus installé ma mère dans sa nouvelle demeure, je revins à la maison; j'avais le cœur gros; je me jetai sur un sopha. Pétrof entra dans ma chambre, s'arrêta près de la porte, droit et roide comme un soldat prêt à parler à son supérieur, et me dit : « Monsieur, voulez-vous bien permettre à votre dévoué Pétrof de vous dire un mot. — Dis. — Nous n'avons plus d'argent, Monsieur ! — Non. Ainsi, va-t-en; va servir ceux qui ne sont pas, comme moi, sans argent. — Que Dieu me préserve d'une action pareille, Ivan-Ivanovitch; vous

êtes mon bienfaiteur; la mort seule pourra me séparer de vous. Il faut peu au soldat; un manteau sur les épaules et du biscuit dans la poche, rien de plus. Je pourrais, là, dans le voisinage, gagner mon pain quotidien, et cela ne m'empêcherait pas, monsieur, d'être toujours à mon poste auprès de vous; mais il ne s'agit pas de çà. — Eh bien, dis-je; que me veux-tu? — Monsieur, Agraféna-Stépanovna est jolie! — Que viens-tu m'apprendre-là? — Elle est carressante comme un petit lapin, elle babille comme une hirondelle, et chante comme une alouette. — Eh bien? — Mais elle dépense plus d'argent en un jour, monsieur, que toute une compagnie de grenadiers en un mois. — Qu'est-ce que cela te fait? — Cela me fait mal, mon-

sieur, parce que je vous aime plus que je n'aimai mon père, plus que je n'aimai le capitaine de ma compagnie; Dieu veuille avoir son âme! Il est mort dans mes bras tout couvert de blessures. Puis-je ignorer, monsieur, que votre avoir a passé sans retour à travers les jolis petits doigts blancs d'Agraféna-Stépanovna? — Ce n'est pas ton affaire. — Mon affaire, non, mais c'est mon tourment. Tenez, Ivane-Ivanovitch, je donnerais avec plaisir ma vie pour vous; seulement c'est un saigne-cœur de voir que, pour l'amour d'Agraféna-Stépanovna, votre tante Adélaïde Petrovna est dehors, et vous-même bientôt vous n'aurez plus ni feu ni lieu dans ce bas monde peut-être. Si l'on doit succomber avant l'âge, vive les balles et les boulets! mais succomber

sous des caprices de femmes, fi donc! Nous n'arriverons jamais à bonne fin avec les jolies filles de Moscou. Entrez, de grâce, monsieur, au service des armées, et nous irons au Caucase. A Moscou, monsieur, il vous faut logement, équipages, meubles et habits nombreux, sans parler du porte-feuille; au Caucase, il ne faut au jeune officier qu'un sabre et du courage; vous avez de plus du sang-froid et un coup-d'œil sûr, témoin les kirghises. Au Caucase, monsieur..... rien n'est gai comme le Caucase; là chaque jour un combat, et contre qui? des gaillards d'une adresse.... des tireurs, des gens faits pour la guerre qui, aux Russes près, ne craignent rien, pas même le diable. Un vin exquis, du blé à foison, des nuées de moutons et des

filles.... quelles filles! des Circaciennes, des Géorgiennes.... des anges de beauté, monsieur. On dit que le sultan de Constantinople, dans son harem n'en veut pas voir d'autres. Il n'y a qu'un mal pour le soldat russe, c'est qu'il ne peut pas toujours avoir du *kvass* à boire, et de la soupe aux choux à manger; mais pour vous autres nobles, ce n'est pas une privation. Ah! juste ciel; si votre noblesse en voulait croire un vieux soldat, les fumées de l'amour se dissiperaient du fond de votre cœur, sur les hauteurs du Caucase, et les guerriers circassiens vous occuperaient bien autrement que ne fait Agraféna-Stépanovna!

La proposition de Pétrof était fort de mon goût, mais l'amour et les dettes me retenaient à Moscou. — Frère, je te re-

mercie pour ton conseil, et surtout pour ton attachement. Je réfléchirai à ce que tu viens de me dire; en attendant, sache que je ne répugne ni à la guerre, ni au Caucase. Quant à présent, il faut que je sorte, donne vîte mes habits.

La soirée de Grounia fut brillante. Elle avait invité de jolies actrices et un grand nombre de riches amateurs de l'art dramatique, amateurs qui ne lisent point les œuvres dramatiques, qui font peu attention à leur représentation, mais qui font grand cas de l'art dramatique dans la propre personne des actrices qui sont belles. On s'entretint de chant, de musique, de costumes, et d'abord je me trouvai présent à la conversation; mais ensuite, Zarèzine et moi, comme si nous avions d'anciens comptes à régler

ensemble, nous allâmes dans la troisième chambre nous mettre à jouer au pharaon découvert. Grounia, en badinant, pria un richard d'aller ruiner la banque, offrant de s'associer avec lui, et ajoutant qu'elle avait la main très heureuse lorsqu'elle tirait des cartes pour les pontes. Quelques galantins prièrent à leur tour Grounia de vouloir bien aussi tirer pour eux des cartes. Le jeu s'engagea, petit jeu d'abord, mais bientôt ce fut un jeu d'enfer qui se prolongea jusqu'à six heures du matin; Zarêzine avait vidé tous les porte-feuilles, et quand le monde se fut retiré, nous partageâmes le gain en trois parts; il échut à chacun de nous huit mille roubles. Zarêzine conçut du ressentiment contre moi parce que, lui rappelant que sa

botte le blessait, je le contraignis de se déchausser devant moi, et je trouvai dans ses bottes deux paquets d'*assignations* et une poignée de ducats. Voulant apaiser le dépit de Zarêzine, je lui dis en sortant que je n'avais agi de la sorte que pour gagner la confiance de Grounia qui l'avait observé au moment où il glissait l'argent dans ses bottes. Le rusé ne me crut pas, mais il feignit de me croire.

Un moyen si facile de me procurer de l'argent me tourna entièrement la tête, et fit taire ma conscience. Je rentrai tout joyeux à la maison; je jetai mon argent dans la commode, et je dis à Pétrof en lui donnant vingt-cinq roubles : « Le Caucase est fort bon, mon

brave, mais Moscou vaut mieux, je t'assure. Amusons-nous bien ici, d'abord, et nous verrons après. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME TROISIÈME.

		Pages.
Chap. xix.	Les Marchands.	1
——	L'Homme inquiet.	19
——	Fin d'un scélérat.	33
Chap. xxx.	Un Propriétaire comme il y en a peu.	41
——	Tel prêtre, tel paroisse.	86
Chap. xxi.	Un Propriétaire comme il y en trop.	91
Chap. xxii.	Aventure d'un ex-soldat.	130
——	Retour à Moscou.	146
——	Histoire de ma Tante.	150
Chap. xxiii.	Fin de l'histoire de ma Tante.	176
——	Entrée dans le monde.	194
Chap. xxiv.	Tableau du grand monde.	232
——	Rencontre d'une chère ennemie.	252
Chap. xxv.	La Comédienne.	272
Chap. xxvi.	Les Joueurs-escrocs.	312

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

[redacted]

